MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME SECOND.

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME II.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à Paris,

Chez
MARTIN, rue S. Jacques.
DESAINT & *SAILLANT*, rue Saint Jean de Beauvais.
POIRION, rue S. Jacques.
DURAND, rue du Foin.
HOCHEREAU, *PISSOT*, Quai de Conty.

M. DCC. LVI.

281758
23. 1. 33

PQ
2021
M5
1756
t.2

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE QUATRIE'ME.

QUE mes premieres réfléxions furent triſtes, dans cette douloureuſe ſituation ! Je demeurai quelque tems immobile, les bras pendans, & les yeux attachés contre terre. Mon eſprit, diſtrait par la multitude de ſes maux, ne pouvoit s'arrêter deux inſtans au même objet. Le paſſé ne m'offroit que des ſouvenirs

affligeans, l'avenir des obſcurités capables de m'épouvanter, & le préſent quelque choſe encore de plus déplorable, puiſque c'étoit le point de vûe où tous mes malheurs ſe réuniſſoient enſemble. Je paſſai la moitié de la nuit dans ce triſte état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parens, de mes amis, de mes biens, de ma liberté; tant de douleurs que je n'avois ſenties juſqu'alors que ſucceſſivement, ſe renouvellerent tout à la fois dans mon cœur; je ſerois tombé par terre infailliblement, ſi je n'euſſe trouvé un mauvais lit pour me ſervir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, j'entendis ouvrir la porte de ma priſon. C'étoit un Domeſtique, qui m'apportoit de quoi ſouper. J'en fus ſurpris,

car il étoit fort tard & tout au moins minuit. J'entendois si peu la langue Allemande que ce Domestique me parla, que je ne pûs lui demander ce qui m'attiroit cette marque de compassion. Je pris quelque chose, pour me remettre de l'épuisement où j'étois. Le Domestique, ou plutôt l'Esclave, me quitta en me montrant sa tête & son cœur; ce que j'interprétai comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions: mais après m'être encore affligé longtems sur le misérable état de ma fortune, il me vint à l'esprit quelques idées de Religion. Elles servirent à me rendre un peu plus tranquile. Je m'endormis, en offrant à Dieu mes peines, & en lui demandant la force de les supporter.

Elles ſe renouvellerent pourtant le lendemain à mon réveil. J'eus recours au même remede. Dans toute ma vie, j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour ſoutenir un cœur, & pour le rendre ſupérieur même à la fortune. J'avois dans mes poches trois livres que j'ai toujours aimés, & que j'aimois encore plus alors, parce qu'ils étoient nouveaux; le Telemaque de M. de Fenelon, les caracteres de la Bruyere, & un tome des Tragedies de Racine. Je pris le Telemaque, où je me ſouvenois d'avoir lû quelque choſe qui regardoit l'eſclavage. Je trouvai effectivement que M. de Fenelon, faiſant conduire ſon Heros en Egypte, le repréſente dans l'état où je me trouvois; c'eſt-à-dire aſſujetti à des Maîtres durs & barbares. Je fus enchan-

té de la morale que cet illuſtre Prélat met dans la bouche de Thermoſiris, & de Mentor, qui étoit eſclave de ſon côté ; & de l'impreſſion que leurs diſcours pleins de vérité & de ſageſſe faiſoient ſur le cœur du jeune Telemaque. Elles en firent auſſi ſur le mien ; & ſi la fortune me réduiſoit aux mêmes abbaiſſemens, je réſolus d'imiter ſa conduite. Une partie de la matinée s'étant paſſée dans ces réflexions, on ouvrit ma porte ſur les dix heures. C'étoit le même Eſclave, qui me prit par la main & me conduiſit au travers d'une cour & de quelques appartemens, dans une chambre où je reconnus Elid Ibezu. Il avoit l'air plus doux & plus humain, que le jour du combat. La tranquilité où il étoit & ſon changement d'habit m'y firent

trouver apparemment cette difference. Je le ſaluai en m'approchant. Comme l'Eſclave lui avoit dit, la veille, que j'ignorois la langue Allemande, il s'étoit douté que j'étois François, & il avoit fait venir chez lui un Grec qui parloit aſſez bien notre langue, & qui commença à m'interroger ſur le lieu de ma naiſſance & ſur ma condition. Je répondis, avec toute la franchiſe de Telemaque, que j'étois François, & homme de condition. Le Grec rendoit compte de mes réponſes à Elid Ibezu, qui lui dictoit de nouvelles queſtions. Il me demanda ſi je ne ſçavois point d'autre langue que le François. Je lui dis que je ſçavois le Latin & l'Italien. Cette réponſe charma Elid Ibezu, qui ſçavoit lui-même l'Italien. Il me dit auſſitôt en cette

langue, que nous n'avions plus beſoin d'Interprete pour nous entretenir enſemble. Il y a longtems, ajoûta-t-il; que je ſouhaitois d'avoir un Eſclave Chrétien. Si vous êtes honnête homme, & que vous vouliez prendre quelque attachement pour moi, votre condition ne ſera point à plaindre. Il voulut ſçavoir mon nom, mon âge, ma condition & le lieu de ma naiſſance. Je le ſatisfis ſans déguiſement. Il me prit par la main, & me dit: Je vous aſſure, Chrétien, que ſi vous êtes ſage & fidéle, vous ne vous repentirez pas d'être tombé ſous ma puiſſance. Je vous aime déja. Je veux vous envoier à Andrinople, en attendant la fin de la guerre, chez un frere que j'ai dans cette Ville. Je vous prendrai-là à mon retour, pour nous rendre enſem-

ble à Amaſie, où je fais ma demeure ; ne vous affligez pas, vous ſerez content de moi. Il ordonna qu'on eût ſoin de me bien traiter, & qu'on ne me laiſſât manquer de rien.

Cette politeſſe & cette bonté me ſurprirent dans un Turc. J'avois de cette nation les idées qu'on en a communément, c'eſt-à-dire, que je les regardois comme les plus barbares & les plus impitoiables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux, dans la ſuite, la fauſſeté de cette opinion. Il y a de l'eſprit, des ſentimens, & même du ſçavoir vivre chez les Turcs, comme dans toutes les autres nations. Les uſages à la verité y ſont différens des nôtres ; mais chaque pays n'a-t-il pas les ſiens ? Quelles raiſons avons-nous de mépriſer les coû-

tumes & les manieres de vivre des Turcs, qu'ils n'aient pas de se mocquer des nôtres? Nous les traitons de barbares; ils nous donnent le même nom. En général ce n'est point par les dehors, qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation; c'est par le fond du caractere, par les sentimens d'humanité, de bonté, & de droiture qui y regnent communément: en quoi j'ose dire que les Turcs n'ont rien d'inférieur aux principaux peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me servoit de prison. On m'y fournissoit abondamment le nécessaire. Il se passoit peu de jours, sans qu'Elid Ibezu me fit venir, pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en

lui, non-ſeulement un riche naturel, mais un eſprit excellent, auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puiſque mon mauvais ſort me réduiſoit à l'eſclavage, je regardai comme une faveur du Ciel d'être tombé dans de ſi bonnes mains, & je me fis une étude de mériter l'eſtime & la confiance de mon Patron. J'y réuſſis ſi bien, qu'en me faiſant partir pour Andrinople, avec le Beglirbey de Bulgarie, qui étoit de ſes amis, & qui ſe chargea de me conduire, il me fit connoître qu'il ſe ſéparoit de moi avec regret, & qu'il me rejoindroit avec plaiſir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui ſignifie à peu près, en langue Turque, ce que mon nom de famille ſignifie en François.

La route de Sophie à Andri-

nople me parut longue, parce qu'elle fut pénible. Quoique le Beglirbey me fit traiter assez doucement, à la recommandation d'Elid Ibezu, j'étois cependant lié sur une espece de chariot couvert, où je passois la nuit comme le jour. Toute ma consolation étoit dans mes livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention, avec laquelle je lisois, m'attira du respect des Muletiers & des autres conducteurs de l'Equipage, qui me prirent pour quelque Docteur de ma Loi. Enfin nous arrivâmes à Andrinople: Les Turcs l'appellent Endrem. Cette ville me parut grande & bien peuplée. Les rues, par lesquelles on me fit passer, étoient bordées de Palais & de maisons magnifiques. Celle du frere d'Elid Ibezu n'étoit pas la moins belle. Ce

Turc, qui ſe nommoit Mamelic, me reçut d'une maniere qui me fit mal augurer du tems que j'avois à paſſer chez lui. On me dépouilla, par ſon ordre, de mes habits que j'avois conſervés juſqu'alors, pour m'en donner un fort groſſier, tel que le portent les Eſclaves. Mais ce n'eſt pas à quoi je fus le plus ſenſible. J'avoue ma foibleſſe : la perte de mes beaux cheveux, qu'il fallut me laiſſer couper, me toucha preſque juſqu'aux larmes. Malgré un début ſi rude, je ne fus point emploié, comme je le craignois, aux offices les plus vils & les plus humilians. On me donna le ſoin d'entretenir la propreté des ſalles & des meubles. Je m'acquitai ſi exactement de cet emploi, que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes ſervices.

Le Chef des Esclaves étoit néanmoins un homme dur & violent, qui visitoit souvent les meubles, & qui ne m'auroit pas pardonné la plus legere faute.

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce Turc étoit aussi fier que son frere l'étoit peu, quoique celui-ci eût un emploi distingué dans l'armée Ottomane, & que l'autre ne fût qu'un Négociant, qui avoit amassé des richesses immenses par le commerce. La nécessité de m'expliquer, & d'entendre les ordres qu'on me donnoit, me fit apprendre en peu de tems la langue Turque ; elle me devint aussi familiere que ma langue naturelle. Elid Ibezu en fut surpris, lorsqu'il vint à Andrinople quelques années après. Il m'arriva, dans cet intervalle, deux avantures

qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit, dans la maiſon de Mamelic, une vieille Eſclave Georgienne, qui étoit aſſez conſidérée, parce qu'elle avoit un des principaux offices : c'étoit de prendre ſoin des habits & du linge. Cette femme avoit pour le moins cinquante ans. Cependant, comme ſon emploi étoit propre & qu'il n'avoit rien de fatiguant, elle s'entretenoit dans une fraîcheur & un embonpoint qui la faiſoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque rélation avec elle, parce qu'il falloit lui porter les meubles qui avoient beſoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit du goût à mes manieres & pour ma perſonne ; & je m'apperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un autre œil que le com-

mun des Esclaves. Mon cœur n'avoit point encore senti de passion tendre, & l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inspirer. Je feignis de ne pas remarquer les sentimens qu'elle avoit pour moi, & je faisois mon devoir à l'ordinaire. Cependant comme elle étoit bonne & aimée dans la maison, j'imitois les autres Esclaves, qui lui offroient de petits présens dans certaines occasions; mais je n'en faisois pas plus qu'un autre. Ma dureté la touchoit vivement. Elle en vint jusqu'à faire pour moi ma besogne; j'étois surpris le matin en allant visiter les salles, de trouver tous les meubles bien frottés & dans l'ordre. Cette amoureuse perséverance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux,

qui en eût pû prendre occaſion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette penſée me porta à me lever plus matin, pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'Eſclave) ; deſorte que trouvant mon ouvrage fait , elle comprit bien que je refuſois ſes ſoins. Je devenois même plus rêveur,& j'évitois de jetter les yeux ſur elle. Quand elle s'en fut apperçûe,ſa tendreſſe ne lui permit plus de garder de meſures. Un jour qu'il faiſoit une extrême chaleur, & que tout le monde étoit à repoſer ſur le midi , je me retirai dans une allée ſombre du jardin , pour y prendre auſſi un peu de repos. Timec ; qui m'obſervoit, me ſuivit quelques momens après ; j'étois déja endormi. Cette tendre Eſclave n'eut garde de troubler mon ſommeil : elle s'aſſit ſur

l'herbe, dans une allée voisine, où elle demeura deux heures entieres en attendant mon réveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin, j'eus quelque surprise en l'appercevant. Elle s'approcha d'un air timide ; j'allai au-devant d'elle : Cruel Salem, me dit-elle tendrement, me laisserez-vous mourir sans pitié ? Je ne vous demande que de souffrir mon amour, & vous avez la dureté de me refuser. Que vous ai-je fait pour me haïr ? Tournez du moins vos regards sur moi. Ces paroles, & le ton dont elle les prononça, m'émûrent jusqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de résister à des prieres si tendres, & je lui promis d'être plus sensible à son affection.

Ainsi Timec eut en quelque

ſorte les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins ſi cher, que la moindre langueur qui paroiſſoit ſur mon viſage la jettoit dans de mortelles allarmes. Toute la maiſon s'en apperçut, & l'on ne tarda guéres à porter cette nouvelle à Mamelic, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de tems en tems le tribut dont elle me croioit redevable à ſa paſſion. Il ſembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver ſeul, & je l'y rencontrois toujours. J'avois pour ſes empreſſemens une reconnoiſſance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer; ſi je ſouffrois ſes careſſes, c'eſt qu'il eſt impoſſible de haïr une perſonne dont on eſt exceſſivement aimé.

La ſeconde avanture que j'eus à Andrinople, eſt d'un autre genre; elle faillit à me couter la vie. J'étois allé, chez un marchand, acheter de la cire pour mon travail. Je trouvai, dans la boutique, un homme que je pris pour un Turc, parce qu'il en avoit l'habit. Il m'enviſagea, & croiant reconnoître à mon air que j'étois François, il me demanda en notre langue s'il ſe trompoit dans ſa conjecture. Surpris moi-même de ce que j'entendois, je lui marquai une joie extrême de rencontrer une perſonne de mon pays, & je le priai de me dire s'il demeuroit à Andrinople. Nous eumes une converſation fort longue & pleine d'amitié. En jettant les yeux ſur mon habillement, il me dit : mais quoi ! vous êtes Eſclave : il me fâche de vous voir

dans ce triste état. Croiez-moi, mettez-vous à votre aise, & faites ce que j'ai fait : vous le pouvez aisément, & je vous en donnerai le moien. Je ne souhaite que cela, lui repartis-je ; mais quel moien pouvez-vous me donner ? Faites-vous Turc comme moi, reprit-il. Cette proposition me fit frémir, depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle m'irrita jusqu'au point d'être prêt à le dévisager. Allez infâme, lui dis-je, détestable Renégat, portez vos conseils à ceux qui ont l'ame aussi lâche & aussi perfide que vous. Je l'accablai de quantité d'autres injures ; mais comme je voulois sortir, ce Traître m'arrête au collet & appelle les voisins à son aide, en criant que j'avois blasphêmé contre le Prophête Mahomet. Je fus environné à l'instant

d'une nombreuſe canaille, qui me traîna devant le Juge qu'ils appellent Cadi ; & mon accuſateur, que mes ſanglans reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint dépoſer que m'aiant propoſé de me rendre bon Muſulman, j'avois vomi des blaſphêmes contre la ſainte Religion de Mahomet, & des injures contre lui. Le crime fut jugé très-horrible ; & comme j'en faiſois l'aveu par mon ſilence, le Cadi m'envoia en priſon, pour recevoir bien-tôt ma ſentence.

Cependant, la maiſon de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du Juge, il entendit parler de mon malheur. Comme ſon frere Elid Ibezu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de ſe rendre lui-même chez le Cadi, & s'étant fait raconter

tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la prison. Je fus surpris de l'y voir entrer, dans un tems où je n'attendois plus que la mort. Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem ? Tu as osé parler contre le saint Envoié de Dieu. Quel bras sera assez fort pour te délivrer du supplice ! Je lui rapportai exactement de quelle maniere la chose s'étoit passée, & je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon recit parut lui donner de la joie ; il me fit assurer la même chose deux ou trois fois, & me quitta sans rien ajouter. Une heure après, on m'ouvrit la porte de la prison, & l'on me renvoia libre. Je puis dire que la présence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire, je regardois com-

me un bonheur, de la souffrir pour une si belle cause. J'offrois à Dieu le sacrifice de ma vie, avec une tranquilité & une satisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic, me voiant rentrer dans la maison, me fit une réprimande sévere de mon indiscrétion. Il me dit que je méritois de périr, & que sans l'amitié que son frere avoit pour moi, il m'auroit laissé entre les mains de la Justice.

Mon Patron Elid Ibezu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouissance à son arrivée. Il demanda des nouvelles de son Esclave Salem, & Mamelic me fit paroître devant lui. Je le saluai en langage Turc. Il en marqua de l'étonnement & de la joie; mais il ne

fut pas content de me voir vêtu comme les autres Esclaves. Mamelic, qui le respectoit beaucoup, s'excusa sur ce qu'il ne lui avoit point assez expliqué la maniere dont il vouloit que je fusse traité. Elid Ibezu me fit faire dès le lendemain un habit fort propre, & qui servit à relever un peu ma figure. La passion de Timec s'accrut encore, en me voiant dans ce nouvel équipage. Elle ne se lassoit point de me regarder. Mais, aiant appris que je devois quitter bien-tôt Andrinople pour suivre Elid Ibezu, elle se livra à une tristesse mortelle. Elle fut se jetter aux pieds de Mamelic, & le conjura, pour toute récompense de ses fidéles services, de m'obtenir pour son Esclave d'Elid Ibezu, & de lui permettre de m'épouser. Mamelic en parla à son frere,

te, mais inutilement. Lorſque Timec ſçut qu'elle n'avoit rien à eſperer de ce côté-là, elle changea de batterie. Ce fut à Elid Ibezu qu'elle s'adreſſa, pour l'engager à la demander à Mamelic. Elid Ibezu eut la bonté de me conſulter là-deſſus. Je lui fis le recit de toutes les obligations que j'avois à Timec; & comme la reconnoiſſance me faiſoit parler avec aſſez de feu, il s'imagina que je l'aimois plus que je n'oſois l'avouer. C'en fut aſſez pour le déterminer à la demander à ſon frere: il l'obtint ſans difficulté. La pauvre Timec ne ſe poſſedoit pas, dans la joie qu'elle eut d'être aſſurée que je ne l'abandonnerois point. Je ne puis cacher que j'en reſſentis moi-même quelque ſatisfaction. Ce n'eſt pas que je ne me reprochaſſe fort ſouvent

le commerce que j'entretenois avec elle ; mais cette pauvre Créature avoit pour moi une tendresse si incroiable, que je ne pouvois me défendre de retour pour ce sentiment.

Il ne fut pas besoin que je songeasse à faire mes préparatifs pour le voiage d'Amasie ; Timec y pensa pour elle & pour moi. Nous quittâmes Andrinople au commencement de la belle saison, & nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de notre départ, je ne sentis plus la rigueur de l'esclavage. Toute la suite d'Elid Ibezu, étonnée des égards & de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus sur le pied d'un Esclave. J'étois à cheval comme lui, & presque toujours à côté du sien, où je tâchois de le desennuier par

mes discours. Il paroissoit écouter avec plaisir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la situation du Roiaume de France, & du caractere de ses Peuples. Mais, où je remarquois mieux le tour de son esprit, c'est lorsque je lui parlois de morale, & des sciences diverses que j'avois apprises de mes Maîtres, ou par mes lectures. Il avoit une attention, qui me donnoit l'esperance de me l'attacher encore plus, lorsque je pourrois lui parler plus tranquillement après le voiage. Quelquefois il admiroit l'adresse & la bonne grace, avec laquelle je poussois mon cheval. Les Turcs sont fort ignorans dans ces sortes d'exercices. Il me faisoit mille questions sur la maniere dont on dompte les chevaux, pour les rendre propres au

manége, ſur l'habileté des Ecuiers François, & ſur le ſoin avec lequel on forme en France la jeune Nobleſſe aux exercices de l'Academie. J'étoit étonné moi-même de la complaiſance avec laquelle il m'écoutoit, & je ne pouvois la regarder que comme un effet naturel de ſympathie, qui agiſſoit ſur mon cœur autant que ſur le ſien; car je n'avois jamais eu pour lui les répugnances qu'un Eſclave ſent pour un Maître, dont ſa vie dépend, & qui peut au premier ſigne lui faire eſſuier les traitemens les plus cruels.

Nous ne découvrimes Amaſie, qu'après être arrivés au ſommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville eſt la capitale de la province du même nom. Elle eſt grande, riche & fort peuplée. Sa ſituation me parut char-

mante : elle eſt au milieu d'une plaine de dix lieues de long & large de quatre, entourée d'une chaîne de montagnes, qui la défendent des vents du Nord & du Midi. La riviere de Caſalmach coule dans la plaine, & paſſe au travers de la ville, où elle procure mille commodités. L'air y eſt toujours ſerein ; on n'y connoît point l'hyver. Les maiſons y ſont de la ſtructure ordinaire chez les Turcs, c'eſt-à-dire de bois peinturé, ce qui les rend fort brillantes. Elle ont preſque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois, & de parterres. Celle d'Elid Ibezu, qui étoit un des principaux de la ville après le Gouverneur de la Province, ou le Beglirbey, ne manquoit d'aucun de ces ornemens. Il fut reçu de ſes amis, de ſes

femmes, de ſes enfans, & de ſes eſclaves avec des tranſports de joie; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La premiere choſe, qu'il fit en ma faveur, fut de me donner l'intendance de ſes Ecuries & de ſes Jardins. Comme je l'en remerciois; Salem, me dit-il, tu vois que l'abondance régne dans ma maiſon. Le grand Prophete a récompenſé ma droiture, ma douceur, & mes aumônes. J'ai des richeſſes, de belles femmes, & d'aimables enfans. Oublie la France & l'Europe; tu ſeras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude & mon attachement, d'une maniere qui lui plut. Chaque jour augmentoit ſon amitié pour moi: je m'accoutumai ainſi doucement à l'eſclavage.

Mon Patron régaloit ſouvent le Beglirbey & les plus illuſtres Turcs d'Amaſie. J'avois ſoin, dans ces occaſions, d'inventer quelque divertiſſement dans le goût François, qui les ſurprenoit toujours agréablement par ſa nouveauté. Mes talens me firent connoître du Beglirbey. Il voulut m'entretenir, ſur les éloges qu'Elid Ibezu lui fit de moi ; & lui aiant entendu louer ſur tout mon adreſſe à mener un cheval, il eut la curioſité d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie ſe rendit aux Ecuries : je les faiſois entretenir avec une propreté dont ils furent charmés. Elid Ibezu m'avoit laiſſé un empire abſolu ſur ſes palfreniers & ſur ſes chevaux. J'en avois acheté quelques-uns, qui étoient d'une beauté admirable, & je les avois

dreſſés moi-même. Le Gouverneur fut ſi content du manége que je leur fis faire en ſa préſence, qu'il pria Elid Ibezu de permettre qu'il en envoiât deux des ſiens dans ſes Ecuries, pour être formés par mes ſoins. Ma réputation ne ſe borna point là. L'inclination que j'avois pour la Muſique, & l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon Patron, me firent faire tant de recherches dans Amaſie, que je découvris enfin un Theorbe. Je l'obtins, à bon marché, d'un Juif Armenien à qui il appartenoit. Je le mis en bon état; & dès la premiere fois qu'Elid Ibezu traita ſes amis, je leur donnai un plaiſir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur ſurpriſe fut extrême d'entendre le ſon de cet inſtrument, que je touchois fort bien, &

avec lequel j'accordois ma voix qui eſt fort douce. Mon Patron, charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la ſalle du feſtin; & par une faveur inouïe chez les Turcs, il m'embraſſa tendrement en préſence de tous les convives. Lorſqu'il fut libre, il me prit en particulier, & me dit: Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richeſſes. J'ai deſſein de faire pour toi ce que tu n'oſerois eſperer. Ne t'oppoſe point à ton bonheur: je ne te demande qu'une choſe pour en être digne; c'eſt de reconnoître la Loi de notre ſaint Prophete.

Si je vous ſuis auſſi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une propoſition qui m'afflige? Je ſuis né Chrétien, vous le ſçavez;

c'eſt un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne point, de regarder Mahomet comme un Prophete ; je ſçais quelle eſt la force de la coutume & des préjugés de l'éducation : mais ſi vous êtes attaché à votre Religion, parce que vous la croiez bonne, ſongez que les raiſons qui m'attachent à la mienne me paroiſſent auſſi fortes, & par conſéquent que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je ſçais que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la ſouffrirois mille fois plûtôt que de trahir la Religion de mes Peres.

Cette réponſe, que je fis avec modération pour ne point irriter Elid Ebezu, ne laiſſa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta ſans dire mot. J'en eus de l'in-

quiétude pendant toute la nuit : cependant il me fit appeller de grand matin, & me tint ce discours : Salem, je voulois te rendre heureux, & tu n'y consens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenser : mais tu sentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuses, & tu regretteras de t'en être privé par obstination. J'avois deux desseins : l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, & l'autre de te faire épouser Selima, la plus chere de mes filles. Ton zéle inconsideré pour ta Religion ne me permet plus d'y songer ; ce seroit attirer sur moi l'indignation du saint Envoié de Dieu. Je veux continuer néanmoins de te donner des marques de ma confiance. Tu iras tous les jours une fois au

quartier de mes femmes, pour apprendre la Musique & le Theorbe à Amulem & à mes trois filles. Je me repose sur ton zéle & sur ta sagesse ; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ses bagues, qui étoit la marque à laquelle ses Eunuques devoient m'ouvrir la porte de son Sérail.

Je n'avois jamais vû ses femmes ni ses filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des Turcs, ni même son fils, qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre suspect; parce que je connoissois la délicatesse des Orientaux sur cet article. Je me préparai sur le champ à cette premiere visite, en me mettant plus proprement qu'à l'ordinaire, & je pris mon Theorbe. Les Eunu-

ques m'ouvrirent ſans difficulté, en reconnoiſſant la marque de leur Maître. Ils avertirent auſſitôt les Dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parce qu'Elid Ibezu les avoit prévenues. Après les avoir ſaluées, je jouai quelques airs dont elles parurent ſatisfaites. Une des Dames appella par leur nom, Amulem, Selima, & les deux autres Demoiſelles qui devoient être mes écolieres. A ce nom de Selima, que j'avois déja entendu de la bouche de mon Patron, je levai les yeux. Je vis, dans Selima, une des plus charmantes perſonnes qui aient jamais été ſur la terre. Elle s'avança, en me regardant, avec ſon frere & ſes deux ſœurs. Il avoient tous quatre quelque choſe d'aimable & de prévenant; mais, au premier

coup d'œil, Selima avoit fait dans mon cœur une impreſſion qui n'en ſera jamais effacée. Cette puiſſante ſympathie, qui m'attachoit au Pere, ſe joignit tout d'un coup à la paſſion la plus vive & la plus tendre. Que je paiai cher à l'Amour l'inſenſibilité où j'avois vécu juſqu'alors !

Il étoit fatal à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'eſt-à-dire, ſans bornes & ſans meſure. Je ſentis que mon heure étoit venue, & qu'il falloit ſuivre la trace de mon Pere. Je priai le Ciel interieurement de détourner de moi ſes malheurs, & de ne pas permettre que les miens augmentaſſent. Pendant que ce petit cercle de réflexions ſe formoit dans mon ame, Amulem & ſes ſœurs avoient pris mon Theorbe, & le conſidéroient cu-

rieuſement. Je fis un effort ſur moi-même, pour leur dire de ſe préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier, que j'avois apporté, & je leur traçai les élemens de la Muſique. Mes yeux abandonnoient ſans ceſſe la conduite de ma main, pour ſe tourner vers Selima. Elle jettoit quelquefois les ſiens ſur moi, & les baiſſoit enſuite lorſqu'elle rencontroit les miens : mais je m'apperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai, pour garder quelque ménagement dans une premiere viſite. Elid Ibezu, qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien ! Salem, me dit-il, as-tu vû mon fils & mes filles ? Que penſes-tu de Selima ? C'eſt elle que je te deſtinois, ſi tu avois ouvert les

yeux à la lumiere. Je lui répondis que ce n'étoit point à un malheureux Esclave, à former de si ambitieuses esperances. Si tu es malheureux, reprit-il, c'est ta faute; tu vois bien que je t'aime plus que tu ne mérites. Les sentimens qui m'agitoient étoient si violens, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah! mon Patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient; & ne me déchirez pas par des reproches qui me font sentir mille morts. Je ne puis changer de Religion; & je ne puis vivre non plus, en me rendant si indigne de vos bontés. Il parut touché de mon desespoir, & me dit doucement de me retirer.

Le jour se passa. On peut juger de mes agitations. Je retournai le lendemain au quartier des

femmes : elles vinrent toutes ensemble folatrer autour de moi, comme ſi elles m'euſſent connu depuis longtems. Selima ſeule me parut plus réſervée. Je fis réciter ſa leçon à Amulem, & enſuite à Jalide, qui étoit l'aînée des trois ſœurs. Mais lorſque le tour de Selima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita, ſans lever une fois les yeux ſur moi. Ma main trembloit, en prenant ſon papier. Jamais Maître ne porta plus injuſtement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma ſouveraine Maîtreſſe. Je leur donnai par écrit une ſeconde leçon, & je continuai ainſi pendant quelque tems, en faiſant toujours le même perſonnage. Enfin je réſolus de faire connoître, à Selima, quelque choſe de ce que je ſentois pour elle. Je ne pouvois croire

que l'Amour m'eût touché ſi fortement pour une ingrate, & je me flattai de l'eſpérance que le ſang d'Elid Ibezu, qui couloit dans les veines de ſon aimable fille, agiroit en ma faveur, & qu'il lui inſpireroit quelques-uns des ſentimens que mon cher Patron avoit pour moi. Je méditai mon deſſein, & m'étant rendu au Serrail à l'heure ordinaire, je l'exécutai heureuſement. Quand j'eus fait réciter la leçon à Selima; & qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de Muſique.

» Un malheur de fortune m'a
» rendu l'Eſclave d'Elid Ibezu,
» quoique je fuſſe bien éloigné,
» par ma naiſſance, d'une condi-
» tion ſi vile. Mais je tombe dans
» un autre eſclavage, ſi cher &
» ſi glorieux, qu'il me fait ou-

» blier les rigueurs du premier.
» Vous dirai-je, charmante Seli-
» ma, que ce ſont vos chaînes
» que je porte? Peut-on en por-
» ter d'autres quand on vous a
» vue? Mon cœur n'avoit jamais
» aimé. C'eſt un coup du Ciel,
» qui m'amene en Turquie pour
» vous l'offrir. Decidez de mon
» bonheur, car je n'en aurai ja-
» mais d'autre que de vivre & de
» mourir entierement à vons.

Selima emporta ce papier, ſans l'avoir lû. Je ſortis du Serail dans une inquiétude mortelle: je craignois qu'elle ne le laiſſât tomber, ou que quelque femme indiſcréte n'eût la curioſité de demander à voir ſa Muſique. Je me retirai dans ma chambre avec cette penſée, qui ne me permit point de m'occuper d'autre choſe. J'y trouvai Timec, qui venoit me

faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours ſans la voir. Elle étoit malade depuis ſix ſemaines ; mais toujours pleine de tendreſſe pour moi, elle ſupportoit impatiemment de longues abſences. Je répondis mal à ſes honnêtetés : elle s'en plaignit amérement. Ma chere Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une ſituation ſi fâcheuſe, qu'il m'eſt impoſſible de vous entretenir. C'eſt juſtement de quoi je me plains, répondit-elle ; vous avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi qui donnerois ma vie pour vous les épargner. Je connoiſſois ſi bien cette bonne femme, & le fond inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même

emploi chez Elid Ibezu, qu'elle avoit eu chez Mamelic ; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes, pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me ſervir, & qu'elle y conſentiroit. L'aveu que je lui fis tira de ſes yeux un ruiſſeau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut que tu connoiſſes bien tout le pouvoir que tu as ſur moi, pour me faire une confidence ſi cruelle ! Eſt-ce-là comme tu me traites ? Chere Timec, repris-je en ſerrant une de ſes mains dans les miennes, vous ſçavez bien que je vous ai promis pour toute ma vie une vive & ſincere reconnoiſſance. Que le Ciel me puniſſe ſi j'y manque jamais. Je ne vous trompe point; pourquoi m'accuſez-vous? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être

contente de me voir ſouffrir, & vous devez m'accorder un ſecours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuſer? Je l'embraſſai en finiſſant ces mots. Elle eut la complaiſance de me promettre qu'elle travailleroit à me ſervir. Elle s'en alla à l'heure même au Serail, où elle eut l'adreſſe de parler en ſecret à Selima. Elle la félicita ſur la nouvelle perfection qu'elle alloit acquerir, en apprenant le Theorbe; d'où elle prit occaſion de tomber ſur mon éloge. Selima rougit en parlant de moi, & Timec en tira un bon augure. Elle lui dit que c'étoit dommage qu'elle ne pût pas me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choſes qui la rendroient encore plus aimable,

& qui m'attireroient ſon amitié ; que m'ayant entendu parler des Dames du Serrail, elle avoit remarqué que c'étoit Selima que j'eſtimois le plus ; que je ne me laſſois point de parler d'elle ; & que c'étoit beaucoup d'avoir part à l'eſtime d'un homme tel que moi, qui étois d'une grande qualité dans mon pays, & qu'Elid Ibezu aimoit ſingulierement. Selima écoutoit attentivement, mais ſans affectation. Elle fit à Timec quelques queſtions ſur mon ſujet, & ſe retira.

L'officieuſe Timec vint auſſitôt me rendre compte de cette converſation. Je ne ſçavois ce que j'en devois penſer ; & craignant de me flatter trop, j'attendis juſqu'au lendemain de plus sûrs éclairciſſemens. L'heure vint d'aller au Serrail. Selima ne me re-

garda qu'en entrant, & d'un œil aſſez fixe ; mais s'étant approchée à ſon tour, elle me rendit mon papier, en me diſant que la leçon de la veille étoit trop difficile, & qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, perſuadé qu'elle rejettoit mon amour. Je lui fis une leçon, & je mis ſeulement au bas de la derniere ligne : » Je vais » mourir, belle Selima ; ſouvenez-vous, en apprenant ma » mort, que vous en êtes la cauſe. Je ſortis le plus deſeſperé de tous les hommes. Il eſt certain que du caractere dont je ſuis, le malheur que je craignois m'auroit cauſé la mort. Je me ſentois le cœur défaillir ; & je n'aurois pu vivre plus longtems, car mon ame y étoit toute entiere. Je m'aſſis ſur une pierre en ſortant. Je déploiai le

le papier pour augmenter ma douleur, en relisant le témoignage de mon amour. Mais dans quel excès de joie passai-je tout d'un coup, lorsque j'apperçus une écriture différente de la mienne! Mon ame, alors, passa toute entiere dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caracteres:

» Salem, je me suis bien apperçue que vous m'aimez. Je ne » vous cacherai pas que je me » sens beaucoup d'inclination » pour vous : elle augmentera si » vous en êtes digne. Parlez de » moi à Timec, qui m'a paru » vous vouloir du bien ; elle peut » vous servir.

Il seroit long de m'étendre sur les moiens que j'emploiai, pour mettre cet heureux commencement à profit. Timec me procura une entrevûe secréte avec

ce que j'aimois. Ce fut-là que mon bonheur s'établit solidement, par la connoissance de tous les charmes de l'aimable Selima. Je parle des charmes de son esprit & de son cœur, car je la respectois trop pour former d'autres desirs. Je ne sçaurois douter, après l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, & qui n'aimeroient jamais rien s'ils n'étoient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais. Une force secréte les entraîne à s'aimer ; ils se reconnoissent, pour ainsi dire, aux premieres approches ; & sans le secours des protestations, des

épreuves, des ſermens, la confiance naît entre eux tout d'un coup, & les porte à ſe livrer ſans réſerve. C'eſt l'image de ce qui ſe paſſa entre Selima & moi. Cette charmante perſonne me dit, après un quart d'heure de converſation : Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper, & mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous ; votre figure, vos traits, vos yeux, votre tour d'eſprit, vos expreſſions; tout cela répond à quelque choſe qui eſt au-dedans de moi, & qui me perſuade que vous éprouvez la même impreſſion en me voiant. Oui, chere Selima, lui répondis-je, je reconnois la cauſe de mon indifférence paſſée ; c'eſt que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trou-

vât pour devenir tendre & heureux.

Nos entrevûes ſecretes furent ſi bien ménagées par l'adroite Timec, qu'elles durerent pendant le reſte de ſa vie, ſans qu'on en eût la moindre connoiſſance. Cette pauvre femme mourut ſix mois après. Je regrettai en elle, non une Amante qui m'avoit adoré, mais une Mere qui ſe ſeroit retranché juſqu'au néceſſaire pour me procurer un moment de plaiſir. Elle m'avoit ſacrifié ſon amour même : ces ſortes d'efforts ſont moins d'une Eſclave, que de l'ame la mieux née & la plus génereuſe.

Mes viſites particulieres ne ſervirent pas ſeulement à confirmer notre amour d'une maniere inébranlable ; elles procurerent à Selima plus d'une utilité. Je lui

appris en six mois le François, l'Italien, & ce que je sçavois de l'Histoire ancienne & moderne : elle avoit l'esprit capable de tout. Je lui fis goûter aussi, peu à peu, les principes de notre sainte Foi. On est, dit-on, de la Religion de ce qu'on aime : mais s'il est vrai que sa complaisance pour moi lui fit prêter l'oreille aux vérités de notre Evangile, elle répara dans la suite ce qu'il y avoit eu de trop naturel dans les commencemens de sa conversion. Lorsqu'elle sçut assez de François pour l'entendre parfaitement, je lui prêtai mon Telemaque. Elle fut charmée de cette lecture. Elle me pria de le traduire en Turc, pour le divertissement & l'instruction de son frere & de ses sœurs. J'y travaillai avec tant d'ardeur, que l'ou-

vrage fut achevé en peu de tems. Tout ce qui regardoit Elid Ibezu & ses enfans m'étoit cher. Cette aimable famille me tenoit lieu de la mienne, que j'avois perdue. Amulem méritoit d'ailleurs mes soins par ses bonnes inclinations, & par la reconnoissance qu'il avoit pour mes services. Il étoit sorti du Serrail, lorsque j'achevai la traduction de Telemaque; de sorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les Dames, & l'autre pour lui. Elles se multiplierent bientôt. Elid Ibezu en voulut avoir une. Le Beglirbey souhaita la même chose; & la plûpart des Seigneurs d'Amasie aiant eu la même curiosité, l'ouvrage de M. de Fenelon y devint fort commun.

Elid Ibezu fit venir des Theorbes d'Italie, pour ses enfans. Ils

étoient déja assez avancés pour jouer en partie. Nous faisions fort souvent des concerts, où nos voix se mêloient avec les instrumens. Les amis de mon Patron m'envoioient prier quelquefois de leur donner ce divertissement chez eux ; j'y allois avec Amulem. Je n'y étois pas traité comme un Esclave. On s'empressoit de me faire honneur, & toute Amasie me regardoit comme un homme extraordinaire. Le bon Elid Ibezu apprenoit mes petits succès avec plaisir : mais plus son amitié augmentoit pour moi, plus il ressentoit de douleur de me voir obstiné à rejetter l'Alcoran. Il renouvelloit de tems en tems ses instances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contretems pensa m'exposer à la violence, & au risque de perdre ses bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les fréquentes visites que je rendois à Selima. Cette contrainte nous affligeoit également. Nous tâchions de nous dédommager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer; mais qu'est-ce que des lettres, pour deux Amans qui sont accoutumés à se voir, & qui ne sçauroient vivre sans cette douceur? Selima, qui aimoit son frere Amulem, & qui étoit sûre d'en être aimée, avoit pris la résolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de notre passion, & de l'intéresser par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'estime & de la bonté pour moi. Il ne condamna point notre amour, & promit à sa sœur de lui faciliter les moyens de me voir.

Ce n'eſt pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au Serrail, en étant une fois ſorti ; mais les Eunuques fermoient les yeux, parce qu'Elid Ibezu avançoit en âge, & qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt ſon fils pour maître. Il avoit obtenu d'eux une clef, qui ouvroit les portes la nuit & le jour ; & tous les ſoirs il avoit la complaiſance de m'y mener avec lui, pour y paſſer environ deux heures. Une fois, que nous y allions un peu plus tard qu'à l'ordinaire, nous entendîmes un bruit épouventable de gens qui crioient, au feu, & qui appelloient du ſecours. C'étoit le Serrail qui brûloit. Bien-tôt l'allarme fut répandue par toute la maiſon. Les Eſclaves accoururent ; on ouvrit toutes les portes, & nous entrâmes en confuſion pour ſauver les Dames.

L'amour me fit trouver aiſément Selima. Je la pris par la main, en la preſſant de fuir avec moi. Dans la fraieur où elle étoit, elle ſe laiſſa conduire juſqu'au milieu du jardin ſans me reconnoître. Ah ! me dit-elle, lorſqu'elle m'apperçut à ſon côté, c'eſt vous mon cher Salem. Ciel ! qu'allons-nous devenir ? Je lui répondis que ma chambre n'étoit pas loin, & qu'il falloit profiter de ce trouble, pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y conſentit, parce qu'elle ne pouvoit rien me refuſer. Dans le fond, je me figurois que toutes les Dames ſeroient diſperſées comme elle, & que notre éloignement ne ſeroit point apperçu. Nous entrâmes donc dans ma chambre, qui donnoit de plain pied ſur le jardin, & qui étoit ornée aſſez proprement. Par

malheur pour moi, Elid Ibezu avoit veillé ſur ſes femmes, plus qu'à la conſervation de ſes appartemens. Il les avoit raſſemblées lui-même dans une ſalle baſſe, & voiant manquer une de ſes filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un Eſclave, qui m'avoit apparemment vû paſſer avec Selima, lui dit qu'il la croioit avec moi dans ma chambre. Le Vieillard, ſans rien approfondir, y court ſur le champ, pouſſe rudement la porte, & m'apperçoit aux pieds de Selima, dont je baiſois tendrement les mains. Cette vûe le mit en fureur. Il tira ſon poignard, & m'auroit percé de vingt coups, ſi ſon fils ne l'eût arrêté. Heureuſement, Amulem avoit entendu le rapport de l'Eſclave; & craignant ce qui devoit arriver, il avoit ſuivi ſon Pere aſ-

ſez vîte pour lui retenir le bras, au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jettâmes tous trois à ſes genoux : mais, croiant me faire grace en me laiſſant la vie, il voulut que je fuſſe du moins mis en priſon. On m'y conduiſit auſſi-tôt. Selima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendreſſe que j'avois pour elle, & de tout ce qu'il avoit ignoré juſqu'alors. Amulem proteſta qu'il connoiſſoit l'innocence de notre amour, & n'épargna rien pour appaiſer ſon Pere. Le Vieillard, un peu revenu à lui-même, dit à ſa fille : L'aimez-vous véritablement ? Ah! mon cher Pere, répondit la tendre Selima, je l'aime plus que ma vie. Si cela eſt, répondit-il, je veux abſolument qu'il embraſſe ſans differer la loi du ſaint Prophete, & qu'il devienne votre

Mari. Selima ne repliqua point, pour lui laisser le tems de calmer entierement sa colere.

Elid Ibezu me portoit une si véritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeller dès qu'il fut levé, & me dit avec sa douceur ordinaire : Salem, je ne veux pas te reprocher ici mes bienfaits; mais si la bonté & l'amitié méritent quelque reconnoissance, il me semble que tu dois te reprocher à toi-même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils, plutôt qu'en esclave, j'ai voulu prendre jusqu'au nom de Pere à ton égard, en t'offrant ma fille Selima pour épouse; & à quel prix te l'ai-je offerte ? A un prix qui devroit exciter tous tes desirs, puisque je te pro-

pose d'embrasser la loi du saint Prophete, ce qui est le plus inestimable avantage qui te puisse arriver. Cependant, ingrat Salem, non-seulement tu fermes les yeux à ton propre bonheur ; mais après avoir méprisé l'offre de ma fille, tu entreprens de la séduire par des voies que je ne sçaurois approuver, & que ma seule bonté m'empêche de punir. Prens-y garde ; l'amitié a des bornes, dont elle ne sort que pour devenir fureur. Je te laisse encore deux jours, pour apprendre à respecter mes volontés. Ne me force pas à la haine. Il faut m'obéir, ou te préparer à tous les effets de mon ressentiment. Je voulus répondre, & je me jettai aux genoux de ce bon Patron ; mais il se retira, en disant : Je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état, qu'il m'est impossible de décrire. La Religion, l'honneur, l'amitié, l'amour, me représentoient si tyranniquement tous leurs droits, que je sentois dans mon cœur une espece de division qui le déchiroit cruellement. Il n'y a que la mort, me disois-je, qui puisse les accorder. Eh bien, mourons : est-ce un mal si grand de se donner la mort, quand on meurt pour sa Religion, qu'on ne veut point abandonner ? Dieu ! pour qui je combats, permettez-moi de mourir, ou finissez mes peines.

Amulem entra par hazard dans la chambre où j'étois, & voiant ma tristesse, il en voulut sçavoir la cause. Je ne lui cachai rien. Il me plaignit beaucoup, & m'assura qu'il tâcheroit de ramener l'esprit de son Pere. Mais, lui dis-je,

que deviendra Selima ? Il me répondit que je ne pouvois souhaiter raisonnablement de la voir, avant que ces troubles fussent appaisés ; qu'il falloit prendre un peu de patience, & qu'il alloit travailler à notre bonheur. Amulem étoit dans le feu de la premiere jeunesse, & comptoit la Religion pour assez peu de chose. Il auroit levé cet obstacle, sans scrupule, s'il en eût été le maître : mais la vieillesse rendoit Elid Ibezu superstitieux jusqu'à l'excès. On le trouvoit sans cesse occupé de quelque pratique de dévotion, & ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. Il promit aux instantes prieres de son fils, qu'il me laisseroit tranquille sur ma Religion ; mais rien ne put le faire consentir à me donner Selima, s'il ne me voioit au-

paravant bon Musulman. Cette réponse, qu'Amulem me rapporta, satisfit bien peu mon amour. Il me consola, en me faisant esperer que l'avenir me rendroit plus heureux, & en me promettant que nous rendrions tous les deux jours une visite à Selima. Je recommençai à vivre avec Elid Ibezu sur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit de me faire, pour me conduire, disoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui proposer des objections, ausquelles il tâchoit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au Lecteur de quelle maniere les Turcs raisonnent sur la Religion.

Quel moien, lui disois-je, d'estimer une loi qui ne flatte que les sens, qui ne propose pour

récompenſe que des voluptés groſſieres, & qui met le corps, cette partie mépriſable de notre être, en poſſeſſion de tous les droits de l'eſprit! Quelle différence entre la pureté de l'Evangile des Chrétiens, & les deſordres permis par l'Alcoran!

Je plains ton erreur, Salem, me répondit Elid Ibezu; tu manques de lumieres, & les ſaintes verités que tu mépriſes paſſent tes connoiſſances. Ecoute le ſage raiſonnement du grand Prophete. Dieu, n'aiant pas voulu tout d'un coup ſe communiquer aux hommes, ne s'eſt d'abord fait connoître à eux que par des figures. La premiere loi, qui fut celle des Juifs, en eſt remplie. Il ne leur propoſoit, pour motif & pour récompenſe de la vertu, que des plaiſirs charnels & des félici-

tés groſſieres. La loi des Chrétiens, qui a ſuivi celle des Juifs, étoit beaucoup plus parfaite ; parce qu'elle donnoit tout à l'eſprit, qui eſt ſans contredit au-deſſus du corps. Elle ne permettoit que le deſir des biens ſpirituels, & des plaiſirs qui ſont dégagés des ſens. C'eſt un ſecond état, par lequel ce Dieu bon a voulu faire paſſer les hommes, pour les préparer inſenſiblement à l'état de grace & à la ſublime perfection. Il a choiſi enfin, dans la plenitude des tems, ſon ſaint Prophete, le trois fois Grand Mahomet, pour être le Porteur d'une loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puiſſance & de la miſericorde ſont renfermés. Ce ne ſont plus les ſeuls biens du corps, comme dans la loi des Juifs, ni les ſeuls biens ſpirituels comme dans l'E-

vangile des Chrétiens ; c'eſt la félicité du corps & de l'eſprit, que l'Alcoran promet tout à la fois aux véritables Crôians. Nous commençons, dès cette vie, à en goûter un eſſai par anticipation ; mais qu'eſt-ce que les plaiſirs d'ici-bas en comparaiſon de ceux qui nous attendent dans le Paradis du ſaint Envoié de Dieu ? Au reſte ces divins plaiſirs ne ſont promis qu'à ceux qui aiment Dieu & ſon Prophete, & qui pratiquent la pieté & les bonnes œuvres ; car c'eſt une uſurpation dans les Méchans de les goûter, même ſur le terre ; & quelque jour ils ſeront horriblement punis par les Anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés qui n'appartiennent qu'aux bons Muſulmans. Voilà, Salem, ce que tu ignores ; & ton ignorance cauſe ton incredulité.

Elid Ibezu reçut, dans le même tems, des nouvelles d'Andrinople, qui lui marquoient que ſon frere Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque amitié qu'il eût pour lui, ſon grand âge ne lui permit pas de faire ce voiage. Il y envoia ſon fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'Eſclave que de Gouverneur. Nous reçumes les derniers ſoupirs de Mamelic, & nous recueillimes ſa ſucceſſion, qui montoit à dix-huit cens mille livres; car il étoit mort ſans laiſſer d'enfans. J'appris, à Andrinople, que par le Traité de Carlowits l'Empereur avoit conclu avec les Turcs une Treve de vingt-cinq ans, qui rendoit la tranquilité aux deux nations. Je vis auſſi, dans cette ville, le fameux Comte de Texeli, à qui le Grand Seigneur donnoit

la Principauté de Vidin, de Caransibes, & de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite de ses Etats de Hongrie. J'eus la curiosité d'approcher de ce Prince. Les Turcs lui portoient assez de respect, par une espece de reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais féroce. Une moustache de grandeur énorme, qui s'élevoit jusqu'à ses yeux, couvroit entierement son visage. Il parloit peu, mais sa vivacité se remarquoit assez par son agitation continuelle. Je ne le vis pas un seul moment tranquille. Il avoit avec lui une Esclave Bulgarienne, dont il étoit passionnément amoureux. On me raconta que cette Esclave le suivoit même au combat, & que loin d'être épouvantée à la vûe d'un sabre,

elle s'en servoit avec beaucoup d'adresse & de générosité. Le Comte l'avoit formée lui-même à ce rude exercice, en lui faisant trancher à ses yeux la tête de plusieurs prisonniers Allemands. Il avoit l'art d'inspirer ainsi la valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On sçait que la Comtesse de Tekeli en donna de glorieuses preuves, à la défense de Mongats.

Amulem prit la résolution d'aller voir Constantinople, avant que de retourner à Amasie. Il me communiqua ce dessein, qui me chagrina beaucoup : je tâchai inutilement de l'en détourner. Il devina aisément par quel intérêt je souhaitois notre retour, & que l'absence de Selima me causoit un mortel ennui. Pour me consoler, il renouvella la promesse

qu'i m'avoit faite de me rendre un jour heureux ; cette eſperance me releva le courage, & m'attacha à lui plus fortement que jamais.

Nous rencontrâmes, en approchant de Conſtantinople, un Equipage de chaſſe, dont la magnificence nous fit juger que c'étoit celui du Sultan. On nous dit que le Sultan lui-même n'étoit pas loin, & qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la Sultane favorite. C'étoit Muſtapha ſecond. Nous nous retirions pour éviter ſa rencontre, lorſqu'un bruit ſorti ſoudainement de la forêt où le Sultan étoit encore, nous obligea de tourner la tête ; & voiant tous les chaſſeurs y courir, nous y courûmes avec eux. Le premier ſpectacle qui frappa nos yeux, fut un cheval qui cou-

roit

roit ſans Cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes; & nous apperçûmes entre les arbres le Sultan à pied, la Sultane à ſon côté, & un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Muſtapha parloit, à la Sultane, avec beaucoup de feu. Les Turcs de ſa ſuite faiſoient un cercle autour de lui, & tenoient les yeux baiſſés par reſpect. Après quelques momens d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du Mort, d'où l'on tira quelques papiers. Il les lut, & au même inſtant il tira ſon poignard, dont il préſenta la pointe à la Sultane. Cette action brutale fit horreur à tous les aſſiſtans, qui connoiſſoient la violence de ce Prince. Enfin, il la fit remonter dans ſa cariole & continua ſa

route avec elle juſqu'au Serrail. Nous abordâmes quelques Eſclaves de ſa ſuite, pour nous informer des cauſes de cette avanture. L'un d'eux nous raconta que la Sultane, qui ſe nommoit Oſcine, avoit été amenée depuis peu au Serrail, & qu'elle étoit de Smyrne : Que Mezzo Morto, ce Corſaire fameux qui déſoloit les côtes de la Mediterranée, l'avoit enlevée à un jeune Grec qui la devoit épouſer, & qu'il en avoit fait préſent au Grand Seigneur : Que cette malheureuſe fille n'avoit jamais pû s'accoutumer à ſon ſort ; que recevant à regret les careſſes de Muſtapha, & cherchant toujours la ſolitude, cette conduite l'avoit fait ſoupçonner de quelque intrigue ſecréte, ſans qu'on eût pû néanmoins en rien découvrir ; mais que ce jour mê-

me, le jeune Grec ſon amant, qui étoit venu à Conſtantinople, aiant appris qu'Oſcine devoit être d'une partie de chaſſe avec le Sultan, s'étoit déguiſé ſous l'habit d'un Eunuque du Serrail, dans l'eſperance que la multitude de l'empêcheroit d'être reconnu, & qu'il pourroit trouver l'occaſion de parler à ſa Maîtreſſe: Que malheureuſement Mezzo Morto même, qui étoit de la chaſſe, l'avoit apperçu malgré ſon déguiſement; qu'il en avoit averti l'Empereur, qui l'avoit poignardé de ſa propre main aux yeux de la Sultane; que les lettres étoient d'elle apparemment, & lui avoient attiré les menaces dont nous avions été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, & la vûe de cette belle Sultane l'avoit touché. Il le fut encore

plus, du récit qu'il venoit d'entendre. Salem, me dit-il si je croiois que cette charmante Grecque pût aimer quelque chose après la mort cruelle de son Amant, j'emploierois volontiers ma vie pour la tirer des mains de son Persecuteur. Je lui répondis que cette entreprise étoit si difficile, qu'on y pourroit bien laisser la vie sans réussir. Tu connois moins que moi, répartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi, seulement, si je puis compter sur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement & de mon zéle. Eh bien, continua-t-il, je gage que pour peu que la Sultane veuille prêter l'oreille à mes sollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Constantinople. Il avança, en finissant

ces mots, vers l'Esclave qui nous avoit raconté l'histoire d'Oscine. Il l'entretint, en marchant, l'espace d'une demi-heure, & vint me rejoindre avec un visage content. Cet esclave, me dit-il, est du Serrail : Je l'ai mis dans mes intérêts par un présent de cent sequins, & par l'esperance de quelque chose de plus. Avec de l'argent, j'achéterois le Serrail entier.

Nous arrivâmes dans la ville. Amulem alla loger chez un Turc, des amis de son Pere, qui se nommoit Genap. Nous visitâmes le lendemain tous les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrêmement peuplée, mais moins belle qu'Andrinople. Nous passâmes par un marché public, que les Turcs appellent Basar, où l'on vendoit des Esclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter

quelques-uns, pour la maiſon de ſon Pere. Nous les examinâmes tous : Il trouva parmi eux pluſieurs François, qui me firent compaſſion. Comme je les interrogeois en notre langue, un d'entre eux me pria de lui parler un moment en particulier. Il me dit qu'il étoit Religieux, & que ſon malheur l'avoit fait tomber entre les mains des Turcs ; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préferablement aux autres, parce qu'étant François il eſperoit être plus doucement avec moi. Je lui répondis que je n'étois pas le maître ; mais que mes deſirs auroient quelque pouvoir. En effet Amulem l'acheta à ma priere, avec quelques autres qu'il choiſit lui-même. Nous retournâmes chez Genap. Amulem y trouva un Eſclave, qui l'attendoit depuis quelques

heures. Ce n'étoit pas le même, à qui il avoit donné cent ſequins, mais un autre, qui l'avertiſſoit de ſa part, par un billet, qu'il pouvoit écrire à la Sultane, comme ils en étoient convenus, & que la lettre iroit ſûrement juſqu'à elle. Amulem écrivit auſſitôt cette lettre, qu'il me montra.

» Belle Oſcine, j'ai été témoin » de vos douleurs, & de la bar» barie avec laquelle vous fûtes » traitée il y a deux jours dans la » forêt. Je vous aurois vangée à » l'inſtant, ſi ma force eût égalé » l'amour que vos beaux yeux » m'inſpirerent. Mais puiſque vo» tre Perſécuteur eſt à couvert de » la violence, par les Gardes qui » l'environnent, fuyez du moins » ſa cruauté. L'Amour me donne» ra les moyens de faciliter votre » fuite. Je vous demande votre

» cœur pour récompenſe ; & j'at-
» tens votre réponſe, qui fera la
» félicité du mien.

Je repréſentai à Amulem à quel péril il s'expoſoit, s'il arrivoit quelque accident à ſa lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux. Il la donna à l'Eſclave, avec un préſent, pour l'attacher à ſes intérêts. Pendant qu'il s'occupoit de ſon amour & des moyens de délivrer Oſcine, je viſitai le nouvel Eſclave qui ſe diſoit Religieux, & je lui demandai par quelle infortune il ſe trouvoit réduit à cette triſte condition : voici ce qu'il me raconta. Je ſuis né à Aix en Provence, d'une honnête famille. Dès l'âge de quinze ans, j'entrai dans l'Ordre des.... mais n'étant pas propre à l'état Religieux, je me repen-

tis bientôt de cette démarche. Cependant des considérations d'honneur, & la crainte de mes Parens, me retinrent dans l'état que j'avois embrassé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon Ordre. Ma conduite, qui n'étoit pas des plus régulieres, fit fermer les yeux à mes supérieurs sur les talens que j'avois reçus du Ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation, en refusant de me faire prendre la Prêtrise. Ce coup me fut sensible. J'avois brillé dans les Etudes, & j'étois accoutumé à recevoir des éloges. Je ne pûs digerer cette honteuse distinction, qui me deshonoroit. Au lieu donc d'en prendre occasion de rentrer dans mon devoir, & de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus reglée, je ne pensai plus qu'à me dédom-

mager, par des plaisirs secrets, de l'injustice dont je croiois avoir à me plaindre. On s'apperçut de mes desordres, on voulut les corriger avec charité; mais les remontrances & les châtimens furent inutiles: j'étois tombé dans un endurcissement, qui me préparoit encore à de plus grandes chutes. J'affectai néanmoins une vie plus sage, pour cacher plus finement mon dessein. J'avois un oncle Banquier en Cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le persuadai si bien que mes Superieurs m'avoient maltraité injustement, qu'il obtint du Saint Siege un Bref de Translation, à la faveur duquel je quittai ma robbe, pour en prendre une moins rigoureuse. Mon oncle eut le crédit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai

ſans reſerve à tous les plaiſirs. Mais ce qui acheva de me perdre ; fut une folle paſſion que je conçus pour une jeune Romaine, que je me mis dans la tête d'épouſer. Mes vœux étoient un obſtacle. J'emploiai tout le crédit de mes amis, pour en obtenir la diſpenſe. Le deſeſpoir, où me jetta l'impoſſibilité de réuſſir, me fit prendre le parti de paſſer en Hollande avec ma Maîtreſſe. J'y fus reçu à bras ouverts. On y fit beaucoup valoir la prétendue converſion d'un Eccléſiaſtique qui venoit de Rome, & les Miniſtres s'applaudiſſoient d'une conquête enlevée du ſein même de leurs ennemis. Je riois intérieurement de leur crédulité, & je jugeois par mon exemple, qu'il en étoit de même de tous ceux à qui la débauche fait quitter l'Egliſe Ca-

tholique, pour trouver plus de liberté dans un autre état. Je fus d'abord heureux avec ma Maîtresse, autant qu'on peut l'être, en vivant dans le crime. Mais comme nous avions apporté peu d'argent, & que la charité de Messieurs les Ministres ne se pressoit pas de nous mettre à notre aise, je craignis les suites fâcheuses de la nécessité, qui nous étoit inévitable. Déja même elle commençoit à nous presser. Je m'adressai à un Juif fort riche, d'Amsterdam, qui faisoit un gros commerce, & je le priai de m'emploier à quelque chose pour éviter la misere. Il m'offrit de l'emploi dans les Comptoirs du Levant, où il me dit qu'il devoit envoier au premier jour un vaisseau. Je m'embarquai avec ma Maîtresse, & plusieurs au-

tres personnes, que le perfide Juif avoit attirées par la même esperance. Nous fîmes heureusement le tour de la France & de l'Espagne ; mais lorsque nous eûmes passé le détroit de Gibraltar, nous fûmes rencontrés par un Corsaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au signal dont il étoit convenu avec le Juif, & nous fûmes tous livrés au Corsaire, pour une somme d'argent que nous vîmes compter en notre présence. Imaginez-vous quels furent nos cris, & de quels reproches nous accablâmes le Barbare qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fumes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus séparement à divers marchands d'Esclaves. Comme je suis d'assez belle taille, j'ai été amené droit à Constantino-

ple, dans la penſée que j'y ſerois vendu plus cher.

Je conſolai ce Malheureux, en lui diſant qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur Maître, & que pourvû qu'il ſçût garder une bonne conduite, il ne ſentiroit point les rigueurs de la ſervitude. Il étoit preſque nu : je lui fis donner quelques habits, & j'eus ſoin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de ſa miſere.

Amulem avoit apporté, pour ſe deſennuier dans le voiage, la traduction de Telemaque, dont je lui avois fait préſent. Il la liſoit ſans ceſſe, & l'eſtime qu'il en faiſoit la lui fit montrer à quelques-uns de ſes amis. On en parla au Muphti, qui eſt comme le Pape des Turcs. Il fut curieux de la voir, & aiant appris qu'elle avoit

été faite par un Esclave François, il m'envoia ordre de me rendre chez lui. Il me dit qu'il étoit charmé de cette lecture, & me demanda si nous avions beaucoup de livres de ce mérite en France. Je lui répondis qu'à la verité Telemaque étoit un ouvrage d'un prix distingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons livres, & qu'il ne se passoit point d'année, ni même de mois, sans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi lesquels il y en avoit toujours d'excellens. Le Muphti convint que cela nous donnoit un grand avantage sur sa nation, & que l'amour des Sciences étoit une chose qui manquoit à la gloire des Turcs. Il ajouta plusieurs réflexions très-judicieuses, sur l'utilité dont elles seroient pour l'Em-

pire Ottoman. Dans les premiers ſiécles de l'établiſſement du divin Alcoran, il y auroit eu de l'inconvénient, me dit-il, à ſouffrir que nos Peuples fuſſent trop éclairés. Il falloit laiſſer jetter de profondes racines à la ſoumiſſion & au reſpect qui ſont dûs à ce ſaint livre. Mais aujourd'hui que la loi du Grand Prophete eſt ſi bien établie & ſi juſtement reſpectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les Sciences parmi nous. J'ai deſſein, depuis longtems, d'en faire la propoſition à l'incomparable Sultan. Il me renvoia, avec ordre de dire à mon Patron Amulem, qu'il retenoit Telemaque pour ſon uſage ; & qu'étant ſon Eſclave, je pourrois lui en faire un autre. J'ai appris, depuis mon retour en France, que le projet du Muphti s'exécute, & que le Grand

Seigneur, qui régne à préfent, à établi une Imprimerie à Conftantinople, où l'on reçoit, en paiant bien, les manufcrits qu'on y porte des livres François traduits en langue Turque. Je ne doute point que ma traduction de Telemaque n'ait beaucoup contribué à cet établiffement.

Le Meffager d'Amulem revint le foir du troifiéme jour, avec un billet qui étoit la réponfe de la Sultane. Voici ce qu'il contenoit :
» Qui que vous foiez, qui êtes
» touché de mes peines, puiffe le
» Ciel vous donner la récom-
» penfe que votre compaffion mé-
» rite ! Vous m'exhortez à fuir, &
» vous croiez en pouvoir trouver
» les moiens. Hélas ! de quelle
» efpérance me flattez-vous ? Qui
» pourra pénétrer les horreurs
» de ma prifon, & tromper les

» ſurveillans dont je ſuis environ-
» née ? Si l'amour vous fait croire
» cette entrepriſe poſſible, exécu-
» tez-là, j'y conſens. Soiez ſûr de
» ma reconnoiſſance. Un cœur
» auſſi affligé que le mien n'eſt
» gueres capable de devenir ten-
» dre ; mais je ſens déja qu'il eſt
» touché de votre généroſité, &
» l'avenir pourra le rendre encore
» plus ſenſible à vos beſoins.

OSCINE.

C'en eſt trop, me dit Amulem après la lecture de ce billet ; je finirai ſes peines quand il devroit m'en couter la vie. Il prit une plume, ſans attendre ma réponſe, & traça ces deux lignes pour la Sultane.

» Vous ſerez libre, Madame,
» ou je périrai. Prenez patience
» pendant deux jours, & ne crai-
» gnez point de vous fier à celui

» qui ne veut vivre que pour vous
» rendre heureuſe.

Il fit un autre lettre, pour l'Eſclave qu'il avoit gagné ſur le chemin de Conſtantinople, & qui ne ſortoit jamais du Serrail qu'avec le Grand Seigneur. Il le ſollicitoit à ſeconder ſon entrepriſe, par la promeſſe de la liberté, & d'une ſomme de quatre mille ſequins. Il ne lui demandoit pour premiere grace, que de lui faire une deſcription exacte de la ſituation du jardin du Serrail, du côté de l'appartement de la Sultane. Nous la reçumes le lendemain, avec un détail ſi clair, que je convins moi-même que s'il étoit juſte, nous pouvions y entrer ſans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit ſuivante. Son deſſein me fit frémir; mais j'avois trop de courage pour re-

culer, lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir mon Patron. Nous nous rendîmes derriere le jardin du Serrail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché. Il étoit environ minuit. L'Eſclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement par le moien de nos échelles, & nous deſcendîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas, qui nous attendoit, vint nous joindre. Nous nous retirâmes d'abord avec lui dans un boſquet, pour prendre langue, & lui renouveller les promeſſes d'Amulem. Il nous fit enſuite avancer, par divers détours, juſqu'au pied de l'appartement d'Oſcine. Ses fenêtres, qui étoient au ſe-

cond étage, paroiſſoient encore éclairées ; ce qui cauſa un peu d'épouvante à l'Eſclave. Nous le raſſurâmes. Amulem conſidéra attentivement la diſpoſition des lieux, la hauteur des fenêtres, & leur diſtance de la muraille du jardin. Il donna, à Sambas, un billet qu'il avoit apporté pour Oſcine, par lequel il lui marquoit de ſe tenir prête pour la ſeconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même choſe à Sambas, & nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le deſſein d'Amulem. Il m'avoit dit ſeulement qu'il vouloit me ſurprendre, par une invention nouvelle, & qu'il me laiſſeroit à juger ſi les François étoient plus induſtrieux que les Turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque

fort legere. Il engagea, à force d'argent & par de grandes eſpérances, un Pilote habile à lui vouer ſes ſervices avec quatre Matelots, & il leur marqua le tems auquel ils devoient ſe trouver ſur la côte du détroit, vis-à-vis les jardins du Serrail. Sûr de ce côté-là, il me mena chez un marchand de paniers, auquel il fit commencer ſur le champ une eſpece de coffre d'ozier, de cinq ou ſix pieds de longueur. Il en fit revêtir le dedans de martre zibeline, & y fit mettre un oreiller capable de ſoûtenir la tête. Enſuite il acheta quatre ou cinq cens braſſes de corde, tant groſſe que menue, & fit attacher, au bout de la groſſe, une boucle de fer fort épaiſſe. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je ſuis content de moi, me dit-il le ſoir, & j'eſpere

l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant, comme il rêvoit ſans ceſſe à l'exécution de ſon deſſein, il acheta encore le lendemain une rouë de bois, facile à tourner. Lorſque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap qu'il avoit prévenu ſur ſon départ, & il fit prendre le coffre d'ozier, les cordes & la rouë, aux cinq Eſclaves que nous avions achetés au Bazar de Conſtantinople. Nous gagnâmes à petit bruit la côte du détroit, où nous trouvâmes la felouque. Mais il eſt tems d'expliquer le deſſein d'Amulem.

Comme il avoit remarqué l'éloignement des appartemens de la Sultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant, à ſes fenêtres, une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pour-

roit faire couler le panier depuis ſa chambre juſques au-delà des murs, & la délivrer ainſi, ſans qu'elle courût le moindre riſque. Cette entrepriſe me parut d'abord extravagante; mais, en y faiſant plus d'attention, j'en vis la poſſibilité. Pour lui, qui comptoit ſur un ſuccès infaillible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchés à certaine diſtance des murs, nous préparâmes la rouë, qui étoit deſtinée à bander la corde, lorſqu'elle ſeroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu, pour tourner la rouë, & recevoir doucement le coffre d'ozier à ſa chûte. Il paſſa la muraille; je l'aidai à élever le coffre, & Sambas le reçut de l'autre côté. Je retournai auprès de la rouë. Je n'avois avec moi que le Religieux Eſclave,

auquel

auquel j'avois cru pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre que le hazard ne conduisît quelqu'un vers nous, quoique nous fussions dans un lieu fort désert. Mon parti étoit pris d'égorger indifféremment tout ce qui se présenteroit. Enfin, après avoir attendu plus d'une heure & demie, je jugeai, par le mouvement de la corde, qu'il étoit tems de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui descendoit assez doucement, parce que la fenêtre n'étant pas fort élevée, il n'avoit qu'une pente médiocre. Je le reçus dans mes bras. Je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaisir d'en tirer lui-même sa chere Sultane. Il tarda quelque-tems à revenir, aiant jugé à propos de délier la corde du côté de la fenê-

tre, pour ne laiſſer aucuns veſtiges de notre fuite. J'avois quelque inquiétude de ſon retardement, lorſque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous rendre à bord de la felouque, & le Pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé, pour juger des ſentimens d'Amulem à la vûe d'Oſcine. Elle reçut ſes tranſports avec modération; mais ſa reconnoiſſance paroiſſoit aſſez dans ſes yeux, & elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmerent ſon liberateur. Elle demeura, juſqu'au ſoir, dans le coffre d'ozier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta, en ſa préſence, les périls qu'il avoit eſſuiés pour pénétrer juſqu'à ſa chambre. Sambas l'avoit conduit heureuſement juſ-

qu'à la porte ; mais aiant frappé doucement, pour ſe la faire ouvrir, il s'étoit préſenté à lui un vieil Eunuque, auquel il avoit été obligé de plonger ſon poignard dans le ſein. Deux femmes, qui étoient couchées auprès d'Oſcine, avoient ſubi le même ſort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde, qu'il avoit laiſſée en dehors, au pied de l'appartement. Il avoit fallu que Sambas fût deſcendu, & qu'il eût remonté pluſieurs fois, pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre ; ce qui ne s'étoit pû faire qu'avec des riſques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand uſage, pour aſſurer la groſſe corde autour de la croiſée. Oſcine trembloit au ſouvenir de ce danger, & l'heureux Amulem s'applaudiſſoit

de l'ingénieuſe invention de ſon amour.

Nos cinq Eſclaves ſeconderent ſi bien le zéle du Pilote & des Matelots, que nous paſſâmes en peu de tems le détroit de Conſtantinople. Etant entrés dans la mer noire, nous tînmes conſeil ſur l'endroit où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, & qu'il ſouffloit vers la Natolie, nous crûmes ne rien riſquer en avançant juſqu'à Famaſtro ; c'étoit nous approcher d'autant vers Amaſie. Nous ne trouvâmes aucun obſtacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, & nous fimes le reſte du chemin par terre, juſqu'à la maiſon d'Elid Ibezu.

Ce bon Vieillard eut une joie infinie de revoir ſon fils. J'eus auſſi part à ſes careſſes. Il admira la

beauté d'Oſcine, & félicita Amulem ſur une ſi belle acquiſition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu, & les peines qu'elle nous avoit coutées. Tandis que toute la maiſon d'Elid Ibezu étoit dans la joie, je pris un moment pour parler, à Amulem, de la triſteſſe de mon cœur, qui ſoupiroit pour Selima.

Il m'écouta en ſouriant, & me donna, ce jour-là, la plus grande marque de confiance & d'amitié, qu'un Patron Turc puiſſe donner à ſon Eſclave; ce fut de m'abandonner la clef du Serrail, que j'ai déja dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point, pour attendre l'entrée de la nuit! Quel fut l'excès de ma joie, lorſque je revis enfin l'objet de tout mon amour; lorſque je la vis, que je

me jettai à ſes genoux, qu'elle me permit de l'embraſſer, & qu'elle me combla elle-même de mille tendres careſſes ! Des larmes d'amour couloient de ſes yeux : Ah ! Salem, me dit-elle, votre abſence m'a rendue trop malheureuſe. Ne m'abandonnez plus ; je ne ſçaurois vivre ſans vous.

Chere Selima ! lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres ; deux mois, paſſés ſans vous voir, m'ont paru deux années d'un cruel martire. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image ! Cette chere idée m'a occupé tout entier. Mes yeux & mes ſoupirs ſe tournoient ſans ceſſe vers Amaſie. Mon cœur s'y portoit comme à ſa félicité. Je la trouve aujourdhui à vos pieds : puiſſé-je ne les quitter jamais !

Hélas ! continuai-je, mon bonheur ne sera - t'il jamais assuré ? Faut - il toujours vivre dans une languissante incertitude ? Chere Selima ! quand serons-nous unis par des liens qui ne puissent être rompus que par la mort ? Quand n'aurons-nous plus rien à desirer ! Je souhaite cet heureux moment, repliqua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas tardé si longtems, si mes vœux avoient pû le hâter. J'espere tout, repris-je, de la bonté d'Amulem. Je lui parlerai de notre bonheur, si vous y consentez. Il m'a promis d'y contribuer de tout son pouvoir ; & je crois que dans l'état où est Elid Ibezu, la chose dépend maintenant de lui. Je n'eus pas de peine à tirer un consentement de Selima.

Je proposai naturellement no-

tre mariage à Amulem ; voici la réponse qu'il me fit :

Quand tu me proposes d'épouser ma sœur, c'est me dire que tu es résolu de me quitter ; car ton attachement à la Religion des Chrétiens ne me permet pas d'espérer que tu embrasses la nôtre ; & d'un autre côté, tu ne sçaurois te promettre d'obtenir ma sœur en Turquie, puisque tu connois la rigueur de nos Loix. Nous nous exposerions tous à une perte certaine. Cependant je veux te rendre heureux. Je te l'ai promis. Je tiendrai ma parole. Mais laisse-moi le soin de ton bonheur. Ne sçaurois-tu prendre patience jusqu'à la mort de mon Pere, qui s'approche tous les jours! Tu n'ignores pas son âge, ni ses maladies. Je te promets encore, non-seulement de te donner Se-

lima, mais, quelque chagrin que je puiſſe ſentir en te perdant, de te renvoier en France avec elle, comblé de mes bienfaits & des marques de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te ſuivre, car je ſçais l'affection qu'elle te porte ; & l'on m'a dit, au Serrail, qu'on s'eſt apperçu que tu l'as rendue Chrétienne. C'eſt ce qui m'importe peu, pourvû que je vous rende tous deux contens.

Je remerciai mille fois Amulem, & je fis à Selima le récit de cet entretien, qui la mit au comble de la joie. Lorſque je lui demandai ſi elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'aſſura que lui étant plus cher que ſon pays & que ſa famille même, elle ſeroit heureuſe par tout où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eû-

mes pas besoin d'une longue patience. Elid Ibezu mourut, environ cinq semaines après. La perte d'un Patron, qui m'avoit tant aimé, me toucha sensiblement; mais j'étois si rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonstances. Amulem se trouvoit, par cette mort & par celle de son oncle, un des plus riches Particuliers de l'Asie. Il me fit appeller lorsqu'il fut revenu de sa premiere tristesse, & m'accorda Selima, avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus émû jusqu'aux larmes. J'aurois souhaité, dans ce moment, de pouvoir passer toute ma vie à Amasie, & que les loix de notre Religion ne m'eussent pas contraint de quitter un si bon Maître. Il me donna la liberté

d'aller au Serrail, pour apprendre cette heureuſe nouvelle à Selima, & celle de la voir à toutes les heures du jour, juſqu'à notre départ. Elle tomba preſque évanouïe, dans un tranſport de joie & d'amour. Je lui donnai ma foi, & je reçus la ſienne. Nous commençâmes à recueillir les fruits de notre tendreſſe & de nos longs tourmens. Un homme ſeroit trop heureux, ſi la moindre partie de cette délicieuſe ſituation pouvoit durer toujours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre voiage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans ſa maiſon. Je me contentai de lui demander la liberté de l'Eſclave Religieux, & celle d'une femme du Serrail, nommée Agade, que Selima aimoit beaucoup. Il y

ajouta deux Esclaves, pour nous servir sur la route. Il prit la peine de nous tracer, lui-même, le chemin que nous devions prendre, pour gagner Satalie, qui est une Ville considérable sur le bord de la Méditerranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque Vaisseau prêt à faire voile pour l'Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille sequins, qui font environ deux cens mille livres de notre monnoie, & il donna, à Selima, à peu près la même valeur en diamans & autres bijoux. Nous partîmes ainsi, chargés de ses libéralités, & le cœur plein d'une immortelle reconnoissance. Nous traversâmes la Caramanie, en dix jours, sans que Selima me parût fatiguée d'une si longue route. Nous étions tous deux dans une

même voiture, libres enfin, & poſſeſſeurs tranquilles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition, pour l'Empire de l'Univers. Que de ſoupirs! Que de transports! Que de tendres embraſſemens! Quoi! diſoit à tous momens ma chere Epouſe, nous nous verrons donc ſans ceſſe! Nous ne nous ſéparerons jamais! Nous nous aimerons toujours! Oui, répondois-je, en ſerrant ſes belles mains, Salem eſt pour toujours à ſon aimable Selima. Il ne penſe plus qu'à vivre & mourir auprès d'elle.

Je me fis paſſer, en arrivant à Satalie, pour un Marchand Armenien, qui s'en alloit en Italie pour ſon commerce. Nous fûmes obligés de demeurer un mois dans cette ville, en attendant un Vaiſſeau Marchand de Cadix, qui

devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Eſpagne, pour y voir une partie de ma famille, qui y avoit de grands établiſſemens. Je fis marché avec le Capitaine, pour mon Epouſe & moi, & les quatre perſonnes dont notre ſuite étoit compoſée. Nous nous mîmes en mer, avec l'eſpérance d'une heureuſe navigation; mais à peine fûmes-nous ſortis du Golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus violens nous jetta ſur la côte de Rhodes, qui n'eſt éloignée, de la Natolie, que de ſept ou huit lieues. Le tems aiant changé, nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la hauteur de Candie, où je ſollicitai fort le Capitaine de s'arrêter, pour y paſſer l'hiver. Il m'aſſura, d'un ton ſi ferme, que nous n'avions rien à appréhen-

der, & qu'il espéroit arriver à Cadix avant que la mer fût dangereuse, que je me tranquilisai sur sa promesse. Cependant nous eûmes tant à souffrir, pendant les jours suivans, & notre Vaisseau fut tant de fois en danger de périr, que nous résolumes d'un commun accord de relâcher dans quelque port d'Italie. Nous suivîmes le vent, qui nous conduisit vers Livourne; & nous y abordâmes enfin avec mille peines.

Fin du quatriéme Livre.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE CINQUIE'ME.

JE promis au Ciel, de ne plus exposer si légerement ce que j'avois de plus cher, à la perfidie des flots. Nous prîmes un logement à Livourne; dans le dessein d'y passer l'hiver. Mais cette ville, qui n'est peuplée que de Marchands, ne m'aiant pas paru pro-

pre à donner à Selima une assez belle idée de l'Europe, je formai la résolution d'aller à Genes. Nous y trouvâmes de quoi nous satisfaire, par la beauté des édifices, la netteté des rues, & la multitude des personnes de qualité qui habitent cette grande Ville. Comme j'avois dessein d'éviter tout ce qui auroit pû rappeller à Selima le souvenir de sa Patrie, je cherchai l'occasion de lui procurer quelques connoissances, capables de l'amuser. Nous nous étions fait faire, à Livourne, des habits à la Françoise. Elle avoit, dans cet état, un air si noble & si brillant, que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher, que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis visite à quelques Femmes de condition, qui demeuroient dans le voisinage de la maison

que j'avois louée ; & leur aiant fait mon compliment, sur l'honneur que j'avois de loger pour quelque tems si près d'elles, je les priai de trouver bon que mon Epouse eût l'avantage de les voir quelquefois. On est poli à Genes; sur tout à l'égard des Etrangers. Ces Dames, qui avoient entendu parler de la beauté de Selima dès le moment de notre arrivée, me presserent de leur accorder promptement cette satisfaction. Elle n'eut pas plutôt paru dans quelques assemblées, que sa réputation se répandit par toute la Ville. Elle sçavoit assez d'Italien pour se faire entendre ; & la grace, avec laquelle elle s'exprimoit, réparoit ce qu'il y avoit d'Etranger dans ses expressions. Je ne fis point mistere de nos avantures. Cette connoissance nous

attira encore plus de conſidération; de ſorte que le G.. D.. qui voiageoit avec ſon Epouſe, & qui étoit nouvellement arrivé à Genes, aiant été informé du mérite de Selima & de l'heureuſe fin de mes infortunes, me fit marquer quelque curioſité de nous voir. Nous fûmes préſentés par le Chevalier de... avec lequel j'avois déja fait une étroite liaiſon. J'avois repris le nom de Marquis de.... & Selima par conſéquent portoit le même titre. Nous fûmes reçus du Prince & de la Princeſſe avec une bonté extrême, & des civilités infinies. Ils répéterent, pluſieurs fois, que la Marquiſe étoit la plus charmante perſonne qu'ils euſſent jamais vûe; & leurs yeux ne s'écarterent pas un moment d'elle. Ils lui dirent qu'ils vouloient contribuer à la

réjouir, & qu'il falloit qu'elle fût d'un bal, que le Prince devoit donner aux premieres Dames de Genes. Nous nous retirâmes fort ſatisfaits. Le Chevalier vint ſouper chez moi, où nous trouvâmes bonne compagnie. Lorſque nous eûmes fini, il me témoigna qu'il avoit à me dire quelque choſe en particulier : je paſſai dans la ſalle voiſine, pour l'entretenir. Si vous étiez moins mon ami, me dit-il, je me garderois bien de vous dire ce que vous allez entendre. Connoiſſez-vous bien le G... D...? C'eſt un homme bien vif ſur l'article des femmes. Vous ne ſçauriez croire tout ce qui lui eſt arrivé dans les différentes Villes où il a voiagé, & à quels périls il ne craint pas de s'expoſer pour ſatisfaire ſa paſſion, quoiqu'on ne lui attri-

bue point des qualités trop redoutables pour un Mari. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que votre Epouſe l'a touché, & tout le monde s'en eſt apperçu comme moi : prenez-y garde. Elle eſt ſage ſans doute, & ce n'eſt pas de ſa part que vous devez craindre ; mais défiez-vous du Prince, & ſongez que l'avis, que je vous donne, vient d'un fidéle Ami.

Je témoignai de la reconnoiſſance au Chevalier. Cependant, quelque opinion que j'euſſe de ſa ſageſſe, j'attribuai ſes conſeils au génie Italien, qui eſt porté naturellement à la jalouſie ; & je crus qu'il y auroit de la foibleſſe à vouloir prévenir une choſe qui me paroiſſoit ſans apparence. Je n'en parlai pas même à Selima,

& je passai la nuit avec ma tranquillité ordinaire. Le lendemain, un Gentilhomme se fit annoncer de la part du G.. D.. Il étoit accompagné de quatre Laquais, chargés chacun d'un bassin de fruits & d'autres rafraîchissemens, qu'ils apportoient à Madame la Marquise. Le compliment du Gentilhomme fut fort honnête. Nous reçumes le présent avec le respect que nous devions à la main qui l'envoioit, & nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remercimens. J'estime beaucoup le mérite, nous dit le Prince. Vous recevrez de moi, dans toutes les occasions, des marques d'une considération particuliere. Il nous proposa de jouer. Selima s'en excusa, sur ce qu'elle ignoroit les jeux de l'Europe. N'importe,

reprit-il ; je vous montrerai le jeu. Il prit mon Epouſe par la main, & s'aſſit avec elle auprès d'une table, où il ſe fit apporter des cartes. Quelques Gentilshommes m'attirerent à l'autre bout de la ſalle, & m'engagerent à lier une partie. Nous paſſâmes la ſoirée, juſqu'au ſouper du Prince. Lorſque nous nous fûmes retirés, & que je me trouvai ſeul avec Selima, elle me dit en riant : Sçavez-vous bien, mon cher Salem, que le G. . D. . m'a parlé d'amour ? Il brûle de la plus violente paſſion, & ce ſeroit une cruauté infinie que de le voir ſouffrir ſans pitié. Il veut me rendre la plus heureuſe perſonne du monde, pour peu que j'aie de compaſſion pour ſes peines. Enfin il m'a dit mille belles choſes, de cette nature-là. Vous

ne répondez rien ? continua-t-elle plus ſérieuſement : je vous demande ce que nous faiſons à Genes, & pourquoi nous nous expoſons à de ſi mauvais complimens ? Je lui répondis qu'elle ſçavoit ce qui nous y avoit amené ; & que je ne penſois qu'à la divertir, en attendant que la ſaiſon de paſſer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les diſcours amoureux du Prince, & je l'aſſurai que c'étoit le caractere des Européens, de prendre un ton galant avec toutes les belles Dames.

Je ne laiſſois pas d'être affligé intérieurement de ce que Selima m'avoit dit, & le ſouvenir des conſeils du Chevalier de.... me faiſoit appréhender quelque ſcéne déſagréable. Tandis que j'étois dans cette penſée, un Laquais

quais François, que j'avois pris à mon ſervice, me vint dire que Monſieur le Cardinal de Janſon étoit arrivé à Genes, & qu'il devoit aller voir le Comte de Roſambert, qui étoit Religieux dans l'Abbaye de.... A ce cher nom du Comte, je demeurai interdit, & je me fis répeter deux ou trois fois la même choſe par mon Laquais. Quoi? m'écriai-je, le Comte de Roſambert eſt en Italie! ce cher Comte, avec qui je ſuis uni par les liens d'une amitié ſi tendre! Je veux ſavoir ce qu'il y fait, & l'aller voir ſans différer. Mais on me dit qu'il eſt Religieux! Peut-être m'aura-t-il oublié, avec le monde qu'il a quitté. N'importe, il faut l'aller embraſſer mille fois; & lui rappeller les momens heureux que nous avons paſſés en-

ſemble. Selima, ſurpriſe de ce tranſport, voulut ſçavoir ce qui pouvoit me cauſer tant de joie. Je lui appris ce que c'étoit que le Comte de Roſambert, & les raiſons que j'avois de l'aimer. J'envoiai auſſi-tôt mon Laquais dans la ville, pour s'informer où Monſieur le Cardinal étoit deſcendu : il me rapporta qu'il étoit dans une auberge voiſine de mon quartier, où il gardoit l'*incognito*, n'aiant pas voulu ſe faire connoître, pour éviter l'embarras des formalités. Je crus que ma viſite ne lui ſeroit pas déſagréable. Il me reçut effectivement, avec la civilité qui lui étoit ordinaire, quoique je ne me fuſſe fait connoître d'abord qu'en qualité de Gentilhomme François. Mais lorſque je lui eus expliqué le motif de ma viſite,

& l'étroite liaison qui avoit été entre le Comte & moi, il m'embrassa avec tendresse, & nous commençâmes un entretien plein de confiance. L'auriez-vous cru, me dit-il, que ce pauvre Comte eût terminé sa malheureuse vie, par une fin si extraordinaire? Que n'ai-je point fait, pour lui ôter cette pensée de l'esprit, ou du moins pour le porter à faire choix d'une Religion plus moderée? Rien n'a pu le détourner de son dessein, & j'ai été forcé d'y consentir, en admirant la disposition de l'adorable Providence. Je viens le voir, pour m'édifier; car on dit qu'il méne une vie angelique. Je répondis au Cardinal que personne n'étoit plus surpris & plus touché que moi du changement de son Neveu; qu'aiant passé une partie de ma vie hors

du Roiaume, je l'avois perdu de vue depuis longtems, & que j'ignorois même encore quel étoit cet état auſtere qu'il avoit embraſſé. Vous ignorez donc, reprit Monſieur le Cardinal, ce qui eſt connu de tout le genre humain. Venez avec moi à l'Abbaye de...... vous apprendrez du Frere Arſene, (car c'eſt le nom que porte maintenant le Comte de Roſambert,) vous apprendrez, dis-je, de lui-même, de quels moiens Dieu s'eſt ſervi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel pays étiez-vous donc, que vous n'avez point entendu parler d'une converſion ſi éclatante?

Je ſatisfis la curioſité de Monſieur le Cardinal, en lui faiſant un récit abregé de mes avantures, depuis que je m'étois ſéparé du

Comte de Rosambert. Je lui racontai les dangers que j'avois essuiés en Angleterre & en Allemagne, le long esclavage où je m'étois vû réduit, & la maniere dont j'avois été délivré. Je n'oubliai point mes amours avec Selima, & le bonheur que j'avois de la posseder tranquillement. Je m'apperçus qu'il écoutoit, avec plus d'attention, l'histoire de mes amours. Comme je m'étois servi du mot de mariage, sans parler de Prêtre ni de Sacrement, Monsieur le Cardinal me dit, après m'avoir laissé finir : Mais cette belle & chere Selima est-elle Chrétienne ? a-t-elle reçu le Baptême ? Non, repartis-je. J'attens, pour cette cérémonie & pour celle de notre mariage solemnel, que nous soions arrivés en France, où tout se fera plus

tranquillement. Je ne ſaurois vous approuver, reprit-il; ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un Etat Chrétien, par ouvrir l'entrée de l'Egliſe à celle que vous appellez votre Epouſe. Je m'excuſai le mieux que je pus, ſur les circonſtances; & comme il étoit fort tard, je le quittai, après lui avoir promis que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'Abbaye de....

Je retournai chez lui, le lendemain, à l'heure qu'il m'avoit marquée pour ſon départ. Je n'avois avec moi qu'un Laquais, & le Religieux que j'avois délivré de l'eſclavage. Il demeuroit dans ma maiſon, ſous un habit ſéculier; & m'ayant entendu parler du voiage de l'Abbaye, il m'a-

voit prié de ſouffrir qu'il me tînt compagnie. Nous y arrivâmes de bonne heure. Monſieur le Cardinal voulut être reçu ſans cérémonie ; & la premiere choſe, qu'il demanda au Pere Abbé, fut de voir le Frere Arſene. Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par la pénitence. Son viſage modeſte & content marquoit la tranquillité de ſon ame. Il ſalua Monſieur le Cardinal, en ſe proſternant à ſes genoux. Lorſqu'il ſe fut relevé, & qu'il l'eut entretenu un moment, il ſe tourna vers moi. Je ne pus réſiſter à l'envie de l'embraſſer, en le ſerrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pû faire ſur mon viſage, & je vis quelques larmes

couler le long de ſes joues. Le reſpect que je devois à Monſieur le Cardinal, ne m'empêcha point de m'écrier. Cher Comte ! eſt-ce vous que je revois ? Ah ! mon cher & vertueux ami, ſi vous avez cru ce terrible état néceſſaire à votre ſalut, que faut-il que je devienne ? Il me fit une réponſe modeſte & obligeante. Monſieur le Cardinal nous fit aſſeoir, & la converſation devint générale. Après nous être informés de tout ce qui regardoit ſa ſanté & la ſatisfaction qu'il trouvoit dans ſon état, nous le priâmes de nous raconter ce qui l'avoit déterminé à quitter le monde. Il commença ſon récit à la guerre d'Italie, où Dieu lui avoit fait ſentir les premiers raions de ſa grace. S'étant trouvé en 1693. à la bataille de Marſaille, il y

avoit été bleſſé ſi dangereuſement, qu'il étoit demeuré ſans connoiſſance entre les Morts. Il fut dépouillé comme les autres ; & peut-être auroit-il été enterré, ſi quelques-uns de ſes ſoldats, l'aiant reconnu & conſidéré attentivement, ne lui euſſent trouvé quelque ſigne de vie. Comme ſon Hiſtoire eſt imprimée ſous le titre de *la vie du Comte de Roſambert*, je ne chargerai point ces Mémoires d'un détail inutile. J'ajouterai ſeulement que ſe ſentant mortellement bleſſé, & prêt à défaillir, il fit vœu de ſe retirer dans un Couvent, ſi le Ciel lui rendoit la vie. Il oublia cette promeſſe, après ſa guériſon. Mais, aiant été atteint quelques années après d'une maladie très-violente, il forma de nouveaux deſirs de converſion, & renou-

vella ſon vœu ſi efficacement, qu'il ne penſa plus qu'à l'exécuter lorſqu'il fut rétabli. Il ſe fit Religieux en 1700. malgré les oppoſitions de ſa famille. Il vécut dans ſon Couvent, avec une piété qui le faiſoit admirer; juſqu'à ce que l'Abbé de la Trappe, envoiant quelques-uns de ſes Solitaires pour peupler l'Abbaye de..., Frere Arſene fut de ce nombre. Il y conſerva le même amour pour la retraite, & la même ardeur pour les ſaintes rigueurs de la pénitence.

Ce récit fut écouté avidement de tous les ſpectateurs. On ne ſe laſſoit point d'admirer cette grande ame, qui ſoutenoit ſi généreuſement un tel ſacrifice. Nous paſſâmes la nuit dans l'Abbaye. Le ſoir, étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis

entrer le Religieux qui m'avoit accompagné, & je fus ſurpris qu'il ſe jettât à mes pieds. Que ne vous dois-je pas, Monſieur, me dit-il, & par quelle reconnoiſſance puis-je aſſez m'acquiter de tant d'obligations ? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux eſclavage, que je méritois par mes deſordres ; & vous me procurez aujourd'hui le moyen de les expier, en m'amenant dans cette ſainte Abbaye. C'en eſt fait, je ſuis un autre homme. L'exemple du Frere Arſene m'a touché juſqu'au fond du cœur. Si le Ciel favoriſe mes deſſeins, je ſuis réſolu de ſuivre le parti qu'il a pris, & de mourir ici en l'imitant. Je vous conjure, Monſieur, de vous emploier auprès du Pere Abbé, pour me faire accorder cette grace, que j'eſtime plus que toutes les ri-

cheſſes du monde. Je louai fort ſon deſſein, & je lui promis d'en parler à Monſieur le Cardinal, qui auroit la bonté à ma priere de le préſenter au Pere Abbé. Ma recommandation eut le ſuccès que j'eſpérois. Nous quittâmes ces ſaints Solitaires, après les avoir priés de ſe ſouvenir, devant Dieu, de nos foibleſſes & de nos miſeres. Je demandai en particulier cette grace à Frere Arſene, au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquillement vers Genes, en m'entretenant avec deux Officiers de M. le Cardinal, qui venoit lui-même à peu de diſtance, dans une petite chaiſe, où il étoit ſeul; lorſque j'apperçus un caroſſe à ſix chevaux, qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le

joindre. Les glaces & les rideaux étoient fermés; & nous passâmes sans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet événement n'eût rien d'extraordinaire, il est sûr néanmoins qu'il me causa quelque altération. Je devins réveur, & je tournai plus d'une fois la tête pour considerer ce carosse. Nous ne laissâmes pas de continuer notre route. Après avoir marché l'espace d'un quart-d'heure, nous rencontrâmes des Muletiers, qui venoient du côté de Genes. Je leur demandai s'ils connoissoient l'équipage qui avoit passé. Non, me dirent-ils; mais, comme nous sortions de la ville, nous avons vû deux Dames qui se promenoient dans les allées d'arbres qui sont hors de la porte; & le même carosse que vous venez de voir passer, ayant paru

tout d'un coup, deux Meſſieurs en ſont ſortis, qui ont pris les Dames par la main, & qui les y ont fait entrer avec eux. L'une des deux ne s'eſt pas fait trop preſſer; mais l'autre a réſiſté longtems. Il nous a ſemblé même qu'elle pleuroit; & qu'elle nous faiſoit ſigne d'aller à ſon ſecours, car nous étions aſſez loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui, de peur de nous en attirer à nous-mêmes.

Ce récit me jetta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne ſoions plus au tems des Chevaliers errans, qui alloient redreſſer les torts & défendre l'honneur des Dames, je crus que la générosité & la compaſſion naturelle demandoit que je priſſe part à cette avanture. J'étois bien éloigné de penſer, que j'y euſſe

quelqu'autre intérêt. Dans le moment que je balançois ſur le parti que je devois prendre, je vis un Cavalier courant à toute bride, qui nous joignit en un inſtant. C'étoit le Laquais François, que j'avois pris à Genes. Qu'y a-t-il, Comtois, lui dis-je avec quelque crainte & quelque défiance ? Il me répondit qu'il alloit à l'Abbaie, croiant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuſe nouvelle; que Madame la Marquiſe (Selima n'étoit pas connue, à Genes, ſous un autre nom) étoit ſortie dans le caroſſe de Madame de .... & avec elle, pour aller à la promenade; qu'il avoit eu l'honneur de les ſuivre : mais que les deux Dames aiant quitté l'équipage, & s'étant éloignées pour ſe promener plus librement, elles n'avoient pas re-

paru depuis ; qu'il s'étoit donné inutilement mille ſoins pour retrouver ſa Maîtreſſe, & que n'en aiant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit cru devoir partir promptement, pour m'en donner avis.

Mon malheur étoit trop certain, aprés cet éclairciſſement. Tout mon ſang bouillit dans mes veines, & je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes Compagnons : Vous êtes trop honnêtes gens, Meſſieurs, pour m'abandonner. C'eſt mon Epouſe qu'on m'enleve ; de grace, ſecondez-moi un moment. Nous partîmes avec toute la vîteſſe imaginable, & nous courûmes plus d'une heure, ſans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous apperçumes le caroſſe. Apparemment que les trois La-

quais, qui étoient derriere, ſans livrée, avertirent leur Maître qu'ils voioient accourir cinq ou ſix hommes à bride abbatue; je le jugeai ainſi, parce que le caroſſe, qui ne pouvoit plus nous échaper, s'arrêta tout d'un coup juſqu'à notre arrivée. J'ouvris bruſquement la portiere. Selima jetta un cri, en me reconnoiſſant; & ſon premier mouvement fut de ſe lever, & de ſe jetter entre mes bras. Je la mis à terre, en lui diſant avec tranſport: Je vous revois donc, chere Selima! Et qui ſont les perfides, qui ont oſé me jouer un tour ſi lâche? Une voix répondit du caroſſe: Point tant de bruit, s'il vous plaît. A qui s'adreſſent donc vos injures? En même tems je vis paroître le G.. D.. qui montra la tête à la portiere. Mon étonne-

ment fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Eh ! Monſeigneur, lui dis-je, qui auroit oſé vous ſoupçonner d'une ſi mauvaiſe entrepriſe ? Il me répondit, en affectant de prendre un air riant, que pour un François j'entendois bien mal la galanterie : appréhendiez-vous, continua-t-il, que je n'ôtaſſe la vie à votre Femme ? Non, Monſeigneur, non, répliquai-je; mais les François ſçavent diſtinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le reſpect, reprit-il avec feu ; & s'adreſſant à Selima : Parlez, Madame, ajoûta-t-il ; de quelle violence vous plaignez-vous ? Selima étoit en colere; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un Prince, d'enlever une Dame malgré ſes pleurs & ſa réſiſtance. La réponſe eſt un peu Turque, dit le

Prince en ſouriant; & il donna ordre au cocher de piquer les chevaux.

J'avoue que tout ce procedé me cauſa une indignation, que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chere Selima! Je fus obligé de la mettre en croupe derriere moi, & nous reprîmes ainſi doucement le chemin de Genes. Elle me raconta, en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'Abbaye, que le G. . D. . avoit envoié chez moi un de ſes Gentilshommes, pour la prier d'aller ſe deſennuier avec la Princeſſe; qu'elle s'en étoit défendue, ſous prétexte d'une légere incommodité: que l'après midi, il étoit venu un autre meſſager, qui l'avoit preſſé extraordinairement de ſe trouver le

ſoir au bal chez Monſieur de N... où le G.. D.. devoit aſſiſter, & qu'elle avoit refuſé de même: que la nuit étant fort avancée, une troupe de Maſques, parmi leſquels le G.. D.. étoit lui-même, avoit voulu s'introduire dans notre maiſon, & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laiſſât tranquile: enfin, que Madame de... qui faiſoit profeſſion d'être notre Amie, l'étoit venue prendre à neuf heures dans ſon caroſſe, pour aller à la Meſſe, & faire enſuite un tour de promenade; que cette Dame l'avoit engagée à deſcendre dans la campagne, pour reſpirer l'air; mais qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût pour la trahir, puiſqu'elle n'avoit marqué ni crainte ni étonnement, lorſque le G.. D.. avoit paru.

Je me ſouvins alors des avertiſſemens du Chevalier. Il m'avoit fait le caractere du G.. D.. d'une maniere à m'allarmer, ſi j'euſſe été plus défiant ; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de Dames intriguantes, qui faiſoient leur cour à ce Prince, en le ſervant dans ſes amours. Mais, n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choſes du bon côté ; & dans la droiture de mon cœur, je ne me ſerois jamais imaginé qu'un Prince de cet âge eût été capable de tant de foibleſſe.

En faiſant réfléxion ſur cette bizarre avanture, nous conclûmes qu'il falloit abſolument quitter Genes. La ſaiſon n'étoit pas encore aſſez avancée, pour ſonger à paſſer en France. D'ailleurs,

Selima commençoit à ſentir les incommodités de ſa groſſeſſe. Je conſultai Monſieur le Cardinal, qui me conſeilla d'aller paſſer le reſte de l'hiver à Rome. Notre réſolution fut priſe en un inſtant. Je fis faire une litiere pour Selima, & nous nous mîmes en chemin quatre jours après. Notre route fut heureuſe. Nous arrivâmes à Rome, & nous y trouvâmes Monſieur le Cardinal, que j'eus l'honneur de ſaluer à mon arrivée. Il prit ſoin lui-même de me procurer une maiſon ſur la Place Navonne, qui eſt un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorſque nous fûmes logés, je ne manquai point d'aller, avec Selima, le remercier de ſon attention. Il me félicita honnêtement ſur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une ſi belle perſonne, &

il nous retint à dîner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le récit de nos avantures, qu'elle écouta avec plaisir & avec surprise; & M. le Cardinal en prit occasion de me faire des reproches, d'avoir differé si longtems à faire baptiser mon Epouse, & les trois Domestiques que j'avois amenés d'Amasie. Je le remerciai de son attention ; & nous convînmes qu'il auroit la bonté d'envoier chez moi tous les jours un de ses Aumôniers, pour les instruire. Ce n'est pas que Selima eût besoin d'instruction, mais la bienséance exigeoit cette préparation avant le Baptême. Le Cardinal étoit d'abord dans le dessein de faire cette cérémonie de sa propre main, & de la rendre la plus éclatante qu'il lui seroit possible ; mais j'y marquai de la

répugnance, & Selima peu d'inclination. Il fut résolu que tout se passeroit sans bruit, dans l'Eglise d'un petit Couvent de Bénédictines, qui n'étoit pas éloigné de notre logement. Ce grand jour arriva enfin ; j'eus la satisfaction d'embrasser ma chere Selima en qualité de Chrétienne, & de recevoir ensuite le Sacrement du Mariage, qui sanctifia nos liens, mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indissolubles.

Quelque soin que nous eussions pris, pour tenir la cérémonie secréte, nous ne pûmes empêcher quantité de personnes de distinction d'y assister. J'entendis de tous côtés crier dans l'Eglise : la bella Christiana ! la bella Christiana ! Ces applaudissemens me pénétroient l'ame de joie & de satisfaction.

ſatisfaction. Etant retournés chez nous, je pris Selima en particulier : Chere Epouſe ! lui dis-je en l'embraſſant tendrement, votre Salem eſt à Rome, ce qu'il étoit à Amaſie. Son amour n'eſt pas plus capable d'accroiſſement que de diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impreſſion de tous vos charmes ; il ſouffriroit plutôt mille morts, que la perte du moindre de ſes ſentimens. Le vôtre conſerve-t-il encore tous les ſiens ? Dites, chere Selima : ſuis-je toujours ce Salem, ſi tendrement aimé à Amaſie, ſi néceſſaire à votre bonheur, dont la préſence vous cauſoit tant de joie, & la plus courte abſence de ſi vives douleurs ? Le Sacrement a renouvellé aujourd'hui nos liens ; ſentez-vous qu'ils euſſent beſoin de ce renouvellement pour

durer toujours ? Selima fut quelque tems à me répondre, comme ſi ſa langue eût refuſé à ſon cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ſes yeux m'en diſoient aſſez, à moi qui étois ſi accoutumé à leur tendre langage. Que toutes ces queſtions ſont cruelles ! me dit-elle à la fin ; & qu'il y a d'injuſtice à exiger l'aſſurance d'une choſe dont vous doutez ſi peu ! Ingrat ! Qui ſçait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir que vous avez ſur moi ? Vous me demandez ſi mon cœur eſt encore à vous. C'eſt de vous-même que je le veux ſçavoir. Ce cœur a-t-il eu quelques deſirs, a-t-il formé quelques ſentimens que vous n'aiez pas fait naître ? Rappellez tous les momens de ma vie, depuis que je me ſuis donnée à vous : à quoi

les ai-je emploiés qu'à me réjouir de vos plaiſirs & m'affliger de vos peines ? Ai-je pu vous aimer, à Amaſie, plus que je ne fais à Rome ? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne reſpire & qui ne vis qu'où vous êtes ! Je ſuis enyvrée de mon amour, juſqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au ſouvenir de ma Mere, de mon frere Amulem, & de mes deux ſœurs. La voilà cette tendreſſe, que vous ſoupçonnez d'être affoiblie, & dont vous apprehendez pour la durée. Que dois-je penſer d'un ſoupçon ſi nouveau ? N'eſt-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, & que vous cherchez quelque prétexte pour un changement qui vous cauſe des remords ? Cruel ! ôtez-

moi la vie, si vous songez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Selima avec une satisfaction merveilleuse, tant qu'elle n'avoit fait que m'assurer de sa passion, parce que j'étois charmé de la maniere dont elle l'exprimoit; mais je me hâtai de l'interrompre, lorsque je vis qu'elle commençoit sérieusement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de sang. Je l'appaisai, en la faisant souvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle-même de la nature de notre amour; que nous étions tellement faits l'un pour l'autre, qu'il nous auroit été impossible d'aimer, si nous ne nous étions pas connus; & que nos cœurs aiant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les séparer: qu'ainsi les défiances,

les craintes, les jalousies, étoient des foiblesses indignes de notre passion ; ou, si nous en emprunions quelquefois le langage, que ce n'étoit point dans le sens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nouveaux sentimens que l'amour nous inspiroit sans cesse.

Cependant sa grossesse s'avançoit ; & la crainte de s'exposer à quelque incommodité l'obligeoit de demeurer continuellement à la maison. Je sortois presque aussi peu qu'elle. Si je rendois quelques visites à un petit nombre de personnes, avec lesquelles j'avois fait connoissance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, & pour divertir ensuite Selima par ce récit. Dans les grandes villes, il se passe peu de jours qui ne fournissent quel-

que évenement propre à amuſer les gens oiſifs. Rome eſt plus féconde qu'aucune autre en ces ſortes d'avantures, parce que tous ſes habitans ne ſont occupés que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une choſe, pendant mon ſéjour, à laquelle je puis donner place dans cette hiſtoire, ſans craindre de cauſer d'ennui.

Un des Receveurs géneraux des revenus eccleſiaſtiques, nommé Murini, s'étoit enrichi ſi extraordinairement dans ſon emploi, qu'il étoit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il uſoit bien de ſes richeſſes. Sa maiſon étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorſqu'il voioit groſſe compagnie à ſa table, qui étoit toujours ſervie magnifi-

quement. Il y recevoit ſouvent des perſonnes de la plus haute condition, qui eſtimoient ſes manieres génereuſes, & qui ſe faiſoient honneur d'être de ſes Amis. Murini avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille. Il leur avoit fait donner une éducation ſi belle, qu'elle ſembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils devoient poſſéder. Cependant la fortune, qui ſe plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevés, tourna le dos tout d'un coup à cette heureuſe famille. Quelque jaloux fit appercevoir au Pape, que les immenſes richeſſes de Murini n'avoient pu être acquiſes legitimement. On établit des Commiſſaires, pour examiner ſes comptes. Il tâcha inutilement d'en récuſer quelques-uns, qui étoient ſes Ennemis. Il fut trouvé coupa-

ble;& ſon procès fut inſtruit avec tant de diligence, qu'en moins de ſix ſemaines il ſe vit dépouillé de tous ſes biens, & réduit au premier état de ſa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de payer, & qui étoient abſens de Rome pendant le procès, vinrent fondre ſur le peu qui lui reſtoit pour vivre; de ſorte qu'il ſe trouva, en peu de tems, dans la derniere miſere. Cette foule d'Amis, que la proſperité lui avoit faits, l'abandonnerent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de ſe retirer dans une petite maiſon d'un fauxbourg de Rome, pour y mener une vie triſte & obſcure avec ſes cinq enfans. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendus propres au travail, prirent le parti des armes.

Ils avoient tant de tendresse pour leur Pere, & le cœur si bien placé, que s'étant engagés tous quatre au même Capitaine, ils destinerent le prix de leur engagement à la nourriture de celui qui leur avoit donné la vie. Cette petite somme n'étoit pas capable de soutenir longtems Murini ; & son desespoir l'auroit peut-être conduit à quelque chose de funeste, si le Ciel ne l'eût secouru d'une maniere admirable. Sa fille, qui se nommoit Donna Thecla, étoit aimable & fort bien faite. Elle avoit plû, pendant la fortune de son pere, à un jeune Ecolier, fils d'un Marchand qui demeuroit dans la même rue. Ce jeune homme n'avoit alors que quatorze ou quinze ans ; & quelque amoureux qu'il eût été, la condition & le bien de sa Maîtresse

lui avoient paru ſi ſuperieurs à ſes eſpérances, qu'il n'avoit oſé porter les yeux juſqu'à elle. Il entendit parler du renverſement de Murini ; & quelques jours après, il ſçut que cette famille déſolée avoit quitté le quartier. C'en fut aſſez pour ranimer ſon amour. Il réſolut de ne rien épargner, pour découvrir la nouvelle demeure de Donna Thecla. Il y réuſſit, après de longues recherches. Son adreſſe lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Etant devenu familier avec ſa Maîtreſſe, il parla d'amour : & comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas longtems à reconnoître que Murini & Donna Thecla ſouffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour & la

compassion ? Theodoro (tel étoit le nom du jeune amant) prit d'abord, dans la maison de son Pere, tout ce qui tomba sous ses mains. Il le vendit, avec ses livres de classe ; & l'argent qu'il en put tirer, il le porta à Murini. Comme cette somme ne pouvoit aller bien loin, il s'avisa d'un autre expedient. Ce fut d'aller dans les maisons les plus qualifiées de Rome, & de se recommander aux charités des Signori, sous le titre d'un pauvre Ecolier, qui n'avoit pas de quoi continuer ses études. Lorsque cette invention fut épuisée, il prit une nouvelle voie, qui pensa le conduire à sa perte. Il y avoit, à Rome, quantité d'Officiers Italiens, qui faisoient recrue pour divers Regimens. Theodoro s'engagea successivement à quatre ou cinq, & tira

de chacun d'eux quelque ſomme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en priſon. Son affaire fut pouſſée ſi vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, ſuivant toute la rigueur des loix militaires. Il trouva le moien de faire ſçavoir, à Murini, l'extrémité où il étoit. Celui-ci, touché de reconnoiſſance, & ſollicité par les priéres de Donna Thecla, prit le moment où le Pape ſortoit de la Meſſe, pour ſe jetter à ſes pieds. Il lui fit en peu de mots l'hiſtoire de ſa fortune paſſée, & celle de la miſere où il étoit tombé par la malignité de ſes Ennemis. Il lui dit que ſon mauvais deſtin ſe faiſoit ſentir juſqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compaſſion, & qu'il alloit être la cauſe de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime

que d'aimer trop sa fille, & d'avoir voulu la soulager dans ses malheurs. Enfin il fit une exposition si touchante de ses propres peines, & de l'excellent naturel de Theodoro, que Clement XI. en fut attendri. Il déclara qu'il se reservoit la connoissance de toute cette affaire, & qu'il en vouloit être pleinement instruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'esprit, usa si bien de ce commencement de bonheur, que non seulement il obtint la grace de Theodoro, mais qu'il fit casser la Sentence injuste qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ses biens. Sa reconnoissance se signala d'abord, par le mariage du jeune Theodoro, avec Donna Thecla. Il rappella ensuite ses quatre fils, à qui la disgrace de

leur Pere n'avoit fait qu'honneur, parce qu'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre avanture, mais plus plaiſante, occupa Rome pendant quelque tems. Un Abbé, dont je dois cacher le nom par reſpect pour l'Egliſe Romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un Machiniſte de l'Opera. Elle ne paſſoit pas pour lui être cruelle; mais ſon mari, jaloux & incommode, lui laiſſoit peu de liberté. Il ne falloit preſque pas eſpérer de la voir, dans un autre lieu que ſa propre maiſon. Après mille artifices, emploiés inutilement, le galant Eccléſiaſtique, qui rodoit ſans ceſſe dans le quartier, remarqua que le Machiniſte faiſoit faire par un Tourneur, quatre colonnes aſſez groſſes, qui paroiſſoient devoir ſervir à l'entrée d'une Alco-

ve. Il forma-là dessus le dessein de gagner le Tourneur, pour lui faire creuser une de ces colonnes, & de s'y renfermer lorsque son Jaloux les feroit transporter chez lui. Ce projet lui réussit. Il y avoit fait ménager une ouverture, en forme de petite porte, qui s'ouvroit par dedans, & qui ne paroissoit point au dehors; de sorte qu'il esperoit pouvoir sortir & rentrer facilement. On transporte les colonnes chez le Machiniste; on les place suivant leur destination. Mais, par le plus grand malheur du monde, celle où l'Abbé s'étoit niché se trouva placée de maniere, que la petite porte étoit contre la muraille; ce qui en rendoit l'ouverture impossible. On peut juger quel fut l'embarras du Galant, lorsqu'aiant entendu descendre le Mari, il crut pouvoir

ſortir de ſa priſon, pour ſurprendre agréablement ſa Belle. Il auroit donné le meilleur de ſes Bénéfices, pour ſe ſauver d'un ſi mauvais pas. Il n'oſoit pas même appeller ſa Maîtreſſe à ſon ſecours, parce qu'il n'étoit point aſſuré qu'elle fût ſeule. Cette crainte lui fit paſſer un jour & une nuit, dans une ſi étrange ſituation. Cependant ſes néceſſités devinrent ſi preſſantes, que n'aiant plus de meſures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne, pour avertir qu'il y étoit priſonnier. Le Machiniſte étoit malheureuſement dans la chambre; & quand il n'y eût point été, il eût bien fallu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa ſurpriſe fut extrême, d'entendre parler une colonne. Quelque expérience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit

ſe figurer qu'une piece de bois fût capable d'une articulation de paroles. Enfin, s'étant approché pour diſtinguer mieux d'où venoit le prodige, l'Abbé qui n'en pouvoit plus, prit le parti de ſe faire connoître entierement, & de demander pardon de la maniere la plus ſoumiſe. Le Jaloux, fort aſſuré que ſon honneur n'avoit rien ſouffert d'un Galant qu'il trouvoit dans une poſture ſi ſage, ſe détermina aiſément à lui pardonner. Il lui fit payer ſeulement, au triple, le prix de ſa colonne, parce qu'il étoit bien réſolu d'en ſubſtituer promptement une moins ſuſpecte, à la place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertiſſois ainſi à raconter à Selima les avantures d'autrui, il m'en arriva une,

qui faillit de me jetter dans un embarras des plus désagréables. Personne n'ignore ce que c'eſt que ces hommes publics qui courent le monde ſous le nom d'Operateurs, & qui ſe vantent de poſſeder les plus rares ſecrets. Il en étoit arrivé un à Rome, qui ſe faiſoit nommer Miracoloſo Floriſonti, homme extraordinaire en effet par ſon éloquence admirable, & par la plus heureuſe mémoire qui fût jamais. Il poſſédoit tous les arts & toutes les ſciences ; & tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta ſa réputation, ce fut le bruit qu'il eut ſoin de répandre, qu'il étoit verſé dans les connoiſſances ſecrettes & dans toutes les profondeurs de la Philoſophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité

d'expériences, qui ſurprirent les plus incrédules. Selima étoit aſſez curieuſe, depuis que je l'avois miſe dans le goût de la lecture des meilleurs Livres ; elle me témoigna quelque envie de voir & d'entendre cet homme célebre. Je lui promis de l'amener chez nous. Il eut l'honnêteté d'y venir à ma priere, & nous eûmes la ſatisfaction de le faire raiſonner ſur toutes ſortes de matieres. J'avoue que je fus enchanté de ſes diſcours. Je le priai de nous régaler de quelques-uns de ces tours agréables, qu'on diſoit qu'il ſçavoit faire. Il me dit à l'oreille, qu'il voioit que mon Epouſe étoit enceinte, & qu'il n'étoit point à propos de faire, en ſa préſence, des merveilles qui pourroient l'effraier. Je changeai de diſcours, pour ſuivre ſon conſeil;

mais je l'engageai un moment après à me ſuivre dans mon cabinet, où étant ſeul avec lui, je le preſſai de me donner quelque marque de ſon ſçavoir faire. J'y consens, Monſieur, me dit-il; tournez-vous un moment, & ne craignez rien. Je ne ſçais ce qu'il fit, pendant un inſtant que je fus tourné; mais lorſque je vins à jetter les yeux ſur lui, au lieu d'un homme je ne vis plus qu'un grand Ours, aſſis ſur ſes pattes de derriere. A la vérité, ce ſpectacle me cauſa quelque effroi; cependant je n'en laiſſai voir aucune apparence, & je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je ſuis perſuadé à préſent, lui dis-je, que vous ſçavez quelque choſe de plus que le commun des Sçavans. Il me répondit que ce n'étoit qu'un eſſai, &

qu'il m'en montreroit davantage, lorſque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelquefois; ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de ſouper, ce jour-là, chez M. l'Abbé de la Trimouille, Auditeur de Rote, qui demeuroit à deux pas de chez moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la choſe en badinant, & refuſa de me croire. M. Boſi, ſon Médecin, entra ſur la fin du repas. Je lui recommençai mon récit. Il ſe fit expliquer toutes les circonſtances; & m'aiant écouté gravement, il m'aſſura qu'il n'y avoit rien, dans cet évenement, qui ſurpaſsât les forces de la nature; que c'étoit une expérience purement phyſique; qu'apparemment, pendant

que j'étois tourné, l'Opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre ſubtile, ou quelque eſſence, qui avoit diſpoſé mes yeux de la maniere qu'il falloit pour appercevoir un Ours; qu'une preuve de cela étoit que je lui avois vû reprēndre la forme humaine, peu à peu, & comme par degrés; ce qui s'étoit fait à meſure que la poudre ou l'eſſence ſe diſſipoit. Monſieur Boſi ajouta, pour ſoutenir ſon ſentiment, qu'il y a quantité de ſemblables opérations, que le vulgaire ignorant attribue à l'art magique, mais qui ne ſurprennent point un bon Phyſicien, qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a point de femmes ni d'enfans, qui ne s'imaginent qu'un caroſſe, qui s'arrête au milieu d'un chemin malgré les coups de fouet du Co-

cher, ne ſoit ainſi fixé par les ſortileges de quelque Berger. Cependant, voici en quoi le ſortilege conſiſte. Prenez un foie de Loup; faites-le ſecher en le grillant juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe réduire en poudre; répandez-le dans l'air, ſur quelque chemin où vous voiez venir un caroſſe : jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne ſoit entierement diſſipée. Nous paſsâmes la ſoirée, dans ces ſortes d'entretiens.

Le Signor Miracoloſo Floriſonti me rendit, le lendemain, une ſeconde viſite. Il me dit qu'il eſtimoit le caractere des François, beaucoup plus que celui des Italiens, & que cette raiſon lui faiſoit ſouhaiter mon amitié; qu'il me communiqueroit quantité de rares ſecrets, dont il ne vouloit pas ſe vanter à Rome; que les

Romains étoient de petits eſprits, qui ne s'imaginent pas qu'un homme puiſſe en ſçavoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le Diable; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'Inquiſition, pour s'expoſer au zéle inconſideré des Prêtres de Rome. Pour vous, Monſieur, continua-t-il, je veux vous donner, dès aujourd'hui, une preuve de mon dévoûment. Madame votre Epouſe eſt fort avancée dans ſa groſſeſſe; & ſi je m'y connois, ſes couches ſont plus proches qu'elle ne penſe. Voici un Elixir divin, qui la fera accoucher ſans douleur. Fiez-vous à moi, & laiſſez-moi le ſoin de la conduire. Il tira de ſa poche une Phiole, qui contenoit une eſpece de liqueur rouge, & vouloit ſur le champ la faire avaler à Selima. Je lui dis: Monſieur Floriſonti,

ſonti, je ſuis ſenſible à votre zéle & à votre affection. Mais mon Epouſe m'eſt ſi chere, que je ne puis conſentir à lui laiſſer faire l'épreuve d'un remede inconnu. Eſt-ce-là votre crainte? reprit-il en riant; j'ai fort prévû cette objection, mais nous allons la détruire. En diſant cela, il déboucha ſa Phiole, & prit en ma préſence une grande cuillerée de ſon Elixir. Il m'invita enſuite à faire de même. Je le fis ſans répugnance, après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop âcre & de trop piquant. Nous allâmes trouver Selima, que j'engageai à prendre la doſe néceſſaire. Elle n'héſita pas un moment ſur ma parole.

Il faut convenir que ſi l'on eſt quelquefois trompé par ces ſor-

tes de remedes, il s'en trouve auſſi dont l'effet eſt admirable. Tel fut celui du Miracoloſo. Selima fit la plus heureuſe couche du monde, ſans cris, & preſque ſans douleur. Quelle fut ma joie ! J'embraſſai mille fois ce merveilleux Operateur, & je jui donnai ſur le champ mille écus. Cette liberalité, joint aux témoignages qu'il recevoit tous les jours de mon amitié, me l'attacherent tellement, qu'il ne laiſſoit point paſſer un jour ſans me venir voir deux fois. C'étoit le Médecin de ma maiſon. Il veilloit ſur la ſanté de Selima & ſur la mienne, avec une attention qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ſes ſecrets. La plûpart ſont innocens. Il y en a quelques-uns, qui me le paroiſſent moins, & dont je ſerois fâché de faire

l'expérience. Il continuoit, pendant ce tems-là, de mettre son art à profit, & de débiter avec succès ses remedes au public. Mais il tint mal la résolution qu'il avoit formée, de ne rien entreprendre à Rome, qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta; il voulut l'augmenter, en encherissant toujours sur les premieres preuves qu'il avoit données de son sçavoir. La sévere Inquisition prit enfin connoissance de sa conduite, & le fit arrêter, pour être conduit dans la prison du saint Office. J'appris cette nouvelle, étant à dîner chez Monsieur le Cardinal de Janson, qui demeuroit sur la Place Saint Marc. Nous raisonnions sur cette rigueur étonnante des Inquisiteurs; lorsqu'un Gentilhomme François, qui venoit de Monte

Cavallo, entra dans la ſalle, pour me dire de ne pas retourner à ma maiſon, ſi je ne voulois avoir le ſort du Miracoloſo. Je lui en demandai la raiſon, ſans m'effraier beaucoup. Il m'aſſura que j'étois ſoupçonné d'avoir eu part aux preſtiges de cet Opérateur, à cauſe des fréquentes viſites qu'il me rendoit; qu'on ſçavoit même que la Marquiſe mon Epouſe s'étoit ſervie de ſon art pour accoucher heureuſement, & que je lui avois fait un préſent de mille écus; en un mot, que le deſſein étoit pris de s'aſſurer de la Marquiſe, de moi, & de tous mes Domeſtiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zéle de l'Inquiſition, & la colere me fit lâcher quelques traits ſanglans contre

ce redoutable Tribunal. Cependant, comme il ne m'auroit point été agréable d'être exposé à quelque insulte avec ma famille, je priai Monsieur le Cardinal de me tirer d'un si fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoier aussitôt un de ses Officiers à Messieurs les Inquisiteurs, pour leur déclarer de sa part que j'étois Gentilhomme François, & que Sa Majesté Très-Chrétienne m'accordoit sa protection. La chose en demeura-là. Pour le Miracoloso Florisonti, personne n'a pu sçavoir ce qu'il est devenu.

La suite de cette histoire m'a empêché de dire, que c'étoit une fille, dont Selima m'avoit fait Pere. Le soin, que je devois prendre d'un gage si cher de mon amour, m'obligea de retarder notre départ pour la France. Sans rien

fixer, je résolus d'attendre que la Mere & la fille fussent en état de supporter la fatigue d'une si longue route. Je trouvois assez d'agrémens à Rome, pour me déterminer à y demeurer toujours; mais j'étois pressé, depuis longtems, du desir de revoir mon Pere. Cette idée me revenoit sans cesse, & troubloit quelquefois mon repos. Il y a de la dureté, me disois-je souvent à moi-même, d'avoir abandonné si longtems un si bon Pere. Il est vrai qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plutôt. Le Ciel m'est témoin que ce bonheur auroit été la consolation de mes peines. Peut-être aussi a-t-il été plus avantageux pour sa tranquillité, qu'il les ait ignorées. Tendre comme il est, que n'auroit-il pas souffert en apprenant que j'étois le malheureux

jouet de la Fortune, & que tous mes jours étoient marqués de quelque disgrace? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquille. Toute la séverité de sa vertu ne l'empêchera pas d'être sensible au plaisir de recevoir mes embrassemens, & ceux de ma chere Epouse, dont il admirera le mérite & la modestie. Partons: pourquoi differer? Mais le puis-je! Dans l'état où est Selima, l'exposerai-je aux dangers de la mer, qu'elle n'a déja que trop éprouvés? Hélas! Les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir; puis-je trop bien la conserver? Voilà de quels mouvemens j'étois quelquefois agité. Souvent même, une profonde tristesse s'emparoit de mon ame, & je me retirois dans quelque lieu écarté, pour me livrer à mes

rêveries. Mais lorſque j'étois retourné à la maiſon, une parole, un coup d'œil ou un ſourire de Selima, faiſoient rentrer la joie dans mon cœur ; & je cherchois, avec étonnement, quelle avoit pu être la cauſe de ma mélancolie.

C'eſt ainſi que la Providence me préparoit inſenſiblement à tous les maux cruels qui m'étoient encore reſervés. Providence impénétrable ! Qu'eſt-ce donc que l'homme ! Et pourquoi le Ciel prend-il plaiſir à ruiner ſes félicités les mieux établies ? Eſt-ce pour lui apprendre qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périſſables de la terre ?

Aiant pris la réſolution de ne pas quitter ſi-tôt le ſéjour de Rome, je m'occupai uniquement du ſoin de procurer quelque amu-

ſement à Selima. Elle avoit ſi peu paru, depuis notre arrivée, qu'elle n'étoit connue de perſonne ; à la reſerve de quelques Dames du voiſinage, qu'elle avoit été obligée de voir par bienſéance. De ce nombre étoit Madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette Dame avoit une maiſon de campagne, à huit ou neuf milles de Rome, du côté de Fraſcati. Elle nous ſollicitoit, depuis longtems, d'y aller paſſer quelques ſemaines avec elle ; & comme nous entrions dans la belle ſaiſon, je crus que le bon air, qu'on reſpire dans cette agréable partie de la campagne de Rome, pourroit ſervir à rétablir entierement Selima de ſes couches. Nous vîmes effectivement le plus beau pays du monde. Fraſcati eſt ſitué au pied d'une côte. La ville eſt

petite ; mais tous les environs peuvent paſſer pour des lieux de délices. On y voit quantité de Maiſons de plaiſance des principaux Seigneurs de Rome, qui les appellent leurs Vignes. L'eau y naît à chaque pas, des ſources les plus fraîches & les plus vives : l'air y eſt ſain, & preſque toujours temperé. La maiſon de Madame de Sanati eſt ſituée près de la ville d'Aldobrandini, qu'on appelle Belvedere, à cauſe de la beauté de ſa vûe. Ce fut dans ce lieu enchanté que nous paſſâmes deux mois, qui nous parurent couler trop vîte.

On montre, à une lieue de Fraſcati, les ruines de l'ancien Tuſculum, qui étoit une des Maiſons de Campagne de Ciceron. Je n'eus garde de me refuſer le plaiſir de voir de ſi beaux reſtes

de l'Antiquité. J'y allai d'abord, avec Madame de Sanati & mon Epouſe, pour prendre une connoiſſance générale des lieux; mais j'y remarquai quantité de choſes, qui me firent naître le deſſein d'y retourner ſeul.

J'avois apperçu, dans le fond d'un foſſé ſec, les extrémités de quelques pierres, qui m'avoient paru trop bien liées, pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton aſſez fort, que je portois à la main, m'avoit ſervi à lever la terre à un pied de profondeur; & certains reſtes d'architecture, que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premieres conjectures. J'y retournai dès le lendemain, avec deux hommes, à qui je fis prendre des pioches & des pelles; j'étois accompagné du fils de

Madame de Sanati. Nous fimes creuſer la terre, des deux côtés de cette eſpece de muraille. A meſure que l'ouvrage avançoit, les pierres nous en paroiſſoient plus belles & plus ornées de différentes figures. Un coup de pelle fit ſauter la moitié du chapiteau d'une colonne : le reſte ſe trouva tout entier & fort bien conſervé. Il y en avoit une autre, à quatre ou cinq pieds de celle-là, & au milieu des deux, une ouverture ceintrée, en forme de porte ; ce qui me fit juger que ç'avoit été l'entrée, de quelque bâtiment. Cependant, comme nous ne trouvions rien qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuſer quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail aiant été inutile, je fis encore avancer mes Ouvriers, &

je leur fis faire ainſi conſécutivement pluſieurs foſſes. Enfin ils trouverent un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parce qu'il retentiſſoit ſous les coups de pelle : ils eurent beaucoup de peine à briſer les pierres, pour faire une ouverture. Ils l'élargirent aſſez pour le paſſage d'un homme ; & j'envoiai ſur le champ chercher une échelle, qui nous ſervit à deſcendre dans ce ſouterrain, avec pluſieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvâmes dans une eſpece de veſtibule, aſſez large, dont le pavé & les murailles étoient de pierres fort polies, mais quelques-unes briſées & hors de leur place. Après nous être reconnus un moment dans l'obſcurité, nous apperçumes deux portes, qui communi-

quoient au vestibule ; l'une, qui sembloit conduire au premier endroit où j'avois fait creuser ; l'autre qui étoit vis-à-vis, à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci ; le bois en étoit si pourri, qu'il ne fit point de résistance. Nous entrâmes dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incrustée de marbre en différens endroits. Il n'y avoit point d'autre siége qu'un mauvais banc, qui tomba en piéces lorsque nous l'eûmes remué. Au fond de la salle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit résisté à la pourriture. Nous y trouvâmes plusieurs flacons, deux couteaux, & une petite cuve d'airain. Comme nous n'appercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire,

derriere laquelle nous fûmes étonnés de voir une porte de fer, croiſée d'une barre de même métal, dont les deux bouts entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous vînmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvâmes quatre degrés à deſcendre. Le premier ſpectacle qui nous frappa, fut celui de trois Statues de grandeur humaine, qui étoient appuiées contre la muraille, au bout d'un ſallon qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces Statues étoient ſi affreuſes, & en même-tems ſi naturelles, que je me ſentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me propoſerent de nous retirer, en me diſant qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit conſacré au Démon, où il s'étoit fait d'abo-

minables cérémonies. Je les rassurai, & nous avançâmes. Je reconnus que les Statues représentoient les trois Furies. Elles avoient toutes trois le pied sur un coffre de fer, dont la figure étoit un quarré long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoue que ce ne fut pas sans quelque fraieur, que je fis ouvrir le coffre. J'y trouvai un poignard, tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille; quelques os d'hommes ou de femmes, & une poussiere humide, qui étoit apparemment le reste d'un corps consumé de pourriture. Je pris le poignard. En considerant avec attention ce funeste monument, j'apperçus cette courte Inscription, sur le coffre, en caracteres très-lisibles:

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point que ce ne fût l'effet de quelque vengeance cruelle, inſpirée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir quelque choſe, qui pût me faire connoître à quel tems il falloit rapporter ce triſte accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du ſallon; j'examinai la muraille en faiſant approcher tous les flambeaux; & n'ayant rien apperçu, je retournai au coffre de fer, pour le viſiter avec plus de ſoin. Mais, dans le tems que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en ſortit une flâme ſubite, qui s'attacha à mes cheveux, & qui en brûla dans un inſtant la plus grande partie. Ce prodige penſa faire mourir de fraieur mes trois compagnons, & je confeſſe ici qu'il

m'épouventa moi-même. Nous ſortîmes, preſque en fuiant, de cette horrible caverne, & nous regagnâmes le trou par lequel nous étions deſcendus.

Nous avions emploié tant de tems à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorſque nous arrivâmes à la Maiſon de Madame de Sanati. Elle fut effraiée du récit que nous lui fîmes de notre avanture. Le bruit s'en répandit, en peu de jours, par tout le canton; on ajouta mille circonſtances terribles à ce que nous avions raconté, de ſorte que ce lieu eſt devenu redoutable, même aux paſſans. Le trou fut refermé peu de tems après, & cette étrange hiſtoire ſera longtems célebre à Fraſcati.

Cependant je ſuis perſuadé, en y faiſant aujourd'hui réfle-

xion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet évenement. J'avois un flambeau à la main, en remuant les cendres : l'humidité grasse, qu'elles conservoient encore, put s'enflâmer aisément ; & par la même raison, la flâme dut se communiquer facilement à mes cheveux, qui étoient fort longs & chargés d'essence. Je les avois laissé croître, avec complaisance, depuis mon départ d'Amasie. J'eus quelque regret de me voir contraint, par cet accident, de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien, pour éloigner l'ennui de sa maison. Outre les plaisirs domestiques, qu'elle faisoit renaître tous les jours, elle nous procura l'honneur de saluer le Prince Ludovisio, qui avoit une fort belle Vigne dans le voisinage. Il

nous donna plusieurs fois à dîner chez lui. Les principales Dames de Frascati étoient ordinairement de la fête, & y apportoient tout l'enjouement qui fait leur caractere. Mais, quelque jalouses qu'elles soient de l'avantage de plaire & de paroître belles, elles confessoient que tous leurs charmes devoient céder à ceux de Selima.

Nous n'eûmes par le moindre mélange de tristesse dans cet agréable séjour, excepté peut-être un peu de compassion, que nous causa l'alliance la plus mal assortie qui fut jamais. Madame de Sanati fut invitée à la nôce d'une jeune fille de Frascati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze ans. Elle nous engagea à lui tenir compagnie. Nous nous rendîmes, avec elle, à la maison

de la jeune Epouſe, qui nous parut une des plus aimables perſonnes du monde. Je ne doutois pas qu'elle n'eût fait choix d'un Homme accompli, & j'attendois avec impatience le moment de ſon arrivée ; mais je fus extrêmement ſurpris de voir un petit Boſſu, de très-mauvaiſe phyſionomie, les yeux rouges & enfoncés, l'air pâle & mal ſain, la bouche fendue juſqu'aux oreilles, & les dents toutes pourries. Je marquai quelque étonnement à Madame de Sanati, qui me répondit qu'il en étoit de Fraſcati, comme de tous les autres pays du monde, où l'on ſacrifie le mérite & la beauté aux richeſſes. Cet Epoux malotru poſſedoit dix ou douze mille livres de rente, & la jeune fille avoit peu de biens. Cette raiſon avoit fait fer-

mer les yeux, à ſon Pere, ſur la difformité de ſon Gendre. Mais ce qui affligea Selima, ce fut de voir cette malheureuſe petite Créature courir avec joie vers ſon Mari, comme ſi elle eût été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors inſenſible, à ce qui n'aura pas manqué de lui cauſer enſuite bien des larmes.

Nous quittâmes la maiſon de Madame de Sanati, charmés de ſes manieres honnêtes, & de ſa généroſité. Elle nous prêta ſon Caroſſe, pour retourner à Rome. Selima jouiſſoit d'une ſanté parfaite. Je lui propoſai de profiter du rétabliſſement de ſes forces, & de la belle ſaiſon, pour entreprendre le voiage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hiver, ſoit que nous fiſſions la

route par mer, ſoit que nous priſſions celle de terre, qui eſt moins dangereuſe, mais plus fatigante. Le jour de notre départ fut arrêté, avant que d'entrer à Rome. Nous trouvâmes, en y arrivant, le nombre de nos Domeſtiques diminué, par la mort des deux Eſclaves Turcs qui nous ſervoient depuis Amaſie. Ils avoient été emportés en peu de jours, par une fiévre maligne, qui commençoit à régner à Rome. Cette maladie, dont je n'avois pas entendu parler à Fraſcati, m'allarma beaucoup. J'étois au deſeſpoir d'avoir ainſi précipité Selima au milieu du danger. Il étoit trop tard, pour ſortir de la ville avant la nuit; mais je réſolus de partir le lendemain, à la pointe du jour, avec ma chere Epouſe & ma fille, & de laiſſer la Femme de cham-

bre avec Comtois, pour emballer les meubles les plus néceſſaires ſur la route. Inutiles précautions ! La colere du Ciel ſe rioit de mes ſoins, & creuſoit ſous mes pas un abîme, où j'étois prêt de tomber pour n'en ſortir jamais.

Il eſt certain que les hommes aiant reçû de Dieu la vie, & tous les autres biens qu'ils poſſedent, le même pouvoir qui les leur a donnés peut les ravir ſans injuſtice. Le Créateur exerce un empire abſolu ſur tout ce qui eſt ſorti de ſes mains ; s'il nous en accorde un uſage paſſager, c'eſt en ſe réſervant toujours le droit d'en diſpoſer en maître. Qui peut douter de ces vérités ?

Mais ſi le murmure & la révolte ſont interdits aux Créatures ; ſi elles doivent reſpecter, même en périſſant, la ſouveraine volonté

volonté qui les frappe & qui les détruit ; la douleur & les larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permises ? Leur ôtera-t-on jusqu'à cette malheureuse ressource, dans leurs maux & dans leurs pertes ? Hélas ! puisque nous sommes sans force & sans résistance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triste privilége à notre foiblesse, de pouvoir nous affliger avec liberté. Est-ce trop se flatter, que se réduire à un si miserable partage ?

Mon Lecteur s'apperçoit assez de ce qu'il doit attendre dans la suite de cette Histoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité soit troublée, même par la compassion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent in-

terrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des ſoupirs & des pleurs à leur offrir. Je ſens que toutes les plaies de mon cœur vont ſe r'ouvrir, & qu'elles ſont prêtes à ſaigner. Quatorze ans entiers, paſſés dans la douleur, n'ont pû m'accoutumer à ma perte, qui ſemble ſe renouveller tous les jours.

Selima ſe mit au lit en bonne ſanté. Elle y eut à peine été deux heures, que je la ſentis toute brûlante. Vous êtes malade, lui disje avec inquiétude; vous ſouffrez quelque douleur. Elle me répondit qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle étoit altercée; mais que c'étoit une bagatelle, qui ne devoit pas m'allarmer. Je me levai auſſitôt, & j'envoiai chercher un Médecin, qui lui trouva une fiévre violente. Je me crus perdu,

& je commençai dès ce moment à desespérer de sa vie. Un frisson mortel se répandit dans mes veines ; je sentis des mouvemens qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Cependant, dans la crainte que mon desespoir ne fût apperçu de Selima, je me fis violence pour prendre un visage tranquille. Sa fiévre redoubla au point du jour, avec des douleurs insupportables. Le Médecin, que j'avois prié de ne la point quitter, lui fit prendre de tems en tems quelques liqueurs cordiales, qui ne la soulagerent point. La violence de sa fiévre lui causa un transport au cerveau, pendant lequel elle répéta cent fois mon nom, comme si elle eût eu quelque inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de son lit. Je tenois ses mains brûlantes,

& je lui difois quelques paroles qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoiffance lui revint entiérement vers le foir. M. l'Abbé de la Trimouille, qui eut la bonté de fe tranfporter chez moi à la nouvelle de fa maladie, me confeilla de lui faire donner les Sacremens de l'Eglife. Elle les reçut avec des fentimens vraimens chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter jufqu'à minuit. Comme j'étois fans ceffe près d'elle, & que le Médecin qui y étoit auffi me recommandoit un profond filence, je n'avois que mes yeux, qui puffent fervir d'interprétes à ma douleur. Elle tournoit auffi fur moi fes regards tendres & languiffans, & quelquefois elle me ferroit la main, en m'appellant fon cher Salem. Le Médecin, que je confnl-

toiſ à tous momens, & qui étoit habile homme, me dit poſitivement qu'il ne croioit pas qu'elle pût paſſer quatre heures du matin. Il ne raiſonnoit que trop juſte. Mon incomparable Epouſe expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible & mourante : aimez-moi toujours ; je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer que je ne ſois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me ſois pas percé mille fois le ſein de déſeſpoir ? Que me reſtoit-il à eſpérer au monde, après avoir perdu Selima ? Pourquoi ne me paſſai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort ; ne devois-je pas choiſir les plus courts ? Hélas ! Je lés tentai tous

l'un après l'autre, & mon cœur déſeſperé auroit voulu pouvoir les unir tous enſemble. On crut me rendre un bon office, en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriſer le deſſein que j'avois pris de mourir ; & l'on me veilla, pendant quinze jours, comme on auroit fait un Furieux ou un Inſenſé. J'étois en effet dans un état bien plus triſte ; car je perdis, non ſeulement tout amour pour la vie, mais la raiſon même, & tous les ſentimens de Religion. Ni Monſieur le Cardinal de Janſon, qui m'envoia viſiter pluſieurs fois, ni Monſieur l'Abbé de la Trimouille, ne firent par leurs ſages conſeils aucune impreſſion ſur mon eſprit. Ils obtinrent de moi, à la vérité, que je ne mourrois pas; mais je formai le projet d'un genre de vie, qui ne ſeroit gueres différent

de la mort, & qui ſelon mes idées ne tarderoit pas longtems à me l'attirer.

J'engageai d'abord le Médecin, par l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, à m'apporter, dans une boëte d'or que je fis faire exprès, le cœur de Selima, quoiqu'elle fût déja inhumée ; & de peur qu'il ne lui prît envie de me tromper, je voulus que Comtois, ſur qui je me fiois, fût préſent lorſqu'il iroit faire, la nuit, cette entrepriſe au tombeau. La choſe fut exécutée heureuſement deux jours après. Fier de la poſſeſſion d'un ſi précieux tréſor, je ne ſongeai plus qu'à remplir promptement mon deſſein. Je louai une maiſon aſſez propre, dans un petit village appellé Veniſi, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de Rome, mais entouré de tous côtés d'un

bois fort épais, qui en fait une profonde ſolitude. Je m'y rendis avec Comtois, & Agade, Femme de chambre de ma chere Epouſe, qui conſentirent à s'attacher à ma fortune. Agade ſe chargea du ſoin de ma fille, que je lui fis amener auſſi avec ſa Nourrice. J'emportai, à Veniſi, tout ce qui avoit ſervi à Selima pendant ſa vie, ſes livres, ſes habits & ſes autres meubles. Ce triſte équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier ſoin fut de faire couvrir les murs & le pavé de la chambre, que j'avois choiſie pour ma demeure, d'un drap noir. Les fenêtres furent bouchées, n'aiant plus envie de revoir la lumiere du Soleil, mais de me ſervir ſeulement de celle de quelques flambeaux. Je fis ſuſpendre aux murailles les ha-

bits de Selima, afin qu'ils puſſent frapper continuellement mes yeux. Je poſai ſon cœur ſur une table, couverte d'un grand tapis noir, au-deſſus de laquelle étoit un tableau qui la repréſentoit au naturel & dans toute ſa beauté. Aux deux côtés de la table étoient des guéridons, qui ſoutenoient les flambeaux, dont ce triſte lieu devoit être ſans ceſſe éclairé. Quelques livres, un lit & une robe de couleur noire, compoſoient le reſte des meubles. Telle étoit la diſpoſition de cette eſpece de tombeau, dans lequel j'avois réſolu de m'enſévelir tout vivant.

Si les pleurs & les ſoupirs ne peuvent porter le nom de plaiſirs, il eſt vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une perſonne mortellement affligée,

Tous les momens, que je donnois à ma douleur, m'étoient si chers, que pour les prolonger je ne prenois presque aucun sommeil. Deux mois se passerent, sans que je pensasse même à me jetter sur mon lit. Ma situation ordinaire étoit de me tenir assis près de la table sur laquelle reposoit mon trésor, de le contempler en soupirant, de lui adresser la parole comme si j'eusse eu Selima devant les yeux, & de lui donner souvent mille baisers, en l'arrosant de mes larmes. Je m'imaginois que ce cœur, autrefois si tendre, répondoit encore à mes sentimens, qu'il plaignoit mes peines, & qu'il approuvoit les témoignages de ma fidélité & de mon amour. Quelquefois je panchois ma tête abbatue, sur la table, ou sur le dos de ma chaise; & le sommeil fermoit mes

yeux pendant quelques momens : mais mes gémissemens en devenoient plus vifs à mon réveil. Je jettois des cris, & je poussois des soupirs, qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'appréhension qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre Valet se mettoit à pleurer, en voiant le pitoiable état où j'étois. Il se retiroit sans parler, lorsqu'il m'avoit trouvé dans ma posture ordinaire. Je mangeois peu. Je dormois encore moins. Je lisois même très-rarement. Il est incroiable que j'aie pu passer un an tout entier, dans cette maniere de vivre. C'est le Ciel sans doute, qui prit soin de me conserver la santé du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux sur le danger de mon ame; car je perdis toute idée de Religion pendant cette fatale année : ou si

je penſai quelquefois à Dieu, ce fut pour l'accuſer de rigueur & d'injuſtice.

Quelque ſolitaire que ſoit la ſituation de Veniſi, il étoit impoſſible qu'étant ſi proche de Rome, le bruit de mon avanture ne s'y répandît pas à la fin. On en apprit toutes les circonſtances; & chacun plaignit mon malheur, en même tems qu'on admiroit ma réſolution. M. l'Abbé de la Trimouille fut le premier, que l'amitié & la compaſſion amenerent à Veniſi. Quoique j'euſſe défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maiſon, ils ne crurent point que mes ordres regardaſſent un homme de cette diſtinction. Je fus ſurpris de voir cet illuſtre Abbé entrer dans ma chambre, ſans m'avoir fait avertir de ſon arrivée. Où ſuis-je?

me dit-il en m'embraſſant. Dois-je en croire mes yeux ? & n'eſt-ce point une ombre, que je vois ſous la figure d'un homme ?

Plût au Ciel, Monſieur, lui répondis-je, que je puſſe perdre bientôt ce reſte de figure, qui me diſtingue encore des ombres ! Je trouverois du moins, en mourant, un repos que je ne puis eſpérer ſur la terre. Vous n'y penſez pas, reprit l'Abbé de la Trimouille ; ſçavez-vous que votre vie appartient à Dieu, & que vous devez travailler à la conſerver, tant qu'il la juge néceſſaire au monde ? Moi, repliquai-je, moi néceſſaire au monde ! Hélas que fais-je parmi les vivans ? Je les importune par mes gémiſſemens: Je les épouvante par mes cris. Vous me paroiſſez vous-même effraié de ma préſence !

Non, je ne ſçaurois trop invoquer la mort, puiſque la vie m'eſt inſupportable, & qu'elle ne peut plus me rendre utile à perſonne. Mais c'eſt vous-même, repartit-il, qui vous réduiſez à cette inutilité. Le remede eſt facile. Que ne faites-vous un effort, pour vous rendre à ce que la Religion & la raiſon demandent de vous? Un deuil ſi long & ſi extraordinaire n'honore-t-il pas aſſez la cendre de votre Epouſe? Lui rendrez-vous la vie, en vous faiſant mourir pour elle? Songez que ſi Dieu permet qu'elle entende vos pleurs, & qu'elle ſoit encore ſenſible à votre amour, il n'eſt pas croiable qu'elle prenne plaiſir à vous voir paſſer vos jours dans une triſteſſe qui vous conſume. Si elle ignore ce que vous faites pour elle, vous perdez vos peines, & vous

irritez Dieu en vous révoltant contre ſes volontés.

Monſieur de la Trimouille me fit quantité d'autres raiſonnemens de la même nature, & conclut enfin qu'il falloit que je retournaſſe à Rome avec lui. Ma douleur étoit trop ingénieuſe & trop opiniâtre, pour céder ſi facilement. Je combattis toutes ſes raiſons ; & je conclus à mon tour, que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'aſſura de la continuation de ſon eſtime, & me promit de m'honorer ſouvent de ſa viſite. Je me vis, en peu de tems, aſſiegé par un nombre conſidérable de perſonnes de diſtinction, que la curioſité ou l'amitié attiroient chez moi. Ils emploierent les mêmes raiſons, pour me faire renoncer à un genre de vie ſi triſte. Je

leur opposois les mêmes réponses. Enfin, las d'être exposé aux discours de tant de Consolateurs importuns, j'avois pris la résolution de chercher un asile moins connu; lorsqu'un jour on m'annonça la visite d'un Gentilhomme François, qui se disoit de mes Parens. L'aiant fait introduire, je fus frappé effectivement de quelques-uns de ses traits; mais c'étoit un souvenir si confus, que je ne pûs me le remettre. Il sembloit attendre néanmoins que je le reconnusse; & voiant à peu près son dessein, je lui dis que son visage n'étoit pas étranger pour moi, & qu'il me feroit plaisir de se faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en se jettant à mon cou. Il me tint quelque tems embrassé, sans parler. Ah! mon cher Marquis, s'écria-t-il, ne recon-

noissez-vous pas le Chevalier de... qui vous a toujours si tendrement aimé ? Dans quel état vous revois-je ? Hélas ! qu'ai-je appris? La fortune ne se lasse donc pas de ses injustices ? Serez-vous toujours aimable, & toujours malheureux ?

J'avoue que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le Chevalier de.... On a vû, dans le commencement de ces Mémoires, que j'avois eu de l'inclination pour lui dès son enfance. D'un autre côté, sa vûe me fit rappeller tout d'un coup le souvenir de mon Pere. Ces deux idées m'attendrirent. Je lui rendis ses caresses; & l'aiant fait asseoir : Vous voiez, lui dis-je, à quel point le Ciel m'a rendu misérable. Je ne parle point des malheurs que vous connoissez, & dont vous avez été témoin,

ni de ceux que j'ai essuiés, depuis, dans tous les endroits où mon mauvais sort m'a conduit. Celui qui cause aujourd'hui mes gémissemens les réunit tous. Je me consume, depuis dix mois, dans les pleurs; & je tâche de hâter ma mort, comme l'unique bien qui me reste à espérer. Mais vous, mon cher Chevalier, par quel hazard vous trouvez-vous dans cette triste maison? Que me direz-vous de mon Pere, de vous-même, & de toute la famille?

Le Chevalier commença par m'assurer que mon Pere se portoit bien, & qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui qu'il avoit ressenti, en apprenant que j'avois été tué en Servie par les Turcs. Il me dit que Scoti, qui m'avoit cru mort avec Monsieur de Mariener & le reste du Déta-

chement, avoir rapporté cette fausse nouvelle à son retour d'Allemagne; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours, pour une affaire d'importance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public; que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord causé quelque embarras; mais qu'aiant été instruit de tout, par Monsieur le Cardinal de Janson, & par Monsieur l'Abbé de la Trimouille, l'assurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie, & qu'il étoit venu aussi-tôt, avec un empressement extrême, pour partager avec moi mes douleurs, & pour m'offrir les soulagemens qu'il croioit y pouvoir apporter. Il me raconta ensuite les changemens qui étoient arrivés dans la famille; la mort de la Comtesse sa Mere,

& celle de ſon frere aîné, qui n'avoit pas laiſſé d'enfans ; de ſorte qu'il ſe trouvoit leur unique héritier : mais qu'aiant été engagé dès ſa jeuneſſe dans l'Ordre des Chevaliers de Malthe, il avoit fait des vœux, & que c'étoit pour s'en faire relever, qu'il avoit entrepris le voiage de Rome. Il me proteſta que je ſerois le maître de ſes biens plus que lui, & qu'il ne les vouloit emploier qu'à me reconduire en France, & à m'y faire oublier mes infortunes paſſées. Enfin ce généreux Chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendreſſe, & de la plus ſincere compaſſion.

Je lui en donnai auſſi de la reconnoiſſance la plus vive. Je vois bien, lui dis-je, mon cher Chevalier, que le Ciel veut retarder

ma mort, puiſqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un ſentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous-même me touche beaucoup ; ce que vous m'avez dit de mon Pere me fait naître une forte envie de le revoir. Je conſens à retourner en France. Pour la promeſſe que vous me faites de m'y rendre heureux, elle eſt bien une preuve de votre générosité ; mais elle ne ſçauroit flatter mon eſpérance. Ma deſtinée eſt de ne l'être en aucun lieu ; & ſans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai aſſez de mortels ſentimens qui m'occupent, pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voiez-vous cette boëte ? continuai-je en lui montrant le cœur de Selima : voilà le tombeau de mes plaiſirs, & la ſource éter-

nelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux, pour moi, que celui de la mort, où mon cœur se rejoindra à celui de ma chere Epouse, qui est ici renfermé. Le Chevalier prit la boëte entre ses mains, & la baisa respectueusement. Je lui fis voir le portrait de celle, à qui ce précieux reste avoit appartenu. Il en fut charmé, comme de la plus belle chose qu'il eût jamais vûe. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ses admirables qualités, & de la tendresse infinie qu'elle avoit euë pour moi: chaque parole me coûtoit quelques larmes ou un soupir.

Après avoir passé quelques heures dans un entretien si doux, le Chevalier me pria d'accorder la permission d'entrer dans ma chambre, à Scoti, qui mouroit

dehors de l'impatience de me voir. Quoi ! lui dis-je, Scoti eſt avec vous ? Qu'il entre ; je le veux voir promptement. Ce fidéle Valet ſe jetta à mes pieds en entrant; il les mouilla de ſes pleurs, & me dit mille choſes, telles que l'excès de ſa joie les lui inſpiroit. Je lui fis raconter la maniere dont il étoit revenu en France, après m'avoir cru mort. Il ſe tira bien de ce récit ; & il nous exprima, d'un air fort touchant, la douleur que ma perte lui avoit cauſée. Lorſqu'il eut fini, il ſe tourna vers le Chevalier, & nous ſurprit par ce compliment, qu'il lui adreſſa : Monſieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre Valet de chambre, & c'étoit la plus heureuſe condition que je puſſe eſperer après avoir perdu mon cher

Maître : mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour emploier le reste de ma vie à son service. Le Chevalier prévint ma priere, en assurant Scoti qu'il y consentoit de tout son cœur, & qu'il trouvoit sa demande fort juste. Ainsi ce pauvre Garçon reprit, auprès de moi, la place qu'il avoit occupée si long-tems.

J'offris, au Chevalier, d'écrire en sa faveur à Monsieur le Cardinal de Janson, & à d'autres personnes, dont j'avois l'honneur d'être connu particulierement, & qui pouvoient avancer ses affaires. Son mérite, joint à mes recommandations, les fit réussir plutôt qu'il ne l'espéroit. Je ne quittai point ma maison de Venisi, jusqu'au tems de notre départ.

Mais

Mais quoique je ne changeasse rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les visites de diverses personnes qui me faisoient cet honneur. La conversation rouloit toujours sur le mérite de Selima, sur la constance de mon amour, & sur l'excès de ma tristesse. Un Ecclésiastique d'un rang distingué me raconta un jour l'histoire suivante, à cause du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte V, aiant été élevé à la premiere dignité de l'Eglise, travailla comme les autres Papes à l'aggrandissement de sa famille. Parmi ses parens, il y en avoit un qui s'appelloit du même nom que lui, c'est-à-dire, Perretti, & dont l'esprit promettoit beaucoup, quoiqu'il n'eût point eû d'autre éducation que celle qu'on donne

à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme, étant venu à Rome, fut présenté au Pape, qui lui proposa d'entrer dans l'état Ecclésiastique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidité, malgré ses inclinations, qui en étoient fort éloignées. Il fit en peu de tems ses études avec tant de distinction, qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers Emplois, & le Pape lui ordonna de prendre les Ordres sacrés dans cette vûe. Mais Perretti, que la qualité de parent du Pape & le commerce du monde avoient déja formé, se sentit assez de hardiesse pour ne plus déguiser sa répugnance. Sixte V, surpris, en voulut sçavoir la raison. Perretti prit ce moment, pour se jetter à ses pieds, & pour lui ouvrir son cœur. Dans le tems

qu'il n'étoit encore qu'un pauvre Payſan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beauté de la Fille du Seigneur de ſa Paroiſſe, qui ſe nommoit le Signor Monetto, & l'amour s'étoit gliſſé dans ſon cœur. La fortune n'avoit point changé ſes ſentimens. Il confeſſa au Pape, que s'il avoit aſſez de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouſer ſa Maîtreſſe. Après avoir balancé un moment, Sixte V. y conſentit. Perretti part avec cette heureuſe permiſſion, demande ſa Fille au Signor Monetto, qui ſe crut trop honoré de devenir allié du Pape, & revient à Rome, après ſon mariage, pour préſenter ſon Epouſe au Chef de l'Egliſe. Elle parut aimable aux yeux de toute la Cour Romaine. Perretti jouïſſoit de ſon bonheur en attendant

les bienfaits de ſon Parent, qui ne pouvoient lui manquer, lorſqu'une mort imprévûe lui enleva ſa chere Epouſe dans la premiere année de leur mariage. Ce coup abbatit ſa conſtance. Il réſolut de ſe dérober au monde, pour ſe livrer tout entier à ſa douleur. Par le crédit qu'il avoit en qualité de parent du Pape, il obtint ſecretement qu'on le laiſsât deſcendre dans le caveau où ſon Epouſe avoit été renfermée; il y prit des proviſions pour longtems, & de quoi s'éclairer dans l'obſcurité. Là, ſeul, & uniquement occupé de ſa perte, il paſſa deux mois, ſans que perſonne pût ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le Sacriſtain de l'Egliſe, où étoit le caveau, qui avoit ſeul le ſecret de Perretti, crut s'ouvrir un chemin aux honneurs, en découvrant au

Pape cette lugubre hiſtoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui ; & dégouté du mariage par un ſi malheureux ſuccès, il embraſſa l'état Eccléſiaſtique, & poſſéda enſuite une des plus éclatantes dignités de l'Egliſe.

Monſieur Sachetti, qui me rapporta cette hiſtoire, en prit occaſionde m'exciter à prendre le parti de l'Egliſe, pour me remettre, diſoit-il, de mes longues agitations par une vie douce & tranquille. Je n'étois point en état de goûter ce conſeil. Je demeurai dans la réſolution de retourner en France. Nous partîmes de Rome, après que j'eus rendu les civilités que je devois à mes Amis, & nous arrivâmes heureuſement à Marſeille ſur une Galère du Pape, qui portoit Monſieur le Nonce.

Nous prîmes auſſitôt le chemin

de notre Province. J'eus la douce consolation de retrouver mon Pere, & de décharger ma douleur dans son sein. La satisfaction que j'avois à le voir souvent, & à l'entretenir, me fit céder aux instances du Chevalier, qui me pressoit fortement de choisir ma demeure dans son Château. J'y passai, pendant quelques années, une vie solitaire, & pleine de langueur, insensible aux divertissemens que cet Oncle aimable tâchoit de me procurer, & toujours possédé d'une sombre & profonde tristesse. Je l'engageai à se marier, presque malgré lui. Son dessein étoit de partager ses biens avec moi pendant sa vie, & de faire ma Fille, en mourant, son héritiere universelle. Je m'opposai à cette généreuse inclination. Il faut, lui disje, que notre Maison subsiste, &

que vous laissiez un successeur. Peut-être consentirois-je à votre envie, si ma Fille étoit d'un autre sexe; mais je serai trop content, si vous voulez-bien me promettre de prendre soin d'elle, au cas que ma mort arrive avant son établissement.

La petite Julie croissoit à vûe d'œil. Je lui avois donné ce nom, en mémoire de ma chere Sœur. Elle représentoit si parfaitement sa Mere, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre, quand on avoit vû le portrait de Selima, que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou six ans, Julie paroissoit sentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois, en voiant mes tristes regards s'attacher sur elle, & la considérer long-tems d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me consoler par ses petites caresses. Je

lui montrois le portrait de Selima; & je l'accoûtumois à regretter une Mere, dont elle auroit fait les délices. Comme Agade n'avoit pas les manieres assez Françoises, pour l'élever aussi bien que je le souhaitois, je la mis, pour quelques années, dans un Couvent célébre de Religieuses, où l'on recevoit de jeunes Personnes de qualité, pour leur donner l'éducation. Agade voulut la suivre; ce que j'eus quelque peine à obtenir de la Supérieure du Couvent.

Peu de tems après, je perdis mon Pere. Il mourut de la mort des Saints, après avoir vécu comme eux. J'étois près de lui, lorsqu'il rendit le dernier soupir. Je lui demandai en grace, de m'obtenir de Dieu celle de le suivre bientôt. Il me le promit d'un visage riant, & qui ne se sentoit

point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verſer des larmes, ce n'étoit point de ces larmes amères que la douleur arrache. Je trouvois, au contraire, de la douceur à penſer, que la vie ſainte de mon cher Pere alloit être couronnée. Je conſidérois ſon bonheur avec des yeux d'envie. Il eſt au port, diſois-je, hélas ! le rejoindrai-je bientôt ? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prieres.

Mes occupations ont été ſi ſimples, dans la ſuite de ma vie, qu'elles ne méritent point un détail qui n'auroit rien d'intéreſſant. Le Chevalier, qui porte à préſent le nom de Comte de . . . n'a rien relâché juſqu'aujourd'hui de ſa généreuſe amitié. Il m'a preſſé même fort long-tems de penſer à un ſecond mariage ; & les inſtances,

qu'il m'a faites ſur cet article, ſont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais cauſé. Lorſque ma Fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire ſonger à ſon établiſſement. Je trouvai qu'en effet il étoit tems de la retirer du lieu ſolitaire où elle étoit. Je me rendis moi-même au Couvent, dans le deſſein de l'en faire ſortir, & de l'amener au Château du Comte. On ne peut être plus ſurpris que je le fus, de la réponſe qu'elle fit à cette propoſition. Mon cher Pere, me dit-elle, je vous conjure de me laiſſer toute ma vie dans cette ſainte retraite. Je ſens que la volonté divine m'appelle à l'Etat religieux. Je n'attendois que le bonheur de vous voir, pour vous demander votre conſentement ; j'oſe eſpérer que vous ne me le refuſerez pas.

Je fus quelque tems incertain, ſur la maniere dont je devois lui répondre. Enfin je l'aſſurai que je l'aimois trop pour vouloir gêner ſes inclinations, & qu'elle me verroit conſentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuſe. Mais, ajoûtai-je, ſongez-vous bien, ma Fille, au chagrin que votre réſolution va me cauſer? Quoi! vous voulez abandonner votre Pere, qui vous regardoit comme ſon eſpérance & ſa conſolation, & qui ſe promettoit de paſſer le reſte de ſes jours avec vous? Prenez du moins du tems, pour y faire une ſérieuſe attention. Je veux abſolument que vous ſortiez aujourd'hui de cette Maiſon, pour venir demeurer quelque tems avec moi. Vous ſerez libre d'y retourner, ſi vous perſiſtez dans vos ſentimens. Je la ramenai ainſi au Château.

Le Comte, à qui j'appris son dessein, emploia toute son adresse pour lui ôter cette idée mal-entendue de dévotion. Elle l'écoutoit avec douceur. Elle badinoit même agréablement avec lui : mais son esprit demeuroit inflexible, & rien ne paroissoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la visite & les hommages de toute la jeune Noblesse du canton. Elle faisoit semblant de ne point s'appercevoir de l'empressement qu'on marquoit pour elle. Les soupirs de ses Amans la faisoient rire, & elle nous divertissoit par le récit de leurs expressions tendres, qu'elle traitoit de ridicules. Le Comte se desespéroit, de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour, en retournant d'une visite qu'il avoit rendue à un Gentilhomme de ses voisins, il me dit en

riant qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, & qu'on lui ameneroit le lendemain l'Amour même, pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune Gentilhomme, qui étoit arrivé nouvellement de Paris, & qu'il avoit invité à le venir voir. Il eſt vrai que je le trouvai d'une figure charmante, en le voiant entrer au Château avec quelques autres de nos voiſins. Je ne doutai point que ma Fille, qui ne pouvoit avoir le cœur ſi dur qu'elle le faiſoit paroître, étant née d'un Pere & d'une Mere ſi tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune homme, s'il arrivoit qu'il en prît pour elle. Le Comte ne tarda point à leur procurer l'occaſion de ſe connoître. Leurs regards ſe rencontrerent bientôt. Ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois

les yeux attentifs ſur ma Fille. Elle s'apperçut que je l'avois ſurpriſe, dans le moment qu'elle jettoit un coup d'œil ſur le jeune Marquis. Elle en rougit ; & elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le ſoir, un peu malicieuſement, que j'aurois ſouhaité que Monſieur le Marquis de ...., qui me paroiſſoit lui vouloir du bien, eût pu lui plaire ; qu'il me plaiſoit beaucoup à moi-même ; & que j'en aurois fait volontiers ſon Mari. Elle me répondit, avec un dédain de commande, qui étoit démenti par ſa douceur naturelle, que je ſçavois de quel Epoux elle avoit fait choix, & qu'elle n'attendoit que mes ordres pour aller prendre les ſeules chaînes qu'elle vouloit porter. Eh ! ma chere Fille, interrompis-je en l'embraſſant, pourquoi me fais-tu myſtère de

ce qui se passe dans ton cœur ? Pourquoi te contraindre avec un Pere qui t'aime, & qui ne souhaite que de te voir heureuse ? Tu me déguises en vain tes sentimens. Je les ai pénétrés. Le Marquis t'est plus cher que tu ne veux l'avouer, plus cher que tu ne le penses peut-être toi-même. Sa rougeur & son trouble acheverent de me persuader qu'elle aimoit. Le jeune Marquis, qui en étoit devenu amoureux jusqu'à l'excès, & qui ne croioit plus pouvoir vivre sans la voir, me pria d'approuver sa passion, & de lui permettre quelque espérance. Il ne laissa plus passer de jour sans venir au Château. Le mariage se fit enfin, avec une égale satisfaction des deux Amans, & l'applaudissement général de toute la Noblesse du Pays. Je donnai, à ma Fille, tout l'argent qui

me reſtoit, avec les pierreries & les bijoux de mon Epouſe; ce qui montoit du moins à la ſomme de deux cens cinquante mille francs. Le Comte, dont la généroſité n'avoit pas de bornes, lui fit préſent en pur don d'une de ſes plus belles Terres.

Il avoit perdu ſa Femme, peu de tems après ſon mariage, c'eſt-à-dire environ deux mois avant celui de ma Fille; elle ne lui avoit pas laiſſé d'enfans; & je ne lui voiois aucune inclination à prendre de nouvelles chaînes. La crainte de contribuer à cette froideur, par le fond de triſteſſe qui m'accompagnoit toujours, fut le premier motif qui me fit penſer à notre ſéparation. Je n'avois été retenu que par ma tendreſſe pour ma Fille. Son établiſſement me rendoit la liberté de ſuivre ma

plus chere inclination, qui me portoit à la ſolitude. Je jettai les yeux ſur une Abbaye, qui n'étoit éloignée que d'une journée de la demeure du Comte; & ſans pouſſer le détachement du monde auſſi loin que mon Pere, je me flattai d'y pouvoir retrouver la paix du cœur, dans les exercices d'une vie douce & tranquille. Un événement fort extraordinaire, dans lequel je fus mêlé ſans m'y être attendu, mit le ſceau à ma réſolution.

Entre pluſieurs perſonnes de diſtinction, avec leſquelles nous vivions familierement, j'avois conçu beaucoup d'amitié pour un homme de mon âge, qui s'étoit retiré dans une ville voiſine, après avoir été long-tems Conſul de France dans une des Echelles du Levant. Il ſçavoit, comme moi,

la langue Turque. Sa fortune n'avoit pas toujours répondu à sa naissance ; mais cette raison, qui l'avoit conduit dans les Païs étrangers, étoit devenue un motif si puissant pour son industrie, que dans l'espace de quinze ou vingt ans, il avoit amassé des biens considérables. Pour les qualités naturelles, je ne lui connoissois pas d'autre défaut qu'un penchant excessif pour les Femmes. Il joignoit aux plus nobles sentimens de la générosité, de la droiture & de l'honneur, toutes les lumieres & tous les agrémens de l'esprit ; mais s'étant amolli dans un climat voluptueux, il me confessa qu'il y avoit pris des habitudes ausquelles il n'avoit pu renoncer à son retour. Après avoir abusé des libertés de l'Asie, pour se permettre d'entretenir un grand

nombre de Maîtreſſes ; il avoit crû donner beaucoup aux loix & aux bienſéances de ſa Patrie, en réduiſant ſes affections à deux de ces Femmes, qu'il avoit amenées en France, & qu'il ne faiſoit pas difficulté de garder dans ſa maiſon, à titre de malheureuſes Orphelines, qu'il avoit rachetées de l'eſclavage & converties au Chriſtianiſme. L'une étoit Georgienne, & l'autre Cyprienne ; toutes deux d'une figure ſéduiſante, & la plus âgée d'environ vingt-cinq ans. Il avoit deux enfans de la ſeconde ; mais le plus vif penchant de ſon cœur étoit pour la premiere. Elles vivoient dans une parfaite intelligence, par le ſoin qu'il avoit de ne pas leur faire appercevoir d'inégalité dans le partage de ſes affections.

Cet aveu, qu'il me fit un jour,

& ſur lequel j'étois déja prévenu par les ſoupçons publics, m'autoriſoit naturellement à lui repréſenter qu'une intrigue ſi contraire à nos uſages, ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems en France. Mes idées de religion n'étoient pas encore aſſez pures, ni mon zèle aſſez vif, pour me faire emploier des motifs plus puiſſans que ceux de la raiſon & de l'honneur; mais après lui avoir fait enviſager les obſtacles qu'il trouveroit tôt ou tard à ce double commerce, je lui parlai de l'honnêteté naturelle, qui me paroiſſoit bleſſée par l'indifférence qu'il marquoit pour le ſort de ſes Enfans. Il les faiſoit élever avec ſoin, mais dans une campagne éloignée, & ſous des noms déguiſés; ſans aucune vûe pour l'avenir, & comptant uniquement

ſur ſon bien, qui le mettoit toujours en état de pourvoir à leur fortune. Outre la tache de leur naiſſance, qui étoit un mauvais héritage à leur laiſſer, je lui fis conſidérer que ſa vie étant incertaine, comme celle de tous les Mortels, il ne reſteroit aucune eſpérance à ces petits Malheureux, s'il venoit à la perdre par quelque accident. Mon exemple étoit une preuve ſans réplique, dans un cas où les différences mêmes étoient extrêmement à mon avantage, & prouvoit aſſez qu'il ne faut rien attendre de l'équité naturelle, contre les loix de l'ordre établi. En un mot, je me voiois exclus de tous les droits de la ſucceſſion, pour de ſimples formalités civiles, qui avoient manqué au plus ſaint de tous les mariages.

Il parut frappé de ces réflexions;

& dans l'abondance des généreux ſentimens dont il étoit rempli, il acheva de m'ouvrir ſon cœur. Mes deux Eſclaves, me dit-il, ou pour leur donner un nom qu'elles méritent mieux, mes deux Maîtreſſes, ne ſont point des Femmes, dont le mérite ne conſiſte que dans leur figure. Elles ont toutes deux de l'eſprit & de la fierté. J'ai penſé, plus d'une fois, que ſi je me déterminois jamais pour le mariage, ce ne pourroit être qu'en faveur de l'une ou de l'autre; & je les eſtime aſſez pour n'être point arrêté par le ſouvenir de leur ancienne condition. Mais je ſerois cruellement partagé, s'il étoit queſtion du choix. Vous n'en ſçauriez juger, ajoûta-t-il, ſi je ne vous explique, par quelle ſorte de lien je ſuis attaché à ces deux Femmes, & comment

elles ſont tombées entre mes mains.

La Cypriote, qui ſe nommoit Heléne Arriki, avoit été enlevée dans ſon Iſle par un Officier Turc, qui l'amena dans le Port où je réſidois, pour la conduire à la Ville où il avoit ſon établiſſement. Soit qu'il l'eût enlevée malgré elle, comme elle s'eſt toujours efforcée de me le perſuader, ſoit que le répentir eût ſuivi de près quelque folle paſſion, elle ſe déroba le ſoir à ſon Raviſſeur ; & n'aiant pas eu de peine à ſe faire conduire chez le Conſul de France, elle vint, en qualité de Grecque, me demander ma protection contre une violence ſuppoſée. Je ne balançai point à la lui accorder. Ma déclaration, que je fis ſur le champ au Cadi, eut tout l'effet qu'elle en avoit eſpéré. L'Offi-

cier Turc eut à peine le tems de ſe mettre à couvert par la fuite. Heléne demeura tranquille dans ma Maiſon, pour attendre un Vaiſſeau qui fît voile en Chypre. Mais ſa beauté n'aiant pas eu moins de part que la juſtice au ſervice que je lui avois rendu, je ne pûs la voir long-tems, dans cette familiarité, ſans lui faire connoître une partie de mes ſentimens. Ce n'étoit point une paſſion, qu'elle m'avoit inſpirée; cependant les marques en furent aſſez preſſantes, pour lui perſuader qu'elle avoit pris beaucoup d'empire ſur mon cœur. Je dûs peut-être, à ſa vanité plus qu'à ſon amour, les complaiſances qu'elle eut pour moi; d'autant plus que ſa naiſſance, qui étoit honnête, & le pouvoir qu'elle avoit de diſpoſer d'elle-même, donnant beau-
coup

coup de prix au ſacrifice qu'elle me faiſoit de ſa liberté ; je lui promis une eſpèce de ſupériorité ſur pluſieurs autres Femmes, que j'avois achetées ſucceſſivement, & qui ne pouvoient lui diſputer cette préférence. Auſſi la paix n'en regna-t-elle pas moins entre ſes Rivales. J'eus d'elle mes deux Enfans ; ils me la rendirent encore plus chere, parce que je n'en avois d'aucune de ſes Compagnes, & je lui dois le témoignage, qu'elle n'a jamais abuſé des droirs que cette nouvelle diſtinction lui donnoit ſur toutes les autres.

Dans le deſſein que je méditois déja de repaſſer en France, avec un bien qui ſuffiſoit à mon ambition, il auroit été fort heureux pour moi que ma ſituation n'eût pas changé, & qu'en laiſſant une douzaine de Femmes, dont je n'a-

vois jamais compté de me faire accompagner jusqu'en Europe, j'eusse pu revenir avec la seule Heléne, à laquelle ses deux Enfans m'attachoient, & que j'aurois été le maître de présenter ici sous le titre qu'il m'auroit plû de lui accorder. Je ne me sentois pas même d'éloignement à lui en donner un légitime, & je n'étois combattu que par le soupçon, qui m'étoit toujours resté de ses amours avec l'Officier Turc. Mais une avanture, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout-d'un-coup mes dispositions.

Dans un voiage, que je fus obligé de faire en Perse, pour les affaires du Roi, j'avois pris pour guide, à mon retour, un Arabe, dont on m'avoit garanti le courage & la fidélité. Ma suite n'é-

toit composée d'ailleurs que de quatre Domestiques. Un jour en traversant un désert d'Arabie, la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les Sauterelles avoient répandue dans tous les Puits qui se trouvent sur la route, nous avoit réduits pour toute ressource à une petite quantité d'eau fraiche, que mes gens portoient dans des outres ; nous apperçûmes, à quatre cens pas d'une colline, un Cavalier bien monté, qui venoit vers nous à toute bride. Je m'arrêtai, avec quelque défiance, dans un lieu rempli de Brigands. Mes gens, qui étoient armés de fusils, coucherent le Cavalier en joue. Il retint son cheval, & nous cria, en langue Turque, qu'il ne pensoit point à nous insulter. En nous tenant ce discours, il reculoit sur ses

traces, pour ſe mettre hors de la portée de nos armes ; & lorſqu'il ſe crut en sûreté, il fit entendre, par quelques ſignes de la main, qu'il déſiroit de nous parler. Mon Arabe ne balança point à s'approcher de lui. Je les laiſſai un moment enſemble. Après quelques mots d'explication, le Cavalier, s'étant aſſûré qu'il n'avoit rien à craindre, deſcendit de cheval. Les complimens ne furent pas longs. Il étoit ſi plein de ſon malheur, qu'il me demanda auſſi-tôt notre aſſiſtance. J'ai, me dit-il, derriere cette colline, une groſſe compagnie que j'amene d'Alep. Avancez-vous, pour être témoin de notre funeſte ſituation ; & peut-être aiderez-vous à notre ſalut. Je montai la colline avec mes gens ; & je découvris bien-tôt la Caravane, composée d'une ving-

taine de Valets, & d'environ cent chameaux, qui servoient à porter dans des Bahus, à la maniere de Perse, deux cent Filles, âgées de douze à quinze ans. Elles étoient dans un état, dont la seule vûe inspiroit la pitié, couchées par terre, la plûpart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, & le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jettoient des cris pitoiables, & d'autres s'arrachoient les cheveux. Jamais je ne serai aussi touché, que je le fus de ce spectacle; & quoique j'entrevisse une partie de la vérité, je demandai au Cavalier qui étoient ces miserables Filles, & d'où venoient leurs lamentations? Il me répondit, en Italien, que je voiois sa ruine entiere; qu'il étoit un homme perdu, & plus désespéré cent fois

que toutes ces Filles. Il y a dix ans, ajoûta-t-il, que je les élève dans Alep, avec des ſoins & des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'eſt ce que j'ai pû raſſembler de plus beau en Gréce & en Arménie; & dans le tems que je les conduis pour les vendre à Bagdad, où la Perſe, l'Arabie & le païs du Mogol s'en fourniſſent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris ce chemin comme le plus sûr.

Ce récit m'inſpira une égale horreur pour ſa perſonne & pour ſa profeſſion. Cependant je feignis d'autres ſentimens, pour l'engager à m'apprendre le reſte de ſon avanture. Il continua librement; & nous montrant des foſſes, qui venoient d'être comblées; j'ai déja fait enterrer, me dit-il, plus

de vingt de ces Filles, & dix Eunuques, qui ſont morts pour avoir bû de l'eau des Puits. C'eſt un poiſon mortel pour les hommes & les bêtes. A peine même y trouve-t-on de l'eau ; ce ne ſont que des Sauterelles mortes, dont l'odeur ſeule eſt capable de tout infecter. Je n'ai, pour ſoutenir les plus foibles de mes Filles, que le lait de quelques Chameaux femelles ; & ſi l'eau continue de leur manquer, il faut m'attendre à laiſſer dans ce déſert la moitié de mes eſpérances.

Pendant que je déteſtois, au fond du cœur, la barbarie de cet infâme Marchand, la compaſſion dont j'étois rempli pour tant de Malheureuſes, me tiroit les larmes des yeux. Mais je fus pénétré de ſaiſiſſement & de douleur, lorſque j'en vis neuf ou dix, qui

touchoient à leur fin, & que j'apperçûs, sur les plus beaux visages du monde, les dernieres grimaces de la mort. Je m'approchai d'une d'entre elles, qui alloit expirer; & coupant la corde qui attachoit une de mes Outres, je me hâtois de lui offrir moi-même à boire. Mon guide Arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit son arc, & d'un coup de flêche il tua la jeune Fille que je voulois secourir. Ensuite il jura qu'il traiteroit de même toutes les autres, si je continuois de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton brutal, que si tu prodigues le peu d'eau qui nous reste, nous serons bientôt réduits à la même extrémité? Sçais-tu que d'ici à vingt lieuës,

il n'y en a pas une goutte qui ne ſoit empoiſonnée ? En me tenant ce diſcours, il fermoit les outres, & les attachoit au cheval, avec une action ſi violente, & tant de fureur dans les yeux, que la moindre réſiſtance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conſeilla au Marchand Turc d'envoyer quelques-uns de ſes gens, avec des Chameaux, vers un Marais qu'il lui nomma, & qui ne devoit pas être fort éloigné, dans lequel il ſe trouve des eaux vives, qui pouvoient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les Arabes ne vinſſent lui enlever ce qui lui reſtoit de ſa marchandiſe, l'empêchoit de prendre ce parti ; & nous le laiſſâmes dans une irréſolution, dont nous ne vîmes pas la fin. Je ne dirai rien

des cris que j'entendis jetter à tant de victimes innocentes, lorſque nous voiant partir, elles perdirent l'eſpérance qu'elles avoient conçue de notre arrivée. Ce ſouvenir m'attendrit encore. Mon Arabe en prit une, que le Marchand n'oſa lui conteſter, & la mit en croupe derriere lui ; dans le deſſein, me dit-il, de la donner à ſes Femmes.

Pendant la ſuite de ma route, j'eus l'occaſion continuelle de voir & d'entendre cette jeune Fille, qui parloit fort bien la langue Turque. Elle ſe donna le nom de Sergie, qu'elle porte encore. Ma compaſſion pour ſon infortune fût bien-tôt fortifiée par mon goût pour ſa figure. En approchant de la ville où j'étois attaché par mon Emploi, je fus ſi preſſé de ces deux ſentimens, que

je proposai à l'Arabe de me la vendre. Il n'en fit difficulté que pour en tirer un plus haut prix. En me soumettant à ses conditions, je fis valoir ma libéralité, comme une récompense de plus, que j'étois bien-aise d'accorder à ses services ; mais au fond je tenois déja si fort à cette innocente créature, que je n'aurois rien épargné pour l'obtenir.

Cependant l'ordre de la Cour m'appellant en France, pour y rendre compte de ma commission, je la laissai avec mes autres Femmes sous la conduite d'un vieil Arménien, que je m'étois attaché par mes bienfaits. Mon absence ne dura qu'un an, & je ne retournai point assez satisfait du traitement des Ministres, pour renoncer au dessein que j'avois de quitter mon Poste. Les seules

raiſons, qui m'y retinſſent encore, étoient quelques intérêts de commerce, que je ne pouvois démêler tout d'un coup ; & je dois confeſſer, que trois ou quatre mois de ſéjour en France aiant beaucoup diminué mon goût pour les Femmes du Levant, je ne reſpirois, en partant de Marſeille, que la liberté de revenir dans ma Patrie, pour m'y établir par un heureux Mariage.

Mais l'amour me préparoit de nouveaux piéges. Je trouvai Sergie dans un éclat de jeuneſſe & de beauté, qui me fit oublier longtems mes projets, & je m'attachai ſi fortement à elle, que toutes mes autres Maîtreſſes eurent le chagrin de ſe voir entierement negligées. Elle parut prendre les mêmes ſentimens pour moi. Cependant l'excès de ma paſſion ne

m'empêcha point de remarquer, dans ſon caractère, quelque choſe de rude, que tous mes ſoins ne furent pas capables d'adoucir. La paix de ma maiſon s'en reſſentit. Auſſi-tôt que mes préférences furent déclarées pour elle, ſon humeur s'exerça ſur ſes Compagnes, quoiqu'elle n'eût pas même le prétexte de la jalouſie ; & dans le doute où j'étois de quel côté venoit la cauſe de leurs diviſions, je lui ſacrifiai ſucceſſivement celles qui avoient le malheur de lui déplaire. Dans l'eſpace d'un an, elle me fit revendre pluſieurs belles Femmes, dans leſquelles je n'avois jamais trouvé que de la complaiſance & de la ſoumiſſion. Heléne fut la ſeule qu'elle sembla reſpecter. La qualité de Mere eſt un titre, qui s'attire comme naturellement des diſtin-

ctions entre les Femmes de cet ordre. D'ailleurs le refroidissement de ma tendresse n'avoit pas diminué ma considération pour Heléne ; & je n'oubliois pas qu'avec le mérite de m'avoir donné deux Enfans , elle avoit celui d'être d'une race connue , & de m'avoir accordé volontairement son affection. Elle avoit, dans ma Maison , une sorte d'autorité , qui la consoloit de ne pas tenir le premier rang dans mon cœur ; comme Sergie étoit flattée de l'empire que tout le monde lui connoissoit sur moi.

Ce fut dans cette situation que l'idée de la France me revenant à l'esprit , je jugeai qu'il ne me seroit pas difficile d'y retourner avec mes deux Maîtresses. J'avois eu le tems de faire agréer ma démission à la Cour. Ce nouveau

projet fut presqu'aussi-tôt exécuté que conçu. Heléne & Sergie, charmées de passer dans un Païs libre, avec tous les agrémens qu'elles pouvoient s'y promettre de ma fortune, s'unirent pour me confirmer dans ma résolution. Elles s'engagerent à vivre dans une parfaite intelligence. Je leur promis une part égale à mes soins. Sergie se contenta de l'assurance que je lui donnai particulierement, de lui conserver toujours ma prédilection; Heléne fondant ses assurances sur deux Enfans, pour lesquels j'avois tous les sentimens d'un Pere, ne fut pas moins satisfaite de son partage.

Nous quittâmes l'Asie; nous arrivâmes heureusement à Marseille. Je pris le parti de m'établir dans une Province éloignée de la mienne, pour ne pas exposer mes

deux Maîtresses & mes Enfans, à la jalousie de ma Famille ; cette précaution m'a réussi. Je mene, depuis trois ans, une vie fort heureuse : graces à l'égalité que j'entretiens, la paix regne entre Heléne & Sergie. Elles sentent que leur bonheur en dépend. Mes Enfans sont bien élevés. Je ne me suis point encore apperçu que le Public ait pénétré mon sécret. Enfin rien ne manque à la douceur de ma vie. Cependant je vous avoue que vos raisonnemens me font naître des inquiétudes & des remords.

Ils sont si justes, lui dis-je, que je vous exhorte à ne pas les étouffer. Vous êtes Chrétien, vous êtes mortel ; mais, si vous pardonnez un peu de liberté à mon amitié, l'honneur seul doit suffire pour vous ramener aux principes de votre Patrie.

Je ne pouſſai pas le zéle plus loin, parce que je n'étois pas moi-même à ce degré de lumiere, qui fait tout peſer dans la balance de la Religion. Mais, quelques jours après, j'eus lieu de m'applaudir de mes conſeils. Mon Ami revint au Château, d'un air ſombre, qui me fit deviner une partie des réflexions qui l'agitoient. Il marqua de l'impatience, pour m'entretenir à l'écart ; & dans une longue explication, où j'admirai cent fois l'excellence de ſon naturel, il me déclara qu'il penſoit à remplir tous les devoirs de la Religion & de l'honneur. Mais, après m'avoir remercié de lui en avoir inſpiré le déſir, il me confeſſa qu'il y voioit des difficultés preſqu'invincibles. Ce n'étoit plus ſa paſſion pour Sergie, qui l'arrêtoit ; car il avoit reconnu tout-

d'un-coup, me dit-il, qu'il se devoit à la Mere de ses deux Enfans, & que tout parloit en faveur d'Heléne. D'ailleurs il entroit dans l'âge, où la chaleur des sens commence à diminuer. Mais il avoit déja pressenti sa Georgienne. Entre plusieurs jeunes gens, auxquels il avoit observé qu'elle paroissoit aimable, il lui avoit demandé s'il n'y en avoit pas un qui lui plût; & se retranchant sur les loix de France, qui ne lui permettoient pas de vivre avec deux Femmes, il s'étoit avancé jusqu'à lui promettre de ne pas menager son bien, pour lui faire un sort heureux avec un Mari de son choix. La jalousie, ou sa fierté naturelle, l'avoit éclairée sur le motif de cette proposition; surtout lorsqu'elle avoit consideré qu'on ne parloit de rien pour He-

léne. Elle avoit fait connoître au Consul, qu'il lui seroit difficile de la tromper, & qu'elle se donneroit plutôt la mort que de lui voir accorder des préférences à sa Compagne. Cependant il ne paroissoit point encore qu'elle le soupçonnât de penser lui-même au mariage. C'étoient les droits d'une ancienne possession qu'elle faisoit valoir, & le Traité, sans lequel elle prétendoit que son Maître, ou son Amant, n'auroit pû la forcer de quitter la Turquie. Cetté réponse s'étoit faite avec des torrens de larmes, qui avoient attendri l'honnête Consul, & qui le flattoient par l'endroit le plus sensible, en lui persuadant qu'il étoit encore aimé.

Son récit fut accompagné d'une émotion si vive, que je le crus retombé dans toutes ses foibles-

ſes ; & ne me croiant point obligé de les combattre plus long-tems, je me ſerois réduit à le plaindre. Mais il ne me laiſſa point le tems de lui répondre : Vous avez vécu en Turquie, me dit-il, vous en ſçavez la Langue ; vous connoiſſez le caractère des Femmes ; & j'ai parlé de vous plus d'une fois à Sergie, qui ſouhaite depuis long-tems l'occaſion de vous voir. Perſonne ne ſeroit plus capable que vous de la faire entrer dans un plan, dont vous voyez que tout l'avantage eſt pour elle-même. Mon cher Conſul, lui répondis-je ſans balancer, quelque éloignement que j'aie pour les embarras de cette nature, je ne ſçais point me refuſer à la voix de l'honneur & de l'amitié.

Il ne reſtoit qu'à me donner

l'occaſion de voir Sergie. J'offris, avec la même ſatisfaction, de me rendre à la Ville, ſous le plus ſimple prétexte, & de deſcendre chez le Conſul, que je n'avois jamais vû dans ſa Maiſon. Le Comte, mon Neveu, m'accompagna, ſans avoir aucune part au ſecret de l'avanture; & je tirai beaucoup d'avantage de ſa préſence, pour me procurer toute la liberté dont j'avois beſoin dans ma commiſſion.

Je fus préſenté à Sergie, comme un François à demi Turc, qui conſervoit beaucoup d'eſtime pour les Femmes d'un Païs, dont il avoit amené la ſienne. Dans les mouvemens paſſionnés qui l'agitoient, elle prit tout-d'un-coup de la confiance pour moi. A peine eut-elle reçû mes premiers complimens dans ſa

Langue, que se plaignant de ses malheurs, elle me demanda quelques momens d'entretien. Le Consul avoit affecté de s'éloigner; & je fis signe au Comte de le suivre. Lorsque je fus seul avec elle, ses confidences me furent annoncées par un déluge de pleurs. Ensuite, composant un peu mieux son visage, elle me pria de l'écouter. L'Histoire qu'elle me fit, de son esclavage & de ses amours, ressembloit assez à celle que j'avois entendue; à l'exception de sa naissance, dont elle me dit qu'elle avoit toujours fait mystère au Consul, par menagement pour une malheureuse Famille, dont elle ne vouloit point augmenter les disgrâces: mais n'aiant plus d'autre ressource, ajoûta-t-elle, pour obtenir ma pitié, & celle des honnêtes gens, dans un Païs

étranger, elle ne me cachoit point qu'elle étoit d'une race fort noble de Georgie, & qu'elle avoit été enlevée dès l'âge de dix ans, avec une Mere veuve, qui étoit morte de douleur peu de tems après : qu'en mourant, cette chere Mere lui avoit laissé un témoignage de son origine, dans un Ecrit de sa main : que pour elle, aiant été conduite à Alep par un Marchand d'Esclaves, elle n'avoit pas cessé de déplorer son sort jusqu'à l'avanture du Désert, où changeant de maître, & se voiant bientôt entre les mains d'un François, elle avoit commencé à se promettre quelque chose de la bonté du ciel ; que les faveurs qu'elle avoit reçûes chez le Consul avoient soutenu ses espérances, jusqu'à lui faire trouver de la douceur dans cette nouvelle

ſituation ; qu'il l'avoit traitée en effet avec une diſtinction, qui l'avoit fait conſentir à le ſuivre, lorſqu'il s'étoit déterminé à changer de ſéjour, quoique les Loix Turques ne permiſſent point aux Chrétiens d'enlever une Eſclave des Etats du Grand-Seigneur ; enfin, que loin de ſouffrir à regret une autre Femme, qui partageoit l'affection de ſon Maître, avec l'avantage d'en avoir deux Enfans, elle s'étoit réjouie de ſe voir donner une Compagne de ſa Nation : mais qu'elle n'étoit partie que ſous la condition, religieuſement jurée, de ne jamais perdre l'égalité du rang, & qu'elle étoit ſi ferme dans cette prétention, que tous les ſupplices ne lui feroient pas abandonner ſes droits : que cependant le Conſul avoit la cruauté de l'exiger ; qu'il lui

lui avoit proposé lui-même cette horrible injustice, au mépris de ses sermens, sans lui tenir compte de six ans d'amour & de services, sans être touché de ses larmes & de son désespoir ! qu'elle imploroit ma pitié, mon secours, mes conseils : que l'offre qu'il lui faisoit, de la marier avec l'homme qu'elle voudroit choisir, étoit une marque du plus injurieux mépris; que cet excès d'indifférence pour une Femme, qu'on avoit adorée, étoit plus insupportable que la mort même ; que dans le dessein qu'elle avoit déja formé de se la donner, elle recevoit quelque consolation d'avoir un témoin de ses derniers sentimens ; & qu'au fond elle n'avoit rien à regretter dans la vie, puisqu'elle se voioit aussi malheureuse du côté de l'amour, qu'elle l'avoit été, pres-

qu'en naiſſant, par les perſécutions de la fortune.

Après cet emportement de douleur & ce flux d'éloquence Orientale, elle me préſenta l'Ecrit, dont elle m'avoit parlé, où je lus en effet qu'une Femme, qui ſe diſoit ſa Mere, rendoit témoignage, au dernier moment de ſa vie, que la jeune perſonne, qui avoit le malheur d'être Eſclave avec elle, étoit Fille d'un Seigneur Georgien, qu'elle nommoit. Je lui rendis ſon Billet, avec une profonde reverence, qui lui fit juger avantageuſement de l'opinion que je prenois d'elle. Il ne portoit néanmoins aucune marque, qui pût empêcher de le prendre pour une fiction. Mais quoique je connuſſe la facilité des Georgiennes à s'exprimer, & le tour romaneſque qu'elles ſavent

donner à leur langage, j'avois crû diſtinguer dans le ſien un ton ſi noble, & des apparences ſi naturelles de bonne foi, que j'en fus aſſez frappé, pour la regarder avec plus de reſpect que je n'en avois conçû pour elle ſur le récit du Conſul. Sa figure n'étoit pas moins propre à m'en inſpirer. C'étoit une brune de la plus belle taille, dont l'âge ne paroiſſoit pas fort au-deſſus de vingt ans. Je ne fus pas ſurpris qu'elle eût fait long-têms de fortes impreſſions ſur un homme auſſi ſenſible que le Conſul; & je commençai à craindre qu'il ne lui en coûtât beaucoup pour en ſurmonter les reſtes. Mon embarras, au dernier moment, fut à chercher ma réponſe. J'étois venu pour gagner la confiance de Sergie, & je n'avois pû prévoir qu'elle me ſeroit accordée

ſur le champ avec ſi peu de réſerve. Il y auroit eu de l'imprudence à lui faire connoître que j'étois déja informé de ſes peines ; & les ſuppoſant ſinceres, je devois craindre de les redoubler. Auſſi pris-je le parti de me renfermer dans quelques aſſurances de ſervice, avec le ſoin d'ajoûter que connoiſſant à fond le caractère du Conſul, je me rendois garant de toutes ſes promeſſes. Je ſçaurai, lui dis-je, le fond de ſes ſentimens. Il me permettra de vous voir ; & vous me trouverez, Madame, tout le zéle d'un Turc à vous obliger. Elle me promit d'attendre plus tranquillement mes explications. Dans le reſte de notre entretien, je parlai avec admiration de ſon eſprit & de ſes charmes ; & je lui fis une peinture adroite de tous les avantages qu'une Fem-

me de ſon mérite pouvoit ſe promettre en France, lorſqu'elle y paroîtroit dans une ſituation digne d'elle.

Mes flatteries eurent du moins le pouvoir d'arrêter ſes larmes. Mais lorſque je commençois à m'applaudir de ma négociation, une autre ſçéne vint augmenter mon embarras. Heléne, qui n'étoit pas encore informée des vûes du Conſul, avoit reçû de ſa Compagne des reproches fort amers, & n'avoit répondu qu'en déſavouant le deſſein qu'on lui attribuoit de vouloir regner ſeule. Elle n'avoit pas perſuadé Sergie; mais ſe croiant elle-même intéreſſée dans un incident qu'elle ne comprenoit pas, elle ne put remarquer que le Conſul avoit pris ſoin de la tenir occupée pendant ma viſite, & que j'étois demeuré ſeul

avec ſa Compagne, ſans former des ſoupçons qui lui firent ſouhaiter auſſi de me voir. Elle ſçavoit, comme Sergie, que j'avois fait un long ſéjour au Levant, & que j'en étois revenu avec une Femme Turque. Son intérêt propre, ou ſa curioſité, qui lui avoit fait tout obſerver, me l'amena lorſque je penſois à réjoindre le Comte. Sergie me la fit connoître, par quelques plaintes de la hardieſſe qu'elle avoit de nous interrompre. Mais loin de s'en offenſer, elle répondit avec modération, que n'aiant point de reproche à ſe faire, elle étoit bien aiſe de ſe juſtifier devant moi, ſur toutes les peines dont elle ne doutoit pas que Sergie ne m'eût entretenu; & qu'elle ſe croioit d'ailleurs le même droit de rechercher ma connoiſſance & mon

amitié. Le Consul m'avoit averti qu'il ne l'avoit informée de rien ; de sorte qu'aiant conçu dans un instant la nature de leur démêlé, je n'eus pas de peine à les satisfaire toutes deux, en répetant que cette affaire ne me paroissoit qu'un mal entendu, dont je leur promettois l'éclaircissement. Sergie se contenta de protester avec beaucoup de fierté, qu'elle ne souffriroit jamais de mépris. Heléne jura qu'elle étoit injustement accusée. Je les priai de se fier à ma promesse ; & partageant mes éloges entr'elles, je regrettai, comme je l'avois déja fait avec Sergie, qu'elles ne fussent point dans un état qui pût leur assurer, en France, tous les agrémens qu'elles méritoient avec des qualités si distinguées. Heléne m'entendit. Notre fortune, me dit-elle, &

nos engagemens s'y oppoſent. Cette idée, que je voulois leur inſpirer, étoit le fond de toutes mes eſpérances, dans l'entrepriſe que j'avois formée de me rendre utile à mon Ami. Je crus avoir gagné beaucoup en laiſſant derriere moi la ſemence d'une réflexion ſi ſéduiſante, & je me retirai fort ſatisfait de ma premiere viſite.

J'étois convenu, avec le Conſul, que pour éviter toute apparence d'un deſſein concerté, nous ne demeurerions pas à dîner chez lui; & cet arrangement lui avoit fait croire qu'il pouvoit ſe diſpenſer, ſans affectation, de me faire voir Heléne. Mais lorſqu'il eut appris que je l'avois vûe, & qu'il ſçut de moi-même que j'augurois bien de ma commiſſion, il nous retint par les plus vives inſtan-

ces. J'évitai de l'entretenir ſeul, & je lui recommandai ſeulement de ne rien changer à ſa conduite. Le dîner fut agréable. La Turquie & ſes uſages firent le ſujet d'une converſation fort animée, où le chagrin des Dames ne les empêcha point d'entrer d'aſſez bonne grace. En les quittant, je demandai au Conſul, en leur préſence, la permiſſion de les revoir ſouvent : il me l'accorda dans les meilleurs termes ; & je fis connoître à Sergie, par quelques ſignes, que j'en uſerois pour la ſervir.

Quoique je ne penſe point à la juſtifier, il eſt vrai que les événemens ne tournerent point en ſa faveur. En arrivant au Château du Comte, je trouvai un Courier, qui m'apprit que ma Fille étoit dangereuſement malade. Mon

Gendre me pressoit de me rendre incessamment chez lui ; & je n'avois pas besoin de cette exhortation , pour voler auprès d'une chere Fille, qui me tenoit lieu de tout. J'y passai quinze jours entiers, pendant lesquels Sergie eut peu de part à mes soins. Cependant ma Fille fut à peine hors de danger, que je pensai à retourner chez le Consul : mais lorsque je me disposois à partir, je le vis arriver lui-même chez mon Gendre , où son premier empressement fut de me conduire à l'écart. Il ne put ouvrir la bouche , sans avoir versé quelques larmes. Le croirez-vous jamais ? me dit-il. Sergie a juré ma mort. Elle a déja tenté deux fois de me faire ôter la vie. Ensuite, il me raconta que cinq ou six jours après ma visite, un jeune homme de la ville, du

nombre de ceux auxquels il avoit remarqué de l'inclination pour cette Femme, étoit venu l'avertir qu'elle lui avoit proposé de se donner à lui, s'il vouloit la rendre libre par la mort du Consul; que pour l'encourager au meurtre, elle lui avoit offert, avec son cœur, une grosse somme d'argent, qu'elle se promettoit d'enlever, & qui devoit leur servir à chercher un asyle hors de France; que ce jeune homme, quoique fort amoureux jusqu'alors, ne l'avoit écoutée qu'avec horreur: mais qu'en faisant vœu de ne la revoir jamais, il n'avoit pas laissé de lui demander le sujet d'une haine si noire; qu'elle s'étoit défiée de cette question, & que prenant tout d'un-coup un visage riant, elle l'avoit raillé, de ne pas comprendre que c'étoit une

épreuve à laquelle elle avoit voulu mettre son amour ; qu'ensuite, feignant de n'y plus penser, elle ne lui avoit parlé que de sa fuite, comme d'une résolution sérieuse, & qu'elle avoit continué de s'offrir à lui, s'il vouloit fuir avec elle : qu'il avoit feint lui même d'accepter cette proposition, dans le seul dessein d'en avertir le Consul, & d'oublier une si dangereuse femme ; mais qu'elle avoit exigé que leur départ ne fût pas réjetté plus loin que la nuit suivante, & que le jeune homme avoit à peine eû le tems de se décharger de cet horrible secret.

Eh ! quel parti prîtes-vous ? demandai-je au Consul, dans l'excès de mon étonnement. Il me dit, qu'il s'étoit contenté de la resserrer sur le champ dans sa chambre, où elle étoit encore sous

la clef ; mais qu'il n'étoit pas à la fin de ſon récit : que ne m'aiant pas trouvé chez le Comte, où il s'étoit rendu auſſi-tôt pour recevoir mes conſeils, il avoit pris la réſolution d'attendre mon retôur ; que pendant les jours ſuivans il avoit laiſſé Sergie dans ſa ſolitude, ſans lui donner la moindre connoiſſance des lumieres qu'il avoit reçûes, & ſans ceſſer de la faire traiter avec décence : qu'elle avoit marqué d'abord de la triſteſſe & de l'inquiétude, mais qu'enſuite aiant parû s'accoûtumer à ſa ſituation, elle avoit parlé avec douceur au Domeſtique qui la ſervoit ; que cette familiarité avoit augmenté de jour en jour ; &, qu'enfin, elle lui avoit fait auſſi toutes les propoſitions qu'on vient de lire, avec cette ſeule différence, que pour flatter ſon orgueil,

elle lui avoit offert de le rendre un grand Seigneur en Georgie. Le Domeſtique étoit un garçon timide, que des offres de cette nature avoient moins tenté qu'effraié, & qui n'avoit rien eu de ſi preſſant que d'en avertir ſon Maître. Ce fut hier, ajoûta le Conſul, avec de nouvelles marques de conſternation, hier au ſoir, que tous ces attentats furent propoſés. Quelle récompenſe pour tant de bienfaits !

J'étois auſſi pénétré, que lui, d'horreur & d'indignation. Cependant je ne pouvois comprendre qu'une Femme, ſans éducation même, ſans principes, telle que devoit être une Eſclave qu'il avoit achetée preſque dans l'enfance, fût capable de ces monſtrueux emportemens, ſans une raiſon plus forte que toutes celles

dont j'étois informé. Je concevois bien que dans le chagrin de mon absence, & dans le doute de ma fidélité, tous les transports de Sergie avoient pû renaître, & qu'ils l'avoient pû conduire au dernier désespoir : mais lorsqu'elle m'avoit parlé de vengeance, elle n'avoit menacé que sa propre vie ; & je voiois toute sa haine attachée au Consul, avec un oubli d'elle-même, qui sembloit démentir sa fierté. Je ne fis pas difficulté de demander à mon Ami, s'il n'avoit pas négligé la précaution, que je lui avois recommandée, de ne rien changer à sa conduite. Il m'avoua, en rougissant, que le jour même de ma visite, aiant remarqué de l'agitation dans Heléne, qui lui étoit dévenue plus chere depuis ce qu'il pensoit à faire pour elle, il

lui avoit confié toutes ses vûes dans un entretien particulier ; & que pour la rassûrer entierement, il avoit passé la nuit suivante avec elle. Je ne doutai plus que Sergie ne les eût observés, & que de si cruelles préférences n'eussent redoublé toutes ses fureurs. Mais il étoit trop tard pour y chercher du remede. Que ferez-vous d'elle ? demandai-je au malheureux Consul. Il me répondit qu'il étoit venu pour me consulter. Je ne vois plus d'autre parti, lui dis-je, que de la renvoier au Levant, avec une somme qui la mette à couvert de l'indigence, & de la faire conduire jusqu'à Marseille par un guide assez sûr pour vous répondre de son embarquement. Il approuva ce conseil : mais craignant de ne pouvoir le faire goûter à Sergie, il me

conjura de prendre cette nouvelle commiſſion. J'y conſentis d'autant plus volontiers, qu'avec l'occaſion de juſtifier mon abſence, que je ne me ſerois pas pardonnée pour toute autre cauſe, j'avois celle d'approfondir un myſtère qui me laiſſoit encore de l'incertitude.

Dès le matin du jour ſuivant, je me rendis à la Ville, où ma premiere attention fut de ſçavoir d'Helene quelle idée elle avoit priſe de ſa Compagne dans une longue familiarité, & s'il n'étoit rien arrivé, depuis ma viſite, qui lui eût fait naître des ſoupçons. Elle me dit qu'à la réſerve d'une exceſſive hauteur, elle n'avoit jamais reconnu que de la droiture & de la bonté dans Sergie ; mais que ſans s'attendre à de ſi furieuſes extrémités, elle avoit jugé, en apprenant les réſolutions

du Conſul, qu'elles ne s'exécuteroient pas ſans trouble ; qu'elle l'en avoit averti, & qu'il avoit trop compté ſur le premier effet de mes ſoins, dont mon abſence avoit ruiné apparemment tout le fruit. Après cette explication, dont je tirai du moins quelques lumieres pour mon entrepriſe, je me fis conduire à la chambre de Sergié. Elle n'avoit vû perſonne, depuis ſes dernieres propoſitions ; & le refus du Domeſtique aiant dû la jetter dans de vives inquiétudes, je ne ſais à quoi elle s'attendoit : mais je la trouvai aſſiſe, près d'une table, la tête appuiée ſur une main, & je crus remarquer ſur ſon viſage les traces de ſes larmes. Quoiqu'elle dût me reconnoître aiſément, elle ne fit aucun mouvement pour ſe lever ; & le ſeul

changement qu'elle mit dans sa posture fut d'étendre sur ses yeux les doigts de la main qui soutenoit sa tête. Ainsi, paroissant affecter de ne me pas voir, elle reçut avec la même indifférence quelques mots de civilité que je lui dis en entrant. Elle ne me fit aucune réponse ; & son silence me donna le tems de prendre une chaise, sur laquelle je m'assis devant la sienne.

Je ne me plaignis point du refus qu'elle faisoit de me regarder & de me répondre, Mon premier discours ne contint que des excuses d'une absence trop longue & trop nécessaire, qui avoit retardé malgré moi l'exécution de mes promesses. Je lui parlai de ma Fille, de la tendresse que je lui devois, de sa maladie, qui m'avoit fait craindre de la perdre,

& qui m'avoit fait paſſer quinze jours au chevet de ſon lit ; enfin je donnai à cette raiſon toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la vérité. Sergie demeura dans la même poſture & dans le même ſilence. Je lui dis, que dans le chagrin que je reſſentois de n'avoir pû revenir plutôt à la Ville, je me reprochois particulierement de ne lui avoir pas expliqué les véritables ſentimens du Conſul, dont il s'étoit ouvert à moi comme à ſon meilleur Ami;& qu'aiant même été chargé de l'en inſtruire dans ma premiere viſite,je n'avois différé à lui donner cette ſatisfaction, que pour me procurer à moi-même l'honneur d'être mieux connu d'elle, & le tems de mériter ſa confiance : que l'âge du Conſul, de juſtes mouvemens de Religion, & la ſoumiſſion

qu'il devoit aux Loix de ſon Païs, l'obligeant d'abandonner un genre de vie qu'il s'étoit permis dans ſa jeuneſſe, il avoit penſé à s'engager dans un mariage légitime; que ſon choix n'avoit pû tomber que ſur l'une de ſes deux Maîtreſſes; que toutes les préférences de ſon cœur avoient été pour ſa chere Sergie, & qu'il n'avoit rien mis en balance avec elle: mais qu'on lui avoit repréſenté comme l'indiſpenſable obligation d'un homme d'honneur, de ne pas rendre ſes Enfans malheureux, dans un Païs où leur naiſſance entraînoit la perte de tous les droits de la ſociété, lorſqu'elle n'étoit pas réparée par les cérémonies de l'Egliſe: qu'une raiſon ſi forte l'avoit porté à ſe faire violence, à ſacrifier ſes propres inclinations au devoir, ſur-tout

lorſqu'il avoit conſidéré que ſon âge n'étoit plus celui du plaiſir, & que celle de ſes deux Maîtreſſes, qui deviendroit ſa Femme, ne ſeroit pas la plus heureuſement partagée ; mais qu'en ſe déterminant à ce ſacrifice, il ne s'étoit occupé que du bonheur de Sergie ; qu'il avoit ajoûté que dans une jeuneſſe ſi peu avancé, avec tant de graces & de perfections, elle pouvoit eſpérer mille avantages auxquels il étoit en état de contribuer par ſes bienfaits ; & qu'il s'étoit propoſé, pour lui faire un ſort heureux, de lui donner un tiers de ſon bien : non qu'il voulût l'éloigner de lui, ou lui ôter le rang qu'elle tenoit dans ſa maiſon, puiſqu'au contraire s'il n'eût pas trouvé de l'injuſtice, dans un Païs libre, à ſe prévaloir de ſes droits pour la

retenir, il auroit souhaité, pour sa propre satisfaction, de l'avoir toujours sous les yeux, partageant avec Hélene ses attentions, ses complaisances, & l'autorité même, dont il reconnoissoit qu'elle n'avoit jamais abusé; mais que c'étoit pour elle, pour le bonheur de sa chere Sergie, qu'il auroit consenti à se priver du sien: que telles avoient été ses dispositions; que les aiant connues, dans les plus intimes communications de l'amitié, j'en prenois le Ciel à témoin, & qu'elle devoit se souvenir que je m'étois rendu le garant de mon Ami.

J'avois mis, dans le ton de ce discours, toute la tendresse qui peut être exprimée par la voix, & j'allois traiter un sujet plus grave avec la même douceur: mais je fus interrompu par Sergie. Elle

me dit assez brusquement, sans cesser de se couvrir les yeux, qu'elle me croioit homme d'honneur, mais que je ne lui persuaderois pas que ses oreilles & sa vûë l'eussent trompée. Je la priai de m'apprendre ce que je ne pouvois sçavoir que d'elle-même. Hé bien, Monsieur, reprit-elle en me regardant enfin d'un air troublé, comme si ses souvenirs eussent reveillé sa fureur; apprenez donc que la nuit même d'après votre visite, lorsque j'avois pris la résolution d'attendre l'effet de vos promesses, j'ai surpris le Consul avec Heléne, dans des familiarités qu'il n'avoit plus avec moi depuis long-tems, & j'ai entendu le serment d'une fidélité, qu'il ne vouloit plus avoir que pour elle. C'est Heléne que j'aurois soupçonnée de perfidie, &

ma

ma premiere vengeance feroit tombée fur elle, fi je n'avois continué d'entendre qu'elle a plaint mon fort, & qu'elle a demandé grace pour moi. Je n'ai pû foutenir cette humiliation. La force & la connoiffance m'ont manqué, dans le lieu où j'étois ; & je me fuis trouvée, fi foible en revenant à moi, qu'à peine ai-je pû me traîner jufqu'à ma chambre. Mais je ne vous diffimulerai pas que cette foibleffe a fait place aux plus furieux tranfports : je ferois vangée fi j'avois été mieux fervie. On eft inftruit fans doute de mes réfolutions, car mon fort eft de me livrer à des Traitres. Que m'importe ? La vie n'eft plus rien pour moi. Dites au Conful qu'il n'a qu'un moien pour fauver la fienne ; c'eft de me poignarder de fes propres mains, s'il

n'aime mieux me livrer à celles de la Justice.

Elle remit la main devant ses yeux ; mais des ruisseaux de larmes se faisoient un passage entre ses doigts. J'avoue que malgré l'impression qui me restoit de ses noirs desseins, je ne pus me défendre de quelque attendrissement, à la vue d'une douleur si vive & si naturelle. Dans les suppositions, qui n'étoient pas sans vraisemblance après ce qu'elle avoit entendu, il me parut beaucoup moins surprenant qu'une femme si fiere, qui s'étoit crue long-tems adorée, & qui de l'aveu même du Consul avoit relâché quelque chose des droits qu'il lui avoit donnés sur son cœur, pour consentir à vivre dans l'égalité avec sa Compagne, regardât l'inconstance de son Amant com-

me le dernier des outrages, furtout si l'amour avoit quelque part à ses sentimens. Il est vrai que le Consul étoit un homme d'environ soixante ans; mais elle n'avoit jamais connu que lui; & la retraite, où elle n'avoit pas cessé de vivre en France, éloignoit toutes sortes de soupçons. Ces idées me rendant quelque disposition à la servir, je ne désespérai point qu'en l'éloignant de la cause de ses peines & la traitant avec un peu d'indulgence, on ne pût la ramener à des sentimens plus modérés, sans se jetter dans l'embarras de la renvoier en Turquie; ressource extrême, dont l'exécution avoit ses difficultés, pour peu qu'elle y apportât de résistance, & qui l'exposoit d'ailleurs à perdre quelques notions de Christianisme qu'elle avoit com-

mencé à recevoir. Je fis usage aussitôt de cette réflexion ; & je lui proposai de quitter la maison du Consul, pour mener, lui dis-je, une vie plus libre & plus douce, dans quelque séjour agréable que je lui promis de faire dépendre de son choix. Vous n'y manquerez de rien, ajoûtai-je ; vous serez maîtresse de vous-même ; je vous garantis mes soins, & ma protection. Avec mille charmes, qui vous font admirer dans un Païs, où la plus forte passion des hommes est pour les femmes aimables, qui sçait à quoi la fortune vous destine ? Et quand vous ne tireriez pas d'autre avantage de mes offres, que de vous rendre indépendante du Consul & d'Heléne, pouvez-vous être mieux vangée ?

Soit que la crainte eût eu plus

de part à ses agitations que l'amour, soit qu'elle crût devoir les soumettre à la nécessité, elle me demanda plus paisiblement ce que je voulois donc faire d'elle, & comment j'espérois faire oublier au Consul.... Je l'interrompis. Tout est oublié, lui dis-je, & ce n'est pas une marque de haine. Si vous prenez quelque confiance à mes offres, vous êtes libre dès aujourd'hui. Je regardai son silence comme un consentement. Le Consul attendoit avec impatience le succès de ma visite. Je me hâtai de lui porter d'heureuses explications ; & nous concertâmes ensemble, que, sans perdre un instant, je me chargerois moi-même de conduire Sergie dans un Couvent peu éloigné, où, sous prétexte de se faire mieux instruire des prati-

ques de la Religion, elle passeroit quelque tems, que nous emploierions à lui procurer un établissement solide. Je n'eus pas de peine à la faire entrer dans ce projet. Il fut exécuté dès le même jour. La voiture, qui nous conduisit, fut chargée des libéralités du Consul; sans compter les engagemens qu'il prit avec moi, pour une dote, telle qu'il l'auroit faite à sa Fille. Notre recommandation fit traiter Sergie avec des égards, qui flatterent son orgueil; & mes promesses, pour l'avenir, acheverent de la rendre tranquille.

Le mariage du Consul s'étant célebré sans éclat, cette cérémonie apporta moins de changement au sort d'Heléne qu'à celui de ses Enfans, qui vinrent prendre aussitôt possession de tous les droits

auxquels ils étoient appellés par leur naiſſance. Je ne vis que des apparences de ſatisfaction dans le Conſul : mais elle dura peu. Trois mois après, une maladie ordinaire lui enleva ſa Femme ; & la douleur qu'il en eut me parut vive & ſincère.

Je n'avois pas ceſſé de voir Sergie, auſſi ſouvent que la bienſéance me le permettoit dans ma propre ſituation. Chaque viſite m'avoit fait remarquer quelques progrès dans ſes ſentimens & dans ſes manieres ; & la tranquillité du Cloître ſemblant rélever l'éclat de ſa beauté, je ne doutois pas que lorſqu'elle ſe laſſeroit de ſa retraite, elle ne trouvât l'occaſion de s'établir heureuſement. Avec quelques précautions que nous euſſions déguiſé ſes avantures, il étoit impoſſible

que la discrétion n'eut pas manqué à tant d'Acteurs ou de Témoins. Les dernieres scènes n'étoient pas ignorées Mais on sçavoit aussi l'intérêt que le Consul avoit continué de prendre à sa fortune; & cette attention, qu'on ne pouvoit lui supposer pour une Femme indigne de ses soins, avoit au moins balancé les plus fâcheuses impressions. Ensuite, lorsque le témoignage des Religieuses avoit été à l'honneur de sa conduite, & de mille bonnes qualités qu'elle possédoit réellement, la voix publique lui étoit devenue si favorable, qu'on ne s'entretenoit que de son mérite & de sa beauté. Les plus honnêtes gens du Canton avoient cherché l'occasion de la voir; & leurs éloges, qui ne pouvoient être suspects, intéressoient tout le monde à son

bonheur. Elle me dit, un jour, qu'un jeune homme, dont je connoiſſois le nom & les avantages, lui avoit fait offrir ſon cœur & ſa main. Je lui demandai avec une joie fort vive, ſi je m'étois trompé dans mes prédictions, & comment elle avoit reçû cette offre ? Elle me répondit modeſtement qu'elle en étoit flattée ; qu'elle n'avoit aucun éloignement pour l'accepter : mais qu'elle ſentoit le beſoin d'une plus longue retraite, pour acquérir des vertus qui lui manquoient, & ſe rendre digne de l'affection d'un honnête homme. Je louai ce ſentiment, en l'exhortant néanmoins à profiter d'une ouverture dont je rélevai le prix. Elle n'en demeura pas moins ferme dans ſa réſolution.

Elle m'avoit fait cette confi-

dence, avant que le Conſul eut perdu ſa Femme. Quelques jours après ſa perte, dans une viſite d'amitié qu'il me rendit, je lui parlai de l'eſpérance que j'avois, de voir bientôt le ſort de Sergie fixé par un heureux mariage. Il pouſſa un cri, que je pris d'abord pour une marque de joie. Mais, après m'avoir regardé quelques momens ſans ouvrir la bouche; que je ſuis à plaindre, me dit-il enfin, je ne ſurvivrai point à mon malheur. Il faut, continua-t-il, que je vous faſſe l'aveu de toute ma foibleſſe. Sergie n'eſt pas ſortie de mon cœur. Je n'ai jamais eu de plus forte paſſion. En perdant Heléne, mon eſpérance étoit de me conſoler avec Sergie, de la rappeller, de lui rendre une place qu'elle n'a jamais perdue dans mon affection:

en un mot de l'épouser. Pourquoi ne ferois je pas pour elle, ce que j'ai fait pour Heléne ; & pour moi-même, ce que j'ai fait pour mes Enfans ? La résolution en étoit prise ; je n'aurois attendu que le terme de mon deuil. Mais vous m'apprenez qu'elle se destine à un autre : il ne me reste qu'à suivre Heléne au tombeau.

Malgré toute l'amitié que je croiois devoir à celle du Consul, je trouvai quelque chose de bizarre, à son âge, dans le retour d'une si forte passion ; sur-tout pour une Femme qu'il ne devoit pas regarder du même œil que moi, lorsque n'étant pas si bien informé du changement de son caractère, il ne pouvoit trouver dans sa mémoire que de justes raisons de la mépriser. Cependant sa peine me parut si vive, & je

connoiſſois ſi bien la force du même pouvoir, que ma pitié l'emporta ſur les inſpirations d'une morale plus dure. La Religion me fournit auſſi quelques motifs d'indulgence, pour un deſſein qui ramenoit Sergie à ſes premiers liens par une voie légitime, & qui rendoit comme une ſeconde Mere aux Enfans du Conſul, dont elle avoit partagé ſi long-tems le ſoin avec Heléne. Dans cette idée, je me réduiſis à lui faire craindre les difficultés qui ſe préſentoient naturellement, de la part d'une jeune perſonne, qu'il avoit rendue lui-même indépendante de ſon ſecours, & qui pouvoit avoir pris des ſentimens plus vifs qu'elle ne me l'avoit témoigné, pour un Amant d'un âge convenable au ſien. J'aurois crû le tromper, en

lui donnant de meilleures eſpérances.

Il ne laiſſa point de me charger de ſes offres, avec toute la chaleur qu'il avoit conſervée de ſon ſéjour au Levant; & dans la crainte d'augmenter ſon déſeſpoir, j'acceptai ſa commiſſion ſans répliquer. Dès le jour ſuivant, je me rendis au Couvent de Sergie. Après l'avoir entretenue de la mort d'Heléne, dont elle étoit informée, & qu'elle regretta fort amérement, je lui fis une vive peinture des diſpoſitions du Conſul. Elle m'écouta d'un air modeſte; & lorſque j'eus ceſſé de parler, elle me fit cette réponſe, dont la nobleſſe fera toujours mon admiration: Après les diſgraces & les humiliations, dont vous avez éte témoin; je ne vous dirai pas, Monſieur, que l'amour

m'intéresse vivement pour le Consul : mais je suis sûre qu'il m'aime. Je connois son cœur : une passion, telle qu'il l'a sentie pour moi, n'en peut être sortie tout-à-fait. Je lui dois la vie, & la liberté ; il est juste que je serve à son bonheur. Ainsi je suis disposée à l'épouser.

Quelques larmes, je ne le dissimulerai point, furent les premiers interprêtes de mes sentimens. Je me baissai, avec respect, vers la bouche, vers le cœur, d'où cet oracle de vertu & d honneur étoit parti. Je félicitai la charmante Georgienne, d'un si glorieux fruit de sa retraite & de ses réflexions ; mais je n'en jugeai pas moins que la générosité ne s'acquerant point par des efforts, la sienne devoit être dans le fond de son caractère. Elle eut la mo-

destie de prétendre qu'elle en avoit l'obligation aux fréquens entretiens que j'avois eus avec elle. Je la quittai dans un transport de joie, pour aller porter cette heureuse nouvelle au Consul. Il la reçut, comme l'unique bien de sa vie ; & le mariage fut célebré peu de jours après,

Je ne pus me défendre d'assister à la Fête. Mais l'exemple d'une Femme, qui faisoit le sacrifice de sa jeunesse à de simples mouvemens de reconnoissance, me fit sentir, plus vivement que jamais, ce que je devois au Ciel ; & n'aiant plus rien d'ailleurs à prétendre ni à désirer au monde, je me déterminai à le quitter entierement, pour achever ma triste vie dans la retraite. Les personnes, à qui je m'adressai, consentirent à me recevoir dans

une de leurs Abbayes, où la libéralité de mon Neveu fournit à mon entretien. J'y attens, avec plus d'impatience que de crainte, l'heureux jour, qui doit me réunir avec ce que la cruelle Mort m'a ravi.

N. B. *On a retranché, des premieres Editions de ces Mémoires, l'Hiſtoire du Conſul & de ſes deux Femmes, parce que la ſeconde de ces deux Dames vivoit encore: mais ſa mort donnant aujourd'hui plus de liberté, on croit pouvoir ajoûter qu'elle perdit le Conſul, après deux ans de mariage; & qu'à l'âge de vingt-trois ans, avec une groſſe fortune, un état honorable, & la réputation d'un mérite égal à ſa beauté, elle ſe vit recherchée de la premiere Nobleſſe de la Province. Sa préférence fut pour le jeune*

homme, qui s'étoit offert à elle dans un tems moins heureux. L'Auteur des Mémoires, qu'elle ne manqua point de consulter sur ce choix, y trouva un nouveau motif d'estime pour son caractère. Elle fut adorée toute sa vie d'un Mari, qui n'avoit pas quatre ans plus qu'elle, & qui joignoit de la naissance à toutes les qualités de l'esprit & du cœur. On doute s'il vit encore; mais il est certain qu'il a survecû long-tems à l'Auteur des Mémoires.

Fin du Tome second.

PQ
2021
M5
1756
t.2

Prévost, Antoine
François
Mémoires et avant
es d'un homme de
qualité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY